

A quality product of
KS International
AGRA (UP)
TEL : 098370 52020
info@ksin.in
www.ksin.in
Join us on f in

Pages : 172
Size : 24x18 cm
M.R.P. : ₹ 40.00
(inclusive of all taxes)

VOYAGE D'INNIGO
DE BIERVILLAS PORTUGAIS
(TWO PARTS)

1736

» celle de la Princesse Chinoise
» & de Kiambu son amant, est
» remplie d'évenemens si mer-
» veilleux, quoique naturels,
» qu'il n'y a pas de doute que
» l'on sera charmé de la relire
» plusieurs fois. Il en est à peu
» près de même de plusieurs en-
» droits de cet Ouvrage, qui ne
» manqueront pas d'attirer toute
» l'attention du Lecteur; mais
» avec tout cela, Monsieur, il
» ne faut pas compter qu'on
» veüille jamais l'imprimer ici,
» si vous n'engagez l'Auteur d'y
» joindre une Préface; car c'est
» le goût dominant d'aujour-
» d'hui, & un Livre ne peut
» mériter le nom de Livre qu'il
» n'ait à la tête une belle & am-
» ple Préface, composée de bel-
» les figures de Rhétorique se-
» lon les régles de l'art.

» Avec cet honorable passe-
» port un Livre se peut trouver
» dans toutes les Compagnies du

» monde; ſans cela point d'en-
» trée ni d'accès auprès du Pu-
» blic, qui ſur l'étiquette du ſac
» l'enverra au nombre de ceux
» qui compoſent ce que nous
» appellons ici la Bibliothéque
» bleuë, & qui fait le paſſe-tems
» ordinaire des Servantes & des
» Laquais. Vous voyez donc,
» Monſieur, de quelle conſé-
» quence il eſt que votre ami
» travaille inceſſamment à don-
» ner à ſon Livre ce brévet ſi
» néceſſaire, & qui eſt comme
» une eſpéce de formalité pour
» le rendre complet. Il eſt en-
» core à propos que l'Auteur ne
» manque pas à ſe loüer lui-mê-
» me en pluſieurs endroits de
» cette Préface; comme de dire
» qu'il n'a pû réſiſter aux ſollici-
» tations preſſantes de ſes amis,
» qui même lui ont enlevé ſes
» Manuſcrits, qu'ils ont fait im-
» primer, ou à ſon inſçu, ou
» malgré lui, parce qu'autrement

» le Public auroit été privé d'un
» Ouvrage ſçavant & curieux,
» que la modeſtie & l'humilité
» de l'Auteur lui auroient fait
» ſupprimer.

» Il ne faut pas oublier non
» plus de dire hardiment que ſi
» le Livre n'étoit pas bon, on
» ne le produiroit pas; qu'on le
» met au jour parce qu'il mérite
» l'attention générale du monde
» entier; qu'il eſt plein d'érudi-
» tion; que le comique y eſt
» aſſaiſonné avec le ſérieux d'u-
» ne façon toute nouvelle, de
» ſorte qu'il ſera plus récréatif
» qu'ennuieux, & que les an-
» ciens Voyageurs, même les
» modernes, n'ont jamais com-
» poſé avec tant de méthode,
» ni arrangé les matieres avec
» tant d'art; qu'en un mot, c'eſt
» un Ouvrage ſi accompli, qu'on
» peut aiſément croire qu'il s'en
» fera un grand nombre d'E-
» ditions, même en pluſieurs

» langues étrangeres.

» Avec tels ou ſemblables diſ-
» cours votre ami ſurprendra le
» Public, qui s'empreſſera à l'a-
» cheter ; les Dames mêmes
» voudront l'avoir à leur toilette,
» & s'écrieront ; Ah! que l'hi-
» ſtoire de Saint-Félix eſt plai-
» ſante ; que celle de Bilibamba,
» de Kiambu, de Palicama, de
» Tamilo ſont touchantes! &
» ainſi des autres. Vous direz
» peut-être, Monſieur, que vo-
» tre ami ne conſentira jamais à
» faire le Charlatan, & qu'en
» donnant la Relation de ſon
» Voyage, il n'a pas la vanité de
» penſer qu'il offre au Public un
» chef-d'œuvre d'éloquence, &
» un recueïl de raretés inoüies :
» je ſouſcris à ſa modeſtie ; mais
» encore faut-il qu'il expoſe in-
» génieuſement dans une Préfa-
» ce les principales matieres dont
» il traite. J'aurois bien pû lui
» épargner cette peine, parce que

» nous avons ici quantité de de-
» mi-ſçavans fort déſœuvrés,
» qui au moyen de quelque pe-
» tite récompenſe, ſe ſeroient
» volontiers chargés de compo-
» ſer une Préface à la moderne;
» mais j'ai apprehendé que votre
» ami n'en fût pas content, &
» qu'il ne s'aviſât de la déſa-
» voüer; ce qui auroit cauſé un
» notable préjudice au Libraire,
» qui auroit fait les frais de l'im-
» preſſion, & ſe ſeroit chargé du
» debit.

» Au reſte, je ne vous parle
» point de l'Epitre Dédicatoire,
» votre ami en mettra une s'il
» veut. C'eſt une formalité qu'on
» peut retrancher ou ajoûter, &,
» pour vous dire la vérité, cela
» n'eſt preſque plus d'uſage, de-
» puis ſur-tout que l'on a remar-
» qué que la race des Mécénas
» eſt éteinte. Il arrive de-là qu'-
» un pauvre Aûteur n'eſt plus
» obligé de tant ſuer, & de don-

» ner la torture à sa cervelle pour » donner à son héros toutes les » vertus & les belles qualités » qu'il devroit avoir, & que » souvent il n'a pas. Je suis .... » à Paris le 10 Décembre 1725.

P. S. On a bien fait de déguiser les noms, cela ne choquera personne.

Après la lecture de cette Lettre, il me paroît fort inutile de faire au Lecteur un plus long détail, qui pourroit ne lui être que très-ennuyeux. Je me bornerai donc à lui dire en peu de mots ce qui m'obligea de faire le voyage des Indes.

Mon pere étoit François de nation, originaire d'une Province que l'on appelle Normandie. Il s'appelloit Yvelin de Bierville, &, si on l'en croit, il étoit Gentilhomme de la vieille Roche; puisqu'un de ses ancêtres aida à Guillaume le Conquérant son Prince, à s'emparer de l'An-

gleterre. Avec tout cela il n'en étoit pas plus riche ; au contraire se voyant un bien très-modique, selon la coutume du pays, qui n'accorde presque rien aux cadets de famille, il prit le parti des armes, & obtint une Lieutenance, & ensuite une Compagnie d'Infanterie.

La guerre s'étant allumée plus que jamais par la conspiration des Puissances liguées contre la France ; mon pere eut mille occasions de signaler son courage : les Campagnes de Fleurus, Steinkerque, & Nervinde sous M. le Maréchal de Luxembourg, comme je crois, furent teintes de son sang, ainsi que dans la suite la plaine d'Almansa en Espagne sous M. de Vendôme, où mon pere reçut une blessure si dangereuse, qu'il en pensa mourir. Il en rechapa cependant, & ayant quitté le Service pour quelque mécontentement qu'il eut, il abandon-

na la France & l'Espagne, & vint se refugier à Lisbonne.

Il n'y fut pas long-tems qu'il fit connoissance avec ma mere, qui étoit une jeune veuve, belle, amusante, & par-dessus tout cela passablement riche & sans enfans. Mon pere ne fut pas long tems à soûpirer & à compter ses amoureuses peines : il étoit bien fait de sa personne, & assez frais pour son âge, ma mere l'écouta, l'aima, & le mariage se fit.

Comme mon pere étoit Gentilhomme & ma mere marchande, ils eurent des raisons pour tenir pendant quelques années leur union secrette, & c'est à cette union mystérieuse que je dois ma naissance. Mon pere & ma mere me firent élever en personne de qualité, & quand je fus en état de faire mes études & mes exercices, mon pere ne négligea rien pour m'y perfectionner ; il m'apprit de plus la langue Françoise,

Françoiſe, & , comme on a ordinairement une inclination naturelle pour ſon païs, il voulut dès l'âge de ſeize ans me faire paſſer en France pour y prendre le parti des armes.

Ma mere qui étoit une bonne femme s'y oppoſa, alléguant d'abord qu'étant leur unique enfant il falloit me ménager, & ne me pas perdre de vûë. Enſuite ſa dévotion vint au ſecours de ſes raiſons; elle dit à mon pere qu'il y avoit une eſpéce de cruauté à aller arracher la vie à des gens que l'on n'avoit jamais vûs, & de qui on n'avoit reçû aucun mal, & que d'expoſer ainſi la ſienne propre c'étoit une eſpéce de folie; enfin elle fit tant qu'il fut réſolu que je reſterois à Liſbonne, où je pourrois trouver un auſſi bon parti qu'ailleurs.

Deux ans après mon pere mourut: outre cette perte, ma mere en ayant encore fait d'au-

tres en ſes biens, elle jugea à propos pour tâcher de réparer notre fortune qui commençoit fort à ſe délabrer, de m'envoyer à Goa vers ſa ſœur qui étoit une veuve très-riche pour m'inſinuer dans ſon eſprit, & en obtenir quelques ſecours.

C'eſt ce même voyage de Goa & d'autres lieux, que je donne aujourd'hui au Public. Je n'en ferai point l'éloge, je n'ai pas aſſez de vanité pour croire que la diction françoiſe y ſoit dans ſa pureté & dans ſa perfection. On doit faire grace à un homme d'épée, & à un jeune Etranger comme je ſuis. Au reſte je me flatte que cette Hiſtoire eſt à la portée de tout le monde, & que les perſonnes de divers tempéramens y trouveront chacun de quoi ſe contenter. C'eſt tout ce que j'avois à dire. Adieu, je paſſe à l'Ouvrage.

VOYAGE



VOYAGE D'INNIGO DE BIERVILLAS PORTUGAIS,

A la côte de Malabar, Goa, Batavia, & autres lieux des Indes Orientales.



PRE'S la mort de mon pere, me trouvant ſans bien, comme l'on a vû dans la Préface; je crus devoir céder aux conſeils de ma mere qui faiſoit tout ſon poſſible pour me porter à entreprendre le Voyage de Goa, où elle avoit une ſœur fort âgée, fort riche, & par-deſſus tout cela veuve de deux maris qui lui avoient laiſſé des biens immenſes, mais point d'enfans, de ſorte que je devenois par-là ſon principal héritier. D'abord que ma mere me vit

dans la résolution d'entreprendre ce voyage, elle fit marché avec le Capitaine d'un Vaisseau prêt à mettre à la voile, pour mon passage; me fit une petite pacotille, & après des adieux qui furent fort tendres de part & d'autre, elle me fit embarquer sur ce Vaisseau qui n'attendoit, disoit-on, que le moment favorable.

Départ de l'Auteur.

Effectivement au bout de trois jours le vent ayant changé, nous sortimes de la barre de Lisbonne au nombre de deux Vaisseaux. Celui que je montois s'appelloit la Notre-Dame des Neiges, il étoit commandé par le Capitaine Dacunha de la Paz, & armé de vingt-six piéces de canon, dont vingt étoient de fonte, & les six autres de fer avec un équipage de près de deux cens personnes, partie Matelots, partie Marchands, & passagers, sans y comprendre deux Jesuites & deux Capucins. Nous avions outre cela des vivres en abondance, & un petit arcenal suffisamment pourvû. L'autre Vaisseau s'appelloit le Prince du Bresil & étoit destiné pour l'Amerique. Il paroissoit nouvellement construit, & étoit orné de quantité de dorures & de

belles peintures ; mais comme il devoit nous quitter à une certaine hauteur de mer, je ne m'amuſerai point à en faire une plus longue deſcription. Le jour de notre départ, qui fut le deux de Mars de l'année mil ſept cens dix-ſept, fut remarquable par un accident qui arriva ſur le Vaiſſeau le Prince du Breſil. Un jeune homme qui avoit un peu trop bû en faiſant ſes adieux, ſe mit en tête de vouloir faire la manœuvre comme les Matelots, & malgré leurs cris & leurs remontrances, ayant empoigné une corde qui répondoit à une des voiles du Vaiſſeau, le vent qui pour lors étoit un peu violent, le jetta tout d'un coup à la mer à plus de dix pas du Vaiſſeau, & il coula à fond comme une pierre.

Le vent ayant diminué quelques heures après, la mer ne reſta agitée qu'autant que nous avions beſoin pour faciliter notre navigation ; mais ſept ou huit jours après, cet Element nous fit bien-tôt voir des effets dangereux de ſon inconſtance. Les vents qui ſembloient d'abord ne ſouffler que pour enfler doucement nos voiles, s'augmenterent avec

Tempête horrible.

tant de violence durant quatre jours que les mâts les plus forts du Prince du Bresil ne purent ſoutenir plus long-tems leur impétuoſité : le premier qui ceda à l'orage fut celui que les Mariniers appellent le beaupré, qui fit un ravage ſi grand en tombant, que le Capitaine de ce Vaiſſeau ſe crût obligé de mettre incontinent pavillon en berne, & de faire tirer un coup de canon pour nous avertir qu'il étoit en danger. Notre Capitaine n'eût pas plutôt entendu ce ſignal, qu'il cingla à toutes voiles pour tâcher de lui donner ſecours, mais ſa bonne volonté n'eut point d'effet ; parce qu'il étoit impoſſible à notre gros Vaiſſeau d'en aborder un pareil ſans courir riſque de ſe toucher, & de couler à fond tous deux enſemble ; on voyoit à chaque roulis la quille de ce magnifique Navire. La mer y entroit d'un côté & ſortoit de l'autre avec tant de rapidité, que tous ceux qui étoient dedans croyoient à tous momens d'être engloutis dans les flots. Ils imploroient notre aſſiſtance par tout ce que peut inſpirer de plus touchant l'horreur d'un naufrage qui leur paroiſſoit

inévitable, & la crainte d'une mort apparente : mais ils nous faisoient en vain toutes ces instances, puisqu'il n'étoit pas en notre pouvoir de les secourir, pas même de la grande Chaloupe qui ne pouvoit tenir la mer. Notre impuissance ne faisant qu'irriter leur désespoir, le Capitaine de ce Vaisseau, transporté de colere de ne pouvoir recevoir de nous aucun secours, fut sur le point de nous envoyer toute une bordée de canon pour nous couler à fond s'il eût pû, & il n'auroit pas manqué sans doute d'exécuter ce barbare dessein, s'il n'en eût été empêché par des Ecclesiastiques & deux Peres Capucins Aumôniers de son vaisseau, qui lui répresenterent en l'adoucissant le mieux qu'ils purent, que la crainte du danger nous empêchoit de lui donner des marques plus réelles de notre affection, dans une occasion où nous courrions le même risque; que nous ne manquions pas de bonne volonté, & que notre perte ne contribuëroit en rien à sa conservation.

Ces considérations l'obligerent à se calmer, il changea de sentiment,

& fit redoubler les prieres à tout l'Equipage, abandonnant ſon Vaiſſeau au gré de la tempête qui continuoit avec plus de fureur, & ſembloit s'irriter de la réſiſtance de ce Vaiſſeau : mais voyant qu'il faiſoit eau en pluſieurs endroits, il fit promptement jetter en mer la plûpart des marchandiſes & des proviſions, & particulierement toutes les armes que l'agitation avoit fait tomber des rateliers, avec dix pieces du plus gros canon & pluſieurs tonneaux, & barils remplis d'huile, de vin, de roſſolis, d'eaux douces & d'eau de vie. Ayant de cette maniere un peu ſoulagé ſon Navire & l'orage commençant à ceſſer, ce Capitaine encouragea ſon Equipage à prendre eſpérance, & à raccommoder promptement un demi mât avec une grande voile, ce qui ne fut pas plutôt exécuté, que le Vaiſſeau ne roula plus, & ſe ſoutint ſur ſa quille. Le nôtre le ſuivoit de ſi près que nous pouvions aiſément nous parler de l'un à l'autre, ce qui donna occaſion au Capitaine du Prince du Breſil de nous crier qu'il alloit nous quitter & retourner en Portugal, ou gagner

le premier Port ſelon que le vent le lui permettroit. Comme c'étoit le ſoir qu'il nous déclara ſon deſſein, notre Capitaine remit au lendemain à lui donner pluſieurs choſes dont il avoit beſoin, mais la nuit ſuivante il s'éleva un broüillard ſi épais qu'à peine pouvoit-on voir le feu des fanaux, de ſorte que le lendemain matin nous perdîmes de vûë ce beau Vaiſſeau. Nous fîmes tout le jour pluſieurs bordées ſans le pouvoir découvrir, ce qui ne nous laiſſa plus douter qu'il ne fût coulé à fond. Nous tinmes conſeil ſur notre bord ſi nous le chercherions encore ou ſi nous pourſuiverions notre route, il fut conclu qu'il étoit plus expedient de profiter du beau tems ; ainſi après avoir pris nos hauteurs & reconnu que la tempête nous avoit un peu écarté de notre route, nous cinglâmes vers le Cap-verd où nous arrivâmes le 13 de May ſuivant après avoir ſouffert une rude tempête, comme l'on vient de voir, qui nous cauſa pluſieurs avaries, comme pluſieurs vergues briſées, voiles déchirées, poupe endommagée, outre qua-

Perte du Vaiſſeau le Prince du Breſil.

tre perſonnes préſumées mortes plutôt de frayeur, que de maladie.

Arrivée au Cap-Verd.

Si-tôt que nous fûmes arrivés au Cap-Verd nous jettâmes l'anchre, & un moment après nous vîmes arriver à notre bord dans un petit canot celui que l'on dit être le Capitaine d'Eau du Pays. Il venoit, diſoit-il, de la part du Roi ſçavoir ce que nous déſirions, & quelles gens nous étions, ne ſe contentant pas de voir notre pavillon. Pendant que cet Officier s'acquittoit du devoir de ſa charge, les Maures qui ſont fort timides, battoient le tambour dans les bois pour s'aſſembler, ce qu'ils font ordinairement avec tant de promptitude qu'en moins de rien le rivage ſe trouva bordé de Noirs; mais il regnoit une telle confuſion parmi eux, que l'on ne pouvoit y remarquer aucun ordre ni aucune diſcipline. On voyoit peſle meſle les vieillards, les jeunes gens, les femmes & les enfans, de maniere que cette grande multitude avoit tout l'air d'un troupeau de bêtes, & non de gens aſſemblés pour ſe défendre. Il y en avoit qui étoient armés de vieux ſabres roüillés, d'autres de zagayes,

Deſcription des Habitans.

quelques-uns portoient des fléches avec des carquois, une autre partie tenoit d'une main un arc & de l'autre une eſpece de bouclier ; enfin on en remarquoit qui pour toutes armes n'avoient que de longs bâtons en façon de demies-piques, au bout deſquels ils avoient placé fort groſſierement une lame de coûteau, ou quelque pointe d'épée roüillée.

Cette belle armée étoit commandée par le Roi du Pays qui étoit à la tête, monté ſur une mauvaiſe maſette, ou vilaine roſſe très-pauvrement équipée, & pour être plus diſtingué de ſes ſujets, il étoit couvert de vieux haillons qu'une chemiſe à dentelle faiſoit paroître encore plus horribles. Un Maure nous conta que cette chemiſe lui avoit été donnée par un Capitaine de Vaiſſeau françois, pour avoir permiſſion de prendre ſur ſa terre du bois & de l'eau pour ſon Vaiſſeau. Il avoit outre cela un chapeau tout uſé, où il y avoit un cordon fait de rubans de diverſes couleurs. Sa chauſſure répondoit au reſte de ſon équipage, & ſes armes ne démentoient point ſa pauvreté. Son air convenoit fort

Marche du Roi du Cap-Verd.

avec ſes ornemens, & quoiqu'il fût dans un âge fort avancé, on pouvoit bien remarquer qu'il n'avoit jamais eu cet air qui fait diſtinguer les perſonnes de ſon caractere. Ce pauvre Prince avoit près de ſa perſonne douze grands Maures tout nuds pour ſa garde, ils avoient ſeulement un lambeau de linge ſale, & tout uſé pour couvrir ce que la pudeur défend de montrer. Chacun d'eux avoit un méchant ſabre, un arc & une zagaye. Il y en avoit deux deſtinés à porter quelques proviſions de bouche pour le Roi; elles conſiſtoient en quelques gâteaux faits avec du mil, & en une calebaſſe pleine de vin de palme.

Le Capitaine des Eaux que ces Noirs appellent Claſſe, ayant fait ſa viſite, le Capitaine Dacunha de la Paz lui fit donner pour ſon droit quelques coups de bon vin à boire, avec environ deux livres de biſcuit, dont il fut fort content, promettant de nous ſervir en tout ce qui dépendroit de lui, & dans l'eſperance d'attraper ſouvent des gratifications pareilles à celle dont je viens parler; il venoit ſouvent nous rendre viſite,

en rëïterant à chaque fois les mêmes offres de ſervice, enſuite notre Capitaine envoya au Roi ſon *ſalam*. C'eſt une eſpéce de droit que l'on eſt obligé de lui payer pour pouvoir prendre en ſureté de l'eau & du bois ſur ſa terre. Ce préſent conſiſtoit en quatre groſſes bouteilles d'eau de vie; mais à condition que Sa Majeſté rendroit les bouteilles ou flacons. Ce bon Prince voulut bien ignorer cette clauſe, parce que ſans doute la matiere & la forme lui plurent fort; ſes courtiſans ſe perſuaderent ſi ſerieuſement la même choſe, qu'ils s'imaginerent que nous voulions leur chercher querelle, quand on vint à demander la reſtitution de ces flacons, & que nous nous ſervirions de ce prétexte pour leur faire la guerre. Dans cette penſée ils ſe diſpoſerent à nous attaquer ſi nous faiſions mine de vouloir deſcendre à terre, de ſorte que notre Capitaine fut contraint de ſe faire porter vers eux pour expliquer ſon intention au Roi, qui accompagna la reſtitution des flacons, de mille politeſſes à ſa maniere & de pluſieurs offres de ſervices.

Cette méſintelligence ainſi aſſoupie, notre Capitaine qui voyoit ce Prince en belle humeur, lui demanda la permiſſion de faire chaſſer quelques-uns de ſes gens pendant quatre ou cinq heures ſeulement, ce qui lui fut accordé de bonne grace, on lui donna même un Noir pour ſervir de guide aux chaſſeurs, dont je fus du nombre. Nous partîmes quatre le lendemain de grand matin, chacun avec un bon fuſil & bonne proviſion de poudre & de plomb. Nous ſuivimes notre guide qui nous conduiſit dans des marécages, où nous tuames dans l'eſpace d'une heure deux douzaines de poules pintades, autant de tourterelles dans les bois, ſans compter grand nombre de perroquets. Nous apportâmes promptement tout cela pour le diner; ſi nous euſſions chaſſé plus long-tems, nous aurions pris autant de gibier que nous euſſions voulu ſans beaucoup nous fatiguer, parce que le païs en fourmille. Notre guide nous avoit avertis de ne nous point trop écarter les uns des autres, de peur d'inſulte de la part des Sauvages s'ils nous trouvoient à l'écart. Ces Sauvages ſont

continuellement en guerre avec les Maures, parce que ces derniers négocient ſeuls avec les Etrangers & ne veulent pas permettre la même choſe aux Sauvages, ce qui anime ſi fort ces barbares contre les Maures qu'ils en tuënt autant qu'ils en peuvent attraper, en uſant de même à l'égard des Etrangers, mangeant les uns & les autres après les avoir maſſacrés : il eſt vrai que les Maures ne ſont pas ſi cruels, mais ils n'en ſont pas moins dangereux. Il faut les obſerver ſans ceſſe pour n'être pas volé; car ils ſont tous eſcamoteurs & larrons ſi ſubtils, qu'ils vous amuſent fort ingénieuſement pendant que quelqu'un de leurs camarades gliſſe adroitement la main dans vos poches pour vous dérober quelque choſe.

Nous demeurâmes cinq jours en cet endroit en attendant le vent favorable pour continuer notre route. Durant ce tems chacun eut la liberté tour à tour d'aller à terre, où il n'y a rien de curieux à remarquer. Nous avions ſur notre bord des perſonnes qui comme moi alloient aux Indes, mais ils ne furent point tentés de ſor-

tir du Vaisseau, tant la peur les talonnoit, nous nous divertimes dans la suite à leurs dépens. Le païs en géneral est Sauvage & si sterile, qu'à peine y croît-il un peu de mil dont les Habitans font du pain, ou des galettes fort minces qu'ils couvrent de braise, ou cendre chaude faite avec du fumier de bœufs ou d'autres animaux. Pour cet effet, ils font sécher ce fumier au soleil & le brûlent ensuite, aimant mieux se servir de cette matiere que d'aller couper du bois quoiqu'il soit fort commun, effet ordinaire de leur fainéantise & de leur paresse, qui les porte à ne pas seulement ramasser le bois sec qui tombe dans les forêts. On trouve à l'entrée du pays quelques cocotiers, du fruit desquels ils font du vin qu'ils vendent bien cher, tout nuisible qu'il est au ventre, quoiqu'il soit fort agréable au goût. Il y a des endroits très-propres à planter de la vigne & à semer du bled, mais qui demeurent inutiles par la lâche oisiveté des Habitans. La Côte abonde en poissons de bien des especes, les gens du pays en pêchent autant qu'ils veulent, le font sécher

Habitans du Cap-Verd faineans.

au ſoleil & le mangent comme du pain. Le commerce y eſt peu conſiderable, il n'y a que les Maures qui l'entretiennent, mais bien groſſiérement & ſans aucune fidelité. Il faut cependant convenir qu'ayant en général beaucoup d'eſprit, & étant bienfaits de corps tant les hommes que les femmes, on pourroit les diſcipliner; mais l'extrême pareſſe dans laquelle ils ſe plaiſent, les rend incapables de recevoir aucunes loix, même celles qui rectifieroient leurs mœurs; car ils ſont ſi brutaux, qu'il n'y en a pas un qui ne proſtituë pour peu de choſe ſa femme, ſa fille, ou celles de ſon voiſin. Pour des épingles, ou pour des choſes de peu de valeur, ils donneront de très-beaux perroquets très-faciles à apprivoiſer, comme auſſi de très-beaux coquillages qu'ils appellent porcelaines & même de l'ambre gris; mais pour celui-ci, il faut que leur Roi ne le ſache pas, car autrement celui qui ſeroit découvert en faiſant ce commerce, ſeroit mis à mort en préſence de tous les Maures. Leur Roi n'a point d'autre revenu que celui de la chaſſe & de la pêche qui eſt com-

mune à ses sujets, & de quelques présens qu'il reçoit des Etrangers qui abordent chez lui ; ainsi l'on peut dire qu'il est un des plus pauvres Princes de l'Univers.

Voulant profiter d'un vent favorable nous mîmes à la voile, mais au bout de quelques jours nous eumes un grand calme qui dura vingt-quatre heures. Notre Capitaine considerant la mer qui étoit aussi unie qu'une glace de miroir, connut que nous étions proche un banc de sable où la pêche devoit être très-bonne, parce que l'eau étoit trouble & que de tems en tems il se formoit sur la surface de la mer, des petites bouteilles qui sont des marques indubitables d'abondance de poisson, ce qui l'obligea à nous exciter à prendre le plaisir de la pêche. Tout l'Equipage fut incontinent prêt, & après avoir ferlé les voiles, mis le Vaisseau côté à travers, chacun prit son poste. Les lignes n'étoient pas plutôt jettées qu'il falloit les retirer : le poisson étoit si affamé, qu'il se battoit pour mordre à l'hameçon, de sorte qu'e moins de deux heures on en pêcha ce qu'on voulut, c'est-

à-dire, environ une demie chaloupe de plusieurs especes, dont l'écaille étoit rouge, & large comme les liards de France. Il y en avoit une grande quantité qui pésoient dix à douze livres, il y en eut suffisamment pour l'ordinaire du Navire, après cela on en pêcha d'autre pour remplir les saloirs.

Arrivée au Tropique.

Le calme ayant cessé par un vent alisée très-doux, on deferla les voiles, & nous cinglames jusqu'au Tropique du Capricorne, où étant arrivés par la supputation des Pilotes, ils nous obligerent à faire les cérémonies accoûtumées, plutôt pour tirer quelques pieces d'argent de ceux qui n'ont jamais passé le Tropique, que pour les obliger à s'en ressouvenir toute leur vie, & pour éviter tous les accidens dont ils les ménacent superstitieusement : c'est un droit dont les Pilotes sont en possession de toute ancienneté, & quoique ceux qui sont obligés de le subir, s'en plaignent, il ne laisse pas cependant d'être exercé de l'aveu des Capitaines & des Officiers des Navires. Voici à peu près en quoi consiste cette bizarre cérémonie.

Cérémonies pratiquées par les Mariniers au Tropique.

Le plus ancien Pilote fait apporter ſur le tillac du Navire une grande cuve de bois que l'on remplit à moitié d'eau de mer. Un homme doit avoir toute ſa longueur dans la cuve; après cela on appelle par ordre tous ceux qui n'ont jamais paſſé ſous le Tropique du Capricorne, & les faiſant aſſeoir l'un après l'autre ſur un gros bâton que deux Matelots ſoûtiennent par les bouts ſur le bord de la cuve, où il fait une longue harangue, autant ennuieuſe que mal conçûë, à celui qui eſt aſſis, auquel il fait prêter ſerment de fidelité, & de ſervice, & enſuite il lui verſe de l'eau ſur la tête en prononçant certaines paroles expreſſes pour cette ſorte de cérémonie, & ayant obligé le patient à pancher la tête en arriere, il fait ſigne aux Matelots qui le ſoutiennent de retirer le bâton ſur lequel il eſt aſſis, ce qu'ils font ſi ſubtilement, que le nouveau baptiſé ſe trouve couché tout de ſon long dans l'eau, & les bâtons étant mis au travers de la cuve, il ne lui eſt pas poſſible d'en ſortir que par compoſition, & en promettant de payer les droits de la

cérémonie. La ſomme n'eſtpas fixée, mais on la taxe ſuivant les facultés d'un chacun, & on eſt contraint de payer exactement ce qui eſt ordonné, ſans que perſonne puiſſe s'en exemter, à l'exception des Officiers, & de ceux qui ſont incommodés qui ne laiſſent pas de financer. S'il y avoit quelque porte de derriere au Vaiſſeau, ſans doute il ſe donneroit alors quelques coups de poings, mais il faut avaler tout cela doucement, ſans ſe fâcher; car le Capitaine feroit mettre aux fers les raiſonneurs & les mutins, où il les retiendroit plus long-tems qu'ils ne voudroient. Pour moi qui étois averti de la cérémonie quelques jours avant notre arrivée en ce lieu, je voulus feindre une indiſpoſition ſerieuſe, mais ma jeuneſſe & le grand appetit que j'avois, joint à un viſage de ſanté, ne purent déterminer les Mariniers à me croire, & il en fallut paſſer par leur ordonnance, c'eſt-à-dire, que je fus baigné pour mon argent. Cette ſcene ſe pratique encore ſous la Ligne qui eſt le milieu du monde, ce que l'on connoît facilement, parce qu'alors on a le ſoleil à plomb ſur la

tête, de ſorte qu'en plantant à terre un bâton, un cloud ou un coûteau, on ne void aucune ombre à l'entour.

Arrivée ſous la Ligne.

La Ligne eſt à trois cens lieuës du Tropique, nous la paſſâmes heureuſement, ſans avoir été arrêtés par le calme cauſé par la chaleur exceſſive, & qui oblige ordinairement les Vaiſſeaux d'y reſter pluſieurs mois, ſans pouvoir avancer ni reculer. Nous y remarquâmes une Baleine d'une grandeur & groſſeur prodigieuſe, qui paroiſſoit dormir aux rayons du ſoleil. Une partie de ſon dos étoit à découvert hors de l'eau, ſi couvert de coquillages, de moules & d'huitres, que les Matelots crurent d'abord avec ſurpriſe que c'étoit quelque pointe de rocher; mais l'ayant approchée ſans qu'elle remuât, nous apperçûmes qu'elle avoit ſur la tête un grand trou, fort large, fait en forme de cheminée, large d'un pied & demi, & d'environ deux pieds de profondeur.

Baleines & Souffleurs.

Pluſieurs de nos gens ſoutinrent que cet animal n'étoit point une Baleine, mais une eſpece de monſtre que l'on appelle *Souffleur*, parce qu'ordinairement il pouſſe quantité d'eau par ce trou; quoiqu'il

en ſoit, notre Capitaine ayant pris un mouſqueton chargé de groſſes balles, le tira ſur le monſtre à la portée d'un piſtolet. Le bruit, ni le coup n'ayant point ébranlé cet animal, il redoubla un ſecond coup plus chargé que le premier, alors le monſtre s'éveilla bien vîte, & fit un bruit ſemblable au mugiſſement d'un taureau, en paſſant comme en fureur deſſous notre Vaiſſeau pour le renverſer. Il étoit ſi long & ſi gros, que quoiqu'il fût fort enfoncé dans la mer, il paroiſſoit comme une très-longue piece d'étoffe bleuë déployée.

Laiſſant là le monſtre nous continuâmes notre route, mais au bout de quelques jours nous fumes ſurpris d'un grand calme quoique nous fuſſions déja fort éloignés de la Ligne, pendant deux fois vingt-quatre heures nous ne fîmes pas deux lieuës. Notre Capitaine conſiderant la mer, dont la couleur lui paroiſſoit fort tranſparante, découvrit avec ſa lunette d'aproche une tortuë, dont l'écaille étoit plus large que le fond d'un gros muids. Elle avoit été bleſſée & ne pouvant aller à fond, elle ne faiſoit qu'errer ç'a & là, de ſorte qu'on

auroit dit que c'étoit une personne qui nageoit. Un de nos Pilotes appellé Sayavedra l'ayant aussi remarquée, appella aussi-tôt le Cartier-Maître, & les Matelots de la petite chaloupe qui fut mise en un instant à la mer ; mais si-tôt que la Tortuë les vit approcher à force de rames, elle passa & repassa plusieurs fois sous leur chaloupe, sans pouvoir cependant s'enfoncer tout-à-fait dans la mer, & les Matelots sans pouvoir la prendre ; ils la suivirent si longtems qu'enfin ils la lasserent, la prirent, & l'apporterent tout en vie à bord du Navire, où chacun s'étonnoit de voir une si grande Tortuë ; mais dans la suite notre étonnement cessa en ayant rencontré de bien plus grandes. Nos Matelots se barboüillerent le visage & les jambes de son sang, parce que c'est un souverain remede, disoient-ils, pour guérir les enflûres & le mal de terre ; ensuite l'ayant fait cuire elle suffit pour le souper de tout l'Equipage.

Si les voyages par mer sont dangereux & pénibles, ils ne sont pas toujours sans plaisir, & les diver-

tiſſemens qui ſurviennent quelquefois, ſont oublier aux voyageurs leurs fatigues. Au nombre de ces divertiſſemens on peut mettre la chaſſe des poiſſons que l'on appelle Bonites, & de ceux qui ſont volants. Il n'y a point à mon avis de plus jolie récréation. La mer eſt couverte de ces deux ſortes de poiſſons au-delà de la Ligne, ſur-tout pendant un gros tems, c'eſt-à-dire, lorſqu'il fait un grand vent; car alors les Bonites, ennemies mortelles des poiſſons volans, les pourſuivent ſi vivement, qu'ils ſont obligés de ſortir hors de la mer & de voler ſur l'eau, juſqu'à ce que leurs aîlerons ſoient ſecs, qu'ils ſont contraints de remoüiller pour reprendre auſſi-tôt un ſecond vol de la hauteur d'une pique. Il y en a une ſi grande quantité que l'on en void des volées, dont pluſieurs donnent dans les voiles & tombent dans les Vaiſſeaux. Ces poiſſons ſont très-délicats & très-excellens; ils ſont longs comme des harengs, mais un peu plus menus; leurs aîlerons ſont fort étroits & fort longs, leur queüe eſt très-déliée & pointuë, de ſorte qu'ils reſſemblent à des fuſées quand ils volent.

Poiſſons volans, & Bonites.

Les Bonites ſont groſſes comme des carpes, ſans écaille, la peau unie comme un verre, & verdâtre; elles ont la tête pointuë & ſont très-exquiſes à manger. Elles raſſaſient aiſément, n'ont point d'arrêtes, ſinon celle de l'épine du dos comme le Saumon, & lorſqu'elles ſont cuites, leur chair eſt ferme à peu près comme celle du veau; c'eſt un des plus friands ragoûts des Matelots. Ils en prennent quantité, ou avec un dard, ou avec une fourche, ou bien avec un hameçon qu'ils attachent au bout de leurs lignes, ſans autre appât que quelques plumes d'oyes griſes & blanches, qui reſſemblent quand elles ſont bien ajuſtées à l'hameçon, à un poiſſon volant; au défaut de plumes d'oye, on en prend de quelqu'autre volaille, & en traînant ſur l'eau la ligne ainſi amorcée, les Bonites courent en foule pour mordre, de ſorte que l'on en prend quantité; il y en a qui peſent quinze & ſeize livres.

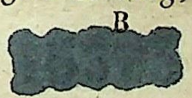
Requiens ou Goulus.

Après nous être bien divertis à la chaſſe & à la pêche des Bonites, deux jours après nous obſervâmes que nous étions ſuivis par un de ces

grands

grands poiſſons ennemis mortels de l'homme, que les François appellent *Requiens*, d'autres Nations, *Maſſacreurs*, & enfin les Anglois, *Goulus de mer*. La premiere fois qu'il parut notre Capitaine dit, que certainement quelqu'un mourroit bien-tôt ſur notre bord, & qu'il en étoit très-ſûr. Je fus des premiers à rire de ſa ſuperſtition & nos Eccleſiaſtiques tâcherent de le déſabuſer, mais il demeura ferme dans ſon opinion: tout le monde du Vaiſſeau alors ſe portoit bien, mais en cinq jours de tems un de nos Jeſuites mourut, & vérifia la prédiction du Capitaine. On fit ſes funeralles avec beaucoup de dévotion, & on jetta ſon corps à la mer, qui fut ſur le champ englouti par le Goulu; depuis ce moment il ne parut plus. Le Capitaine aſſura qu'il avoit fait la même obſervation pendant pluſieurs voyages & qu'il ne s'y étoit jamais trompé; mais il ajoûta qu'il faut que ce poiſſon paroiſſe ſeul & non avec d'autres, & qu'il s'obſtine à ſuivre les Vaiſſeaux pluſieurs jours, pour que la prédiction ſoit véritable.

Cet animal eſt gros & long, il



pese environ trois cens livres; il a deux rangées de dents fort menuës, blanches & argentines, la gueule extrêmement ouverte; la nature a rendu ce poisson grossier & pesant, car s'il étoit aussi prompt & alerte que plusieurs autres aussi gros que lui, il feroit beaucoup plus de mal. Lorsqu'il fait un tems calme, chaud & pluvieux, ils rodent par troupes autour des Vaisseaux pour attraper toutes les tripailles & autres ordures que l'on jette à la mer. Ils sont toujours suivis à droite & à gauche de quantité de petits poissons grisatres & marquetés comme des Truites, que les Mariniers appellent des Pilotes, lesquels se reposent de tems en tems sur leur dos, sans que ces colosses leur puissent faire aucun mal. Ils tâchent continuellement de surprendre les hommes, sur-tout ceux qui se baignent, ou qui tombent dans la mer, ausquels ils ne font point de quartier s'ils les attrapent; mais cela arrive assez rarement parce que l'on y prend garde, & quand quelqu'un se baigne, il y a des sentinelles sur les bords du Vaisseau qui avertissent aussi-tôt



qu'ils apperçoivent un de ces animaux : car par ſa lenteur, il donne le tems au nageur de remonter dans le Vaiſſeau, & de l'éviter avant qu'il ſe ſoit renverſé ſur le dos pour le mordre ne le pouvant autrement, parce qu'il a la gueule vers le col comme la lamproye.

La chair de ce poiſſon ne vaut rien, étant dure & comme de la filaſſe; en ayant rencontré pluſieurs bandes & faiſant un très-beau tems, nous cherchâmes par cette pêche des ſujets de réjoüiſſance. Nous jettions des hameçons gros comme le doigt attachés à une bonne corde, amorcés d'un morceau de lard que l'animal mordoit avec tant d'avidité, qu'il lui étoit impoſſible de ſe déprendre quelque violence qu'il pût faire. Alors après l'avoir laiſſé ſe débattre juſqu'à ce qu'il eût le ventre plein d'eau, nous le tirions ſur le Vaiſſeau où les Matelots lui perçoient les oreilles, à travers deſquelles ils paſſoient un gros bâton percé à chaque bout, où ils attachoient avec une forte ficelle une groſſe veſſie enflée; enſuite ils mettoient à ſa queuë un petit baril vui-

de, & le jettant à la mer lui donnoient la liberté d'aller où il lui plairoit. Rien de plus plaiſant que de voir alors les caracolles, les ſauts & les efforts extraordinaires qu'il faiſoit pour s'enfoncer dans la mer, pour ſe débaraſſer des autres poiſſons qui lui donnoient la chaſſe, qui le balotoient, & enfin qui le mangeoient peu à peu. C'eſt ainſi que nous faiſions un joüet de cet ennemi mortel de l'homme.

Dorades. Les *Dorades* contribuerent auſſi à nos plaiſirs; les Mariniers prétendent que ces poiſſons ſont les Rois de la mer. Les Anglois, François, & Hollandois les nomment Dauphins; en effet, ils ſont de couleur d'azur & dorés par-deſſous le ventre, avec une eſpece de couronne ſur la tête. Ils ſont longs comme des Brochets de cinq à ſix livres & plats comme la main, leur chair eſt très-courte, blanche & délicate. Il nous eſt arrivé auſſi quatre ou cinq fois de pêcher un grand poiſſon appellé vulgairement *Eſpadon*. Ceux que nous

Eſpadon. avons pris avoient bien dix à douze pieds de long : c'eſt un mauvais manger, la chair en eſt dure, peſan-

te & grossiere. Ce poisson a au-dessus du museau un espadon, ou grande épée large de trois ou quatre doigts, qui va toujours en diminuant en pointe avec des dents de chaque côté comme une scie. Il se sert de cette épée pour se défendre contre les plus grands poissons, qu'il perce jusqu'au vif, & que même il tuë. Il a une pierre blanche grosse comme le pouce dans la tête, laquelle a des proprietés & des vertus admirables, si l'on en croit les Maures; ils l'estiment tant qu'ils donneroient volontiers des diamans pour avoir cette pierre. Les uns la portent au doigt, les autres l'attachent au col de leurs femmes; mais pour nous, nous la jettions en mer avec la tête de ce poisson, qui fait plus de mal qu'il ne vaut, parce qu'il brise tous les filets, & blesse toujours quelqu'un.

Nous rencontrâmes pareillement plusieurs troupes de Marsoüins, dont la pêche est fort aisée. Ces poissons suivent les Vaisseaux trois ou quatre cens lieuës attroupés comme des cochons; ils font des sauts hors de l'eau de la hauteur d'un homme. On les prend avec des fourches à Marsoüins.

trois pointes ou des dards, & il ſuffit d'en avoir bleſſé un, & que ſon ſang coule dans la mer pour amuſer tous les autres qui boivent ce ſang, croyant que c'eſt celui de quelque bête que l'on a égorgée dans le Navire: mais s'il arrive par hazard que le Marſoüin bleſſé échape, & qu'on ne le puiſſe tirer dans le Vaiſſeau, ou qu'il retombe en le tirant hors de l'eau, alors tous ſes camarades le ſuivent & ne le quittent point qu'ils ne l'ayent mangé: ſon ſang eſt encore bon contre le mal de terre dont j'ai parlé, ce qui eſt, pour ainſi dire, la peſte dans les Navires.

Cap de bonne Eſpérance.

A meſure que nous approchions du Cap de bonne Eſperance, nous voyons tous les jours quantité de ces petits *Baleineaux*, ou Souffleurs ſemblables au grand que nous avions rencontré ci-devant; ils nous paroiſſoient grands & gros comme de forts chevaux, ou des bœufs. Enfin nous arrivâmes dans la baye de ce Cap pour prendre de l'eau nouvelle, des proviſions, & des rafraîchiſſemens. La découverte de ce pays eſt duë à notre nation Portugaiſe, mais ceux qui s'en emparerent ne le gar-

derent pas long-tems ; ils y perdirent plusieurs Vaisseaux, même jusqu'à sept & huit à la fois, à cause du mauvais tems qui survient tout à coup dans cet endroit, comme un houragan & tempête qui ne donne pas le tems de lever les anchres ni de mettre à la voile ; c'est pour cette raison qu'on lui donna le nom de Cap des Tourmentes.

Les Hollandois sont présentement les maîtres de cet endroit : ils y ont bâti des forteresses, & y entretiennent un Gouverneur avec une garnison. C'est ici un lieu de rafraîchissement pour leurs Navires qui vont à Batavia & aux environs, ou qui en reviennent ; toutes choses sont extrêmement cheres en ce lieu : on nous vendit les moutons quatre & cinq écus piéce, quoiqu'à dire la vérité leur chair ne soit guéres bonne à manger, étant rougeatre, gluante, & propre à donner la dissenterie à ceux qui en mangent beaucoup, aussi n'en fut-il acheté que bien peu. Ces moutons ne sont pas faits comme ceux d'Europe, ils sont sans cornes, & ont le corps & les oreilles semblables aux chiens ou dogues d'An-

gleterre. Les poulles nous coûterent trente ſols, il eſt vrai qu'elles étoient groſſes & graſſes; pour les légumes nous n'eûmes pas meilleur marché, il fallut pourtant ſe fournir de quantité d'oignons, carotes, panets, betteraves, citroüilles, & autres choſes ſemblables qui coûterent aſſez d'argent; à l'égard du vin on le vendoit un écu la pinte, & ſuivant le raport d'un de nos gens qui avoit voyagé en France, la pinte de cet endroit n'étoit pas plus grande que celle de Paris. Nous fumes contraints de ſéjourner plus que nous ne voulions en cet endroit, pour donner le tems à quelques-uns de nos malades de ſe remettre & de prendre l'air: notre Capitaine en fit porter à terre dix-neuf, pour chacun deſquels on payoit aux Hollandois quarante ſols par jour. Pendant tout le tems que nous reſtâmes là, tous ceux qui étoient dans le Vaiſſeau eurent la liberté d'aller à terre tour à tour, & de viſiter la Fortereſſe des Hollandois & le logis du Gouverneur, où il y a une grande ſale remplie de curioſités & de pluſieurs monſtres marins & terreſtres. L'air de ce Cap

eſt d'autant plus mal ſain qu'il eſt impur & épais, tant à cauſe des exhalaiſons, des vapeurs & des vents chauds qui soufflent continuellement, que pour raiſon d'un broüillard puant qui ſort de la Montagne nommée le Pic du Lion, parce qu'on y void ſouvent quantité de Lions enſemble, qui deſcendent même juſques dans le Bourg du Cap, de ſorte qu'on nous aſſura que le jour de notre entrée dans la baye, un de ces animaux avoit mangé un cheval du Gouverneur derriere la forteresſe pendant le ſommeil du Maure qui le gardoit.

Cette Montagne eſt au-deſſus de la baye, elle eſt très-élevée, & ſur le haut on trouve une plaine fort unie ſemblable à une impériale de caroſſe. Les deux côtés de cette Montagne ſont eſcarpés & pointus ; c'eſt ſur l'une de ces pointes que les Hollandois ont leur pavillon. Un Sauvage a ſoin de l'abaiſſer & hauſſer quand il apperçoit quelque Navire en mer, ce que la ſentinelle de la Forteresſe obſerve ſoigneuſement pour donner le ſignal à la garniſon. La terre n'y eſt point cultivée ſi ce n'eſt en peu

d'endroits, où les Hollandois ont fait des jardins : le reste est stérile, & rempli de petites tortuës de differentes couleurs très-propres à faire des tabatieres ; les Noirs en amassent quantité qu'ils viennent vendre dans le Bourg. Un peu avant dans le pays on trouve communément des œufs d'autruche, qui sont si gros qu'un seul peut suffire pour faire un plat, ou omelette pour sept personnes : on y void aussi des caméléons comme dans l'Egypte, plusieurs porcs-épics dont la vûë est fort agréable. Les Habitans naturels sont des Sauvages nommés Outentots, qui ne sont pas moins courageux que miserables : ils sont bien faits de corps, fort dispos & si alertes, qu'ils dévancent les Lyons à la course. Ces barbares sont fort adroits, & subtils larrons, mais ce vice n'est pas le seul qui les rend haïssables, & l'on peut assurer avec raison, sans trop outrer la matiere, qu'ils sont les plus sales des hommes & les plus abominables de la nature, puisqu'ils vivent sans aucune loy ni discipline : ils mangent plus salement que les loups, les bêtes les plus carna-

Habitans du Cap de bonne Espérance.

cieres & les plus immondes. Ils portent ſur eux une peau pleine d'ordure qu'ils ont enlevée à quelque bête dont ils ont mangé la chair cruë, & lorſque les hôtes ou cabaretiers du Cap tuënt quelques beſtiaux à l'arrivée des Vaiſſeaux, ces Sauvages Outentots prennent les peaux & les boyaux dont ils ſe font des turbans, & s'en envelopent le corps & les jambes ſans les nétoyer, puis quand ils ont faim, ils les mangent ainſi à demi pourris. Ils ont un odorat ſemblable aux chiens des boucheries, ils ſentent les lieux où il y a des tripailles, & des ventres de quelqu'animal que ce ſoit pour les emporter, & en faire curée ſans les laver ni nétoyer: quelquefois ils viennent juſques dans les Vaiſſeaux demander le Salam du Roi du pays, & alors les Matelots pour ſe donner du plaiſir, les font battre les uns contre les autres à coups de bâton & de zagaye; ils parent les coups avec beaucoup d'adreſſe, & lorſqu'un d'entr'eux a bien aſſené ſon coup ſur ſon camarade, il fait des ſauts & des cris effroyables, enfin des ſifflemens aigus pour ſe faire entendre des autres

Sauvâges qui ſont dans les montagnes, & qui ont de la joye de les voir ſe battre ainſi dans les Navires. Pour récompenſe de s'être ainſi eſcarmouchés, les Matelots leur donnent quelques poignées de ris ou quelque vieux morceau de lard jaune, qu'ils mettent dans leur ſac avec leurs autres ſaletés, & vont enſuite trouver leurs camarades avec qui ils font ripaille pendant la nuit, ce qu'ils appellent faire mitave, après avoir auparavant allumé des feux en pluſieurs endroits; autour deſquels ils danſent, ſautent, & heurlent d'une maniere épouvantable tous à la fois, de quart d'heure en quart d'heure.

Ceux qui n'ont point de peau pour ſe couvrir ſont tout nuds, n'ayant qu'un foureau de quelque puante peau de lapin, de lievre, ou d'autre petit animal pour cacher groſſierement & d'une maniere ridicule, ce que les hommes ont coûtume de cacher. Quelques-uns, mais plus ordinairement les femmes, portent des coquilles penduës à leurs oreilles, & un collier de plus petites, & à chaque bras une autre coquille large

comme la main, percée & attachée sur le coude : c'est là leur plus grande parure avec des turbans de boyaux puants. Leurs mets les plus délicats & les plus délicieux, sont des sauterelles toutes cruës dont ils arrachent les jambes ; ou bien quelques chenilles, mouches, vers, & enfin toutes les vermines dont les autres hommes se défendent avec soin. Le récit que l'on m'avoit fait de la saleté de ces miserables me parut d'abord peu vrai-semblable, mais ce que je vis ensuite me persuada que l'on n'avoit point exageré, ce qui ne me donna pas moins d'étonnement, que d'horreur pour ces barbares.

Un Chirurgien de notre Vaisseau nommé Alvarez, se promenant un jour de bon matin auprès d'un bois, fut assez hardi pour attaquer un Lyon marin qui se retiroit à la mer : il étoit si saoul & avoit le ventre si plein qu'à peine pouvoit-il marcher, ce qui le rendoit moins dangereux, outre que les Lions marins ne sont pas si furieux que les terrestres. Le Chirurgien le tua à coups d'épée, & le Gouverneur l'ayant appris, alla au bord de la mer pour voir cet ani-

Lyon marin.

mal : il avoit dix pieds de longueur & quatre de grosseur, la tête grosse comme celle d'un veau d'un an, de gros yeux affreux, les oreilles courtes avec une barbe hérissée & fort épaisse; pour ce qui est des pieds, ils étoient fort larges, mais les jambes étoient si courtes que son ventre touchoit presqu'à terre. Le Gouverneur emporta ses deux défenses qui sortoient un demi pied hors de sa gueule, & les Sauvages après l'avoir coupé par morceaux le partagerent entr'eux, & sans prendre la peine de vuider le ventre ou de le nétoyer, ils enleverent les boyaux, quelques-uns même en mangerent comme du pain.

L'air de la terre ayant fortifié nos malades, & trois Matelots ayant déserté, notre Capitaine jugea à propos de mettre à la voile pour ne pas laisser la liberté à d'autres de suivre un si mauvais exemple. Nous levâmes donc l'anchre avec un beau tems quinze jours après avoir moüillé dans cette baye : nous laissâmes sur la gauche l'Isle Robin, autrement appellée l'Isle Déserte, en laquelle on relégue les malfaicteurs & ceux qui sont disgraciés du Gouverneur de Batavia, &

L'Isle Robin.

des autres Gouverneurs; on nourrit ces exilés dans cette Isle avec du ris & de l'eau seulement. Le vent continuant de nous être toujours favorables, nous arrivâmes à la vûë du Cap des Aiguilles, distant de celui de bonne Espérance environ deux cens lieuës. C'étoit là où le ciel & la mer sembloient nous avoir attendus pour conspirer notre perte : nos mats qui avoient été à l'épreuve de la tempête que nous avions soufferte en Europe, se trouverent à peine assez forts pour soûtenir la tourmente, & pour resister à l'impétuosité des vents, malgré lesquels nous gagnâmes au plus vite le port de Surate, où nous arrivâmes heureusement quoique bien fatigués, le dix d'Octobre sans autre perte que des trois Matelots déserteurs, de deux autres morts de maladie avec le pere Jésuite.

Cap des Aiguilles.

Arrivée à Surate, & sa description.

Nous moüillâmes l'anchre dans la petite rade de Surate. Cette Ville est la principale du Royaume de Cambaya ou Guzarate, elle appartient au Grand Mogol; c'est l'une des plus riches & des plus frequentées des Indes Orientales, la commodité du commerce y attire des Marchands de

toutes ſortes de nations. Elle eſt ſituée ſur une belle riviere qui ſe jette dans la mer après avoir arroſé une agréable campagne l'eſpace de trois lieuës; quoiqu'elle ſoit fort large, les Vaiſſeaux cependant n'y peuvent entrer ſans le ſecours de la marée, ainſi ils reſtent à la petite rade où l'on décharge les Marchandiſes. Les murailles de Surate ſont bonnes & bien garnies d'artillerie, de même que la Fortereſſe qui eſt très-belle. Le Gouverneur n'en ſort jamais pour ſe promener dans la Ville ou aux environs, non plus que les ſoldats de la garniſon, de peur qu'ils ne révelent la maniere dont elle eſt bâtie. C'eſt un aſile aſſuré & inviolable pour les malfaicteurs qui peuvent s'y ſauver, mais quand ils y ſont entrés une fois ils n'en ſortent jamais. La garde du ſerrail du Grand Seigneur n'eſt pas plus exacte que celle qui ſe fait dans cette Citadelle : tous les Conſuls ou Directeurs du Commerce, Anglois, François, Hollandois, & autres qui ſont obligés de rendre viſite au Gouverneur & de lui montrer leurs ordres, n'y entrent même qu'avec cérémonie ; on leur fait laiſſer leurs

chaussures à la porte d'une grande sale pour marcher sur des tapis de brocard d'or jusqu'au Gouverneur, qui après les avoir écoutés & entretenus, les congédie comme ils sont venus. On m'a conté qu'un Directeur de la Compagnie de France sur la fin du dernier siécle se voyant obligé à rendre cette visite, & ne voulant point aller trouver avec tant d'humilité un simple Gouverneur, s'avisa de se faire faire des pantoufles fort riches pour cette cérémonie, en quoi il a été imité depuis ce tems-là par plusieurs autres.

Je peux parler avec certitude des manieres & des mœurs des Habitans de Surate, parce que j'ai pris soin de les étudier, & d'examiner leurs cérémonies durant un tems considerable que nous avons séjourné en cet endroit. Les Habitans en général sont presque tous Mahometans, mais on peut présumer que leur Alcoran est reformé, & qu'il est beaucoup plus rigide que celui des Turcs, puisqu'il leur défend de ne manger jamais avec les Européens, & de ne point souffrir que nous touchions non-seulement ce qu'ils peuvent

manger, mais même aucune de leurs ustencilles; que s'il arrivoit par hazard qu'un Européen ait touché un plat, une écuelle, un pot, ou autre chose de porcelaine, de terre ou d'autre matiere, ils ne s'en servent plus, & le mettent en quelque coin sans oser le casser pour quoi que ce soit. La répugnance qu'ils ont des Européens est si grande, qu'ils ne leur permettent jamais d'entrer en leurs maisons, si ce n'est qu'ils soient amis depuis long-tems, & en ce cas ils s'humanisent à converser familierement avec eux & à leur faire civilité, sans pourtant rien rélâcher de leur réserve: que si quelqu'autre s'émancipoit de leur rendre visite, s'il ne couroit risque de la vie, du moins il recevroit un affront, tant par un zéle scrupuleux, que par un effet de leur jalousie qui les fait supposer que l'on ne va chez eux que pour séduire leurs femmes & leurs filles, qu'ils conservent & gardent avec une séverité & une exactitude qui ne cede en rien à celle des Turcs, & de nos voisins les Espagnols, de sorte qu'elles sont comme des esclaves, ne sortant jamais du logis qu'a-

vec leurs maris, leurs peres & leurs meres, qui les conduisent tous les matins au bain, car quelque tems qu'il fasse, ils ne manquent jamais d'aller au point du jour à la riviere où ils se baignent tous avec confusion; petits & grands, hommes & femmes, filles & garçons, pendant qu'un Bramin *, ou Prêtre de leur Loi monté sur la prouë ou poupe d'un Vaisseau fait des prieres à haute voix, criant plusieurs fois : Alla, alla, Mahomet alla; & plusieurs autres paroles qu'il prononce avec des tons differens. Il fait quelquefois si froid que lorsqu'ils sortent de l'eau, ils tremblent, & sont tout glacés; mais ayant pris leurs habits ou pagnes colorées diversement, (c'est ainsi qu'ils appellent leurs vestes qui leur servent de chemise & de robe,) ils se retirent au plus vîte; les riches avec leurs femmes & leurs enfans dans leurs maisons, & les pauvres tous ensemble au milieu des ruës, où ils allument un grand feu, dont la matiere est de fumier de bœufs, vaches, bufles, & chevaux mêlé avec de la paille de mil, au défaut de bois.

* Bramin ou Brame c'est la même chose.

Les Banians ou Idolâtres qui sont

en grand nombre dans cette Ville ; ne mangent jamais rien de tout ce qui a été en vie : ils disent que Dieu a créé les oiseaux pour le plaisir de la vûë, & qu'étant innocens, c'est un crime de les faire mourir. Les Européens sçavent profiter de la tendresse de ces scrupuleux, dont ils tirent quelque récompense, & des présens pour ne pas tuer les oiseaux qu'ils ont pris vivans à la chasse, ils les leur remettent entre les mains, & après que ces Banians leur ont donné la liberté, ils tâchent de les rattraper pour les reporter à leurs marchands.

Ils marient ordinairement leurs enfans dès l'âge de trois ans ; ce n'est pas qu'ils n'ayent la liberté de les marier à leur volonté, mais ils sont bien aises de les obliger de bonne heure à ne prendre point d'autre attachement. Leurs filles qui ne sont pas mariées, & qui sont grandes portent au travers de la narine droite une boucle d'or, où est enchassé un diamant, afin d'être connuës & discernées des autres : pour les filles nobles, elles portent une boucle de même passée dans la narine gauche pour les distinguer des filles du commun.

Il eſt défendu aux riches & conſidérables Banians ſous peine de mort, d'habiter avec d'autres femmes que les leur pendant leur vie ; les hommes de moindre qualité ſont ſujets à la même peine quand ils ſont pris ſur le fait, car autrement ils ne ſont pas reputés coupables comme les autres. Pour ce qui eſt des femmes on m'a aſſuré qu'il n'y avoit point de loi qui les obligeât à garder la même fidelité à leurs maris, ſi ce n'eſt leur bonne foy qui certainement n'eſt pas à l'épreuve de la galanterie : à la vérité la contrainte perpétuelle où elles ſont, ſemble rendre cette liberté de pécher aſſez inutile ; mais la jalouſie des maris n'étant pas encore ſatisfaite de cette importune vigilance, leur a fait inventer une barbare précaution pour ſe préſerver de la punition que leur tyrannie méritoit, en inſpirant à leurs femmes un point d'honneur mille fois plus cruel que les loix les plus rigoureuſes, & leur perſuadant par de faux raiſonnemens remplis de vaines & ſuperſtitieuſes promeſſes d'une grande récompenſe de gloire & de réputation, de ne pas ſurvivre à leurs maris.

Origine de la coutume qu'ont les Indiennes de se brûler après la mort de leurs maris. Voyez une autre origine sur la fin de cet Ouvrage.

On m'a conté que cette déteſtable coûtume devoit ſon origine à la malice d'un très-riche Banian. Il avoit épouſé une femme autant aimable que ſpirituelle ; au lieu de s'eſtimer heureux de poſſeder une beauté ſi accomplie, il en devint ſi éperduëment jaloux, qu'après lui avoir fait toutes ſes perſécutions imaginables ſans ſujet, & par pur caprice, ne pouvant enfin ſe guérir l'eſprit de cette paſſion fatale qui le tourmentoit nuit & jour, il tomba dans une maladie dangereuſe, à la fin de laquelle enragé, & comme au déſeſpoir de laiſſer en vie cette aimable perſonne, qui par un ſecond mariage pourroit tomber au pouvoir d'un autre ; ſa jalouſie lui fit inventer ce diabolique expédient pour qu'elle mourût preſqu'en même-tems que lui. Il fit appeller tous ſes parens & les principaux de la Loi, auſquels il déclara les larmes aux yeux que malgré l'amour extrême qu'il portoit à ſa femme, cette perfide & indigne épouſe, l'avoit empoiſonné pour ſe livrer à un amant ſecret à qui elle avoit déja fait part de ſes faveurs.

Cette fauſſe accuſation accompa-

gnée de mille ſanglots, & faite par un homme prêt à mourir, eut tout l'effet que ce jaloux & déſeſperé mari s'étoit promis. A peine eut-il les yeux fermés qu'on ſaiſit ſon innocente femme, qui avec une conſtance inébranlable pour témoigner ſa vertu, s'offrit volontairement à être brûlée avec le corps de ſon défunt mari, proteſtant cependant qu'elle étoit innocente de la calomnie & du crime qui lui étoit imputé, & que pour faire connoître la pureté de ſon cœur & de l'amour qu'elle avoit eu pour ce jaloux, elle aimoit mieux ne lui pas ſurvivre, que de reſter noircie d'un crime, dont le ſeul ſoupçon lui paroiſſoit mille fois plus inſuportable que la mort. Les Prêtres de la Loi loüerent ſa réſolution, ils l'aſſurerent qu'en l'autre monde elle ſeroit comblée de plaiſirs perpétuels; qu'elle auroit un mari infiniment plus beau & plus accompli que le défunt; que les Anges mêmes & les Eſprits bienheureux lui ſerviroient de pages, & qu'enfin en ſe ſacrifiant ainſi, elle ſeroit beaucoup plus honorée dans le ciel, que ſi faute de courage & de grandeur d'ame elle

attendoit paiſiblement la fin de ſes jours, ſes parens prévenus en faveur des Prêtres & des ſuperſtitions de leur Religion, la diſpoſerent à donner une preuve éclatante de ſa fermeté & de ſa vertu, en lui repreſentant que cette action de générosité attireroit ſur toute ſa famille les bénédictions du ciel, & qu'elle feroit l'honneur de toute leur nation. Elle ſe voüa donc à la mort, & mit elle-même d'une maniere intrépide le feu au bucher, où elle étoit aſſiſe auprès du corps de ſon mari avec lequel elle fut conſumée. Cet exemple a paſſé en coûtume, & a ſubſiſté pendant quelques ſiécles chez ces barbares, mais ſur la fin du dernier on abolit entierement à Surate cette déteſtable cérémonie. Voici quelle en fut l'occaſion.

Hiſtoire d'une jeune Indienne.

Une jeune Baniane avoit été mariée dès l'âge de trois ans au fils d'un Banian qui paſſoit pour l'un des plus riches & des plus puiſſans de la Ville. Ses grands biens faiſoient éclater les belles qualités dont la nature lui avoit été aſſez liberale. Il étoit, diſoit-on, le mieux fait, & le plus aimable de tous ceux de ſon âge, mais il

il étoit fort addonné à ses plaisirs ; il s'y abandonna avec tant de violence, qu'il eut bien-tôt ruiné sa santé quoique naturellement forte & vigoureuse, de sorte qu'il n'avoit pas encore vingt-cinq ans, lorsque la mort le sépara de son épouse qu'il aimoit, & dont il étoit tendrement aimé. Elle étoit moins âgée que lui d'environ six ans, & peu de femmes l'égaloient en beauté : le déplaisir qu'elle eut de la perte de son mari, lui fit prendre bien-tôt l'affreuse résolution de le suivre, & au lieu que pour l'ordinaire ce sont les Prêtres & les parens qui déterminent & forcent les femmes veuves de se brûler avec leurs maris défunts ; celle-ci d'elle-même & de son propre mouvement envoya promptement, suivant la coutume, demander au Gouverneur la permission de mourir. Il n'avoit pas coutume de le permettre qu'après avoir reçû force présens considerables de la part des parens du défunt mari, & de ceux de la femme qui vouloit mourir. Cette malheureuse victime devoit même lui rendre visite, & alors il avoit le choix de la garder ou de la dispenser de la mort ; ce que les pa-

rens estimoient un si grand deshonneur, qu'ils rasoient la veuve & la chassoient de leurs maisons comme une infâme.

Cette belle veuve étant donc obligée de paroître devant le Gouverneur de Surate, le prévint par de riches présens qu'elle lui envoya pour obtenir plus aisément ce qu'elle souhaitoit; mais sa beauté que sa douleur ne pouvoit effacer, & le vif éclat de ses yeux que son voile de deüil ne pouvoit cacher, s'opposerent d'abord à la disposition que ses liberalités avoient fait naître dans le cœur du Gouverneur : il sentit une émotion secrete qui lui reprochant l'aveu qu'il avoit résolu d'accorder, l'empêcha dans ce moment de souscrire au désir de cette belle veuve : il chercha même mille raisons pour lui ôter l'envie de mourir en lui répresentant tout ce que la vie a d'agréable & de séduisant, & en lui opposant en même-tems toutes les horreurs du cruel suplice où elle se condamnoit de propos déliberé, par le faux prétexte d'une douleur dont elle devoit se consoler, & par une superstitieuse & exécrable coutume, qui n'avoit

pour tout fondement que des idées chimériques, & une fausse vanité.

Toutes ces raisons ne découragerent point cette aimable désespérée, elle persista dans sa résolution & dans sa demande. Le Gouverneur d'un autre côté s'opiniâtra en son refus, & pour venir plus aisément à bout de son dessein, il crut devoir dérober cette veuve aux sollicitations des Prêtres & des parens de son mari; mais comme les uns & les autres étoient puissans, & que les premiers crioient qu'il vouloit empêcher une action agréable à Dieu, & détruire la Religion en forçant les volontés, & enfin en ôtant la liberté que Dieu a donnée aux hommes, il eut peur qu'à cette occcasion il ne s'élevât dans Surate une sédition de laquelle les Etrangers profitassent, & qu'il ne fût blâmé du Grand Mogol, s'il usoit de toute son autorité pour conserver la vie à une femme, dont les charmes avoient attendri son cœur; de sorte qu'il sacrifia tous ses sentimens à la politique; c'est-à-dire, qu'il souscrivit à la requête de la veuve, mais d'une maniere qui prouvoit bien toute la violence qu'il se faisoit. C'est

ce qui l'engagea dans la ſuite à faire ſur ce ſujet ſes remontrances au Grand Mogol, dont il obtint une défenſe expreſſe de ſouffrir à l'avenir la continuation de cette coutume, qui a été abolie dans Surate depuis ce tems-là.

Un vieux Marchand Portugais & un Hollandois établis dans cette Ville depuis nombre d'années, m'ont fait le recit en verſant quelques larmes de la mort de cette jeune veuve, ils y avoient aſſiſté par curioſité. Toutes choſes étant préparées, me dirent-ils, la belle marcha au lieu où elle devoit être brûlée, avec une aſſurance qui ne ſurprit pas moins les ſpectateurs que ſon incomparable beauté. Elle faiſoit paroître une joye toute extraordinaire; ſon port, ſes geſtes, tout marquoit une réſolution intrépide, & ſon habillement funebre n'ébranloit en rien ſon courage, & ne lui inſpiroit aucun ſentiment de crainte & d'épouvante. Elle étoit vêtuë d'un habit de toile noire, fort déliée & enſouffrée, avec un grand voile & d'une longue mante de pareille étoffe & couleur, qui traînoit juſqu'aux pieds qu'elle avoit nuds.

Plus de trois cens femmes la ſui-voient, qui gardant un profond ſilence l'accompagnoient juſqu'au lieu deſtiné, où elle s'aſſit ſur des branches de cocotiers; on lui mit enſuite le corps de ſon mari ſur les genoux, & le Prêtre lui demanda hautement par trois diverſes fois, ſi elle vouloit mourir ou non.

Elle répondit avec la même aſſurance qu'elle avoit toujours témoignée, que tel étoit ſon deſſein, qu'elle n'étoit venuë là que pour y finir ſes jours, & qu'elle avoit enfin ſi bien aimé ſon mari qu'elle étoit réſoluë de ne le point quitter. Alors tous les aſſiſtans ſe regarderent les uns les autres, comme ſi ç'eût été pour eux une choſe toute nouvelle; ils ſe diſoient mutuellement avec admiration: voilà une excellente femme, voilà une brave femme; les plus proches parens joignirent leurs exhortations, & leurs remontrances à celles des Prêtres, qui promettoient à cette malheureuſe mille biens imaginaires, que peut-être ils n'auroient pas voulu eux-mêmes acquerir à ce prix là: ils ajoûterent autant d'imprécations contre celles qui n'i-

mitteroient pas ſon exemple.

Cette ſcéne finie, on paſſa à celle des cérémonies accoutumées qui furent aſſez longues. Le principal Prêtre préſenta à boire & à manger au défunt, dont le corps étoit couvert d'un ſuaire de lin, blanc & très-fin, ſur lequel il ſema quelques grains de ris & de grenades mêlés enſemble, & après qu'il ſe fut lavé le bout des doigts, il porta à la bouche du mort de ces mêmes grains. Tous les Banians qui étoient préſens, firent la même choſe l'un après l'autre, & après s'être auſſi pareillement lavé le bout des doigts, ils lui préſenterent à boire & à manger avec un profond ſilence; ce qu'ayant fait, ils jetterent à terre les cruches dans leſquelles étoit l'eau & le ris, & s'étant retirez à l'écart, ils ſe mirent à joüer des inſtrumens qu'ils avoient apportés; ſçavoir des hautbois, des trompettes, des guitares, des timbres, tambours & autres ſortes, qui faiſoient un étrange charivari, auquel ils ajoûterent des cris & des heurlemens effroyables, pendant qu'un des Prêtres mit le feu à la caſe où étoit la veuve, qui fut bien-tôt conſumée

avec le corps de ſon mari. Il étoit aiſé de voir que l'épouvantable bruit que les aſſiſtans faiſoient par ordre des Prêtres, n'étoit que pour empêcher les autres femmes d'entendre les cris de celle qui brûloit, de peur que frapées de ces plaintes elles ne perdiſſent l'envie de mourir après le déceds de leurs maris. Ce bucher étant réduit en cendre, un Prêtre répandit un vaſe plein d'eau par-deſſus, & renvoya les aſſiſtans après les avoir aſſurés bien ſérieuſement que les défunts étoient bien heureux, & joüiſſoient de toute ſorte de voluptés. J'ai bien voulu raporter ce trait d'hiſtoire pour montrer juſqu'où va l'aveuglement de ces Banians, ou Mahométans réformés.

On trouve à Surate une autre Secte fort commune dans les Indes, & pire encore que la précedente. Ceux qui la profeſſent ſont Gentils ou Payens; ils ne ſont pas ſi ſcrupuleux à l'égard des Européens que les Mahométans & les autres Banians. Ils ſont tous pleins de cérémonies idolâtres qu'ils exercent dans leurs Pagodes ou Temples, où les Mahométans ne vont jamais, parce qu'ils

considérent ces Gentils comme des idolâtres. Quand ceux-ci meurent on les brûle d'une autre maniere que celle que j'ai exposée : les cérémonies sont à la vérité à peu près les mêmes, mais après avoir ôté le mort du brancard sur lequel on l'a apporté, qui est couvert de drap d'or & d'argent de différentes couleurs, on le renverse sur le ventre, on lui ploye les jambes comme l'on fait aux Cannetons, & on le met ainsi sur un tas de mottes couvertes d'herbes séches, mêlées avec de la fine paille de ris & de fumier sec de bufle, de bœuf ou d'autres animaux, & ensuite le Bonze * (c'est ainsi qu'ils appellent leurs Prêtres,) ayant fait les cérémonies ordinaires, met le feu à la paille pendant que les assistans font un terrible charivari avec diverses sortes d'instrumens. Après que le mort est réduit en cendre, les parens du défunt se jettent par terre, & font des postures & des grimaces, comme s'ils étoient agités de convulsions ou de quelqu'esprit malin, criant, heurlant comme des chiens, & faisant semblant de pleurer, quoiqu'il ne tombe pas une seule larme de leurs

* C'est la même chose que Brame.

yeux : après toutes ces grimaces ils se retirent à leur Pagode en gardant un profond silence, qu'ils interrompent de tems en tems en frapant un seul coup sur un timbre porté par deux Noirs. Leur dévotion faite ils s'en vont, & alors un Bonze se met à la porte de la Pagode, & met de la cendre sur la tête de tous ceux qui sortent. Cette cendre est composée de chair de chiens & de chevreüils qu'ils ont offerts, & sacrifiés à leurs Dieux & au Diable, le Mercredi & Samedi de chaque semaine après avoir coupé les têtes de ces animaux, du sang desquels ils arrosent leurs idoles : qui sont, le Bœuf, l'Elephant, la figure du Soleil, de la Lune, des Etoiles, d'un Coq & d'un Cheval qu'ils adorent; ils coupent aussi un morceau de chaque bête, & l'ayant fait sécher au Soleil, ils en font de la poudre qu'ils serrent soigneusement dans une boëte. J'ai vû faire toutes ces cérémonies en plusieurs lieux. Si les Gentils qui meurent sont si pauvres qu'ils ne laissent point de quoi faire leurs funérailles, & toutes les cérémonies de leur Loi, on les porte dans les bois aussi-tôt

qu'ils ſont morts pour y être dévorés des bêtes ſauvages, & en pluſieurs endroits on les jette à la mer ou dans quelques rivieres. Leurs femmes ne ſe brûlent point après la mort de leurs maris, au contraire, elles ſe remarient juſqu'après ſoixante ans, qui n'eſt pas chez les Indiens un âge avancé, puiſque la plûpart vivent avec une ſanté vigoureuſe plus de cent ans. Elles ont les oreilles longues & pendantes comme les chiens courans, de ſorte qu'elles leur pendent juſques ſur les épaules; elles ſont percées au milieu & y mettent des boucles de cuivre ou d'étain, ſi groſſes & ſi péſantes, que le trou devenant grand par la peſanteur de ces ornemens, un œuf de poule paſſeroit aiſément au travers.

Lorſque les pauvres Indiennes ont ſevré leurs enfans au bout d'un an, ou tout au plus dix-huit mois, elles leur donnent au lieu de lait ſucré ou de choſes délicates, comme font les riches, des bouts de tabac de la longueur d'un demi pied pour les apprendre de bonne heure à fumer, car c'eſt le plus grand régal des Noirs & des Gentils. J'ai vû des meres qui

portoient quatre enfans, deux derriere le dos, & deux dans une paigne ou robe ceinte pardevant, & qui en conduisoient deux autres à droite & à gauche qui la tenoient par la ceinture, & tous ces six enfans fumoient avec leur mere.

Les Gentils de cette espece ne sont pas si jaloux de leurs femmes, & ne les gardent pas si séverement que ceux dont j'ai parlé ci-devant. Les plus riches entretiennent des esclaves, & des concubines qu'ils prêtent à ceux de l'Europe qui sont de leurs amis. Il y a une grande quantité de ces Gentils à Surate, dont la plûpart sont dans le commerce & les autres vivent de leurs rentes. Les habitans de cette Ville sont presque tous négocians & très riches. Les Européens peuvent prendre là toutes sortes de divertissemens & sur tout celui de la chasse; car comme les naturels du pays ne tuënt pas le gibier il y est fort commun. Les promenades ordinaires sont le petit Sualis, Damequin, Amoris, Busty, Barbaudam & autres Villages, où l'on va d'ordinaire dans les charettes des Maures proprement garnies de bons matelats, & attelées

de bœufs qui vont toujours au galop. Il fait très-bon vivre à Surate, mais le vin y eſt extrêmement cher, & il n'y a que les perſonnes riches qui en boivent, les autres uſent de harec. Ce harec eſt une compoſition fort mal ſaine ; on le fait avec de l'eau diſtillée de ris & de feüilles d'harac dont le jus eſt très-amer : ils font auſſi une autre boiſſon qui n'eſt guéres meilleure qu'ils appellent de la ponce ; elle ſe fait d'eau de harec, de jus de citron, de ſucre, de muſcade & de canelle, dont la pinte coûte un ſou monnoye de France.

Harec, boiſſon.

Nous ſéjournâmes dans ce port près de deux mois, parce qu'outre qu'il y avoit pluſieurs réparations à faire à notre Vaiſſeau, notre Capitaine étoit chargé de terminer quelques affaires avec pluſieurs perſonnes de notre nation établies là depuis long-tems. Ce long tems me donna occaſion de faire pluſieurs connoiſſances, & ſur-tout avec un Italien qui ayant un peu de ſympathie pour moi, voulut bien me conter les avantures de ſa vie ; elles ſont ſi ſurprenantes, que je ne peux m'empêcher de les raporter.

Cet Italien n'avoit jamais connu son pere ni sa mere, il avoit été élevé comme une personne de qualité, & ceux qui prenoient soin de son éducation, lui avoient fait commencer ses études à Ferrare, où il avoit demeuré sept ans en pension. Il commençoit à faire quelque progrès lorsqu'il se mit en tête qu'il n'étoit pas un enfant légitime : ce qui le confirmoit dans son opinion, c'est qu'on disoit par tout qu'il étoit fils d'une Dame, dont le mari avoit été tué deux ou trois ans avant la naissance de cet enfant. Ce fut alors qu'il commença à connoître une partie de ce qu'on lui avoit caché avec beaucoup de soin. L'esprit agité de mille pensées diverses il ne sçavoit à laquelle s'arrêter, lorsqu'un Senateur qui avoit pris soin de lui, le fit venir de Ferrare à Rome : à peine y fut-il arrivé que ce Senateur lui déclara fiérement, que ce n'étoit pas à un enfant de sa sorte à prendre de gros airs, qu'il n'étoit pas ce qu'il pensoit, que son pere & sa mere étoient morts sans lui laisser un sou de bien, & que tout ce qu'il pouvoit faire pour lui, c'étoit de le prendre par charité à

Histoire d'un jeune Romain.

son service en qualité de laquais. Ce discours pénétra au vif le cœur du jeune Saint Félix, (car c'est ainsi qu'on l'appelloit,) il sortit brusquement de la maison du Senateur, sans lui répliquer un seul mot. Ne sçachant où aller pour réflechir à ce qu'on venoit de lui dire, il se jetta dans l'Eglise *Dell'anima* de la Nation Allemande, où trouvant une Dame qui prioit bien dévotement Dieu il s'approcha d'elle, & la pria les larmes aux yeux de lui faire quelqu'aumône; cette Dame l'ayant envisagé, rougit, parut surprise & fort émuë, elle le renvoya au bas de l'Eglise avec ordre de l'attendre: un moment après elle se leva, fit signe à Saint Félix de la suivre, le fit monter dans son carosse & le mena chez elle, sans lui faire de longues questions; il y passa la journée, & le soir on le mit chez un Maître de Pension. Cette Dame l'y venoit voir souvent, ce qui donnoit quelque soupçon à notre jeune homme qu'elle pouvoit bien être sa mere; il n'en eut pourtant jamais aucune preuve plus certaine. Il étudia en cet endroit jusqu'en Rhétorique, après quoi la même Dame

le tira de là pour le mettre ailleurs dans le dessein de lui faire faire sa Philosophie, car elle vouloit que le jeune homme prît l'Etat Ecclesiastique.

Pour cet effet on lui en donna l'habit, & il commençoit déja à être traité de M. l'Abbé lorsqu'il se laissa débaucher par quelques-uns de ses camarades, qui avoient dessein de faire le voyage d'Espagne. Il se répentit bien-tôt d'avoir quitté Rome, car l'argent leur ayant manqué à tous à Milan, ils furent fort embarassés de leurs personnes. Saint Félix écrivit aussi-tôt à la Dame qui avoit pris soin de lui le pressant besoin où il étoit, demandant mille pardons de sa faute, mais il ne reçût aucune réponse à toutes les lettres qu'il écrivit; & il étoit sur le point de retourner à Rome comme il pourroit, lorsqu'il rencontra un Gentilhomme de l'Ambassadeur d'un Prince à Rome, qui lui dit qu'il avoit ordre de le ramener & de le présenter à son Excellence; Saint Félix se laissa aisément conduire & l'Ambassadeur le prit à sa suite: il parut donc à Rome en qualité de Gentilhomme de l'Ambassa-

deur, & il connut bien par l'argent & les habits qu'on lui donnoit, qu'il étoit fortement recommandé.

En cet état il joüissoit d'une fortune assez heureuse, & il y avoit apparence qu'il en auroit joüi encore long-tems, s'il eut sçû se ménager un peu dans le poste qu'il occupoit; mais ayant été trop agréable à l'Ambassadrice, l'Ambassadeur en prit ombrage & le fit mettre en prison, où il resta jusqu'à l'expiration du tems de l'ambassade, après lequel il fut délivré, & mis auprès du Cardinal Pierre*. . . . qui témoignoit être dans le dessein de lui conférer plusieurs Bénéfices; mais comme il n'avoit aucune vocation pour ce genre de vie, il résolut d'aller faire un tour en France, & de s'attacher en ce pays là auprès de quelque Prince ou Seigneur. S'étant embarqué pour prendre sa route par Marseille, il eut le malheur d'être pris & mené à Alger, où il souffrit pendant un an tout ce que l'esclavage a de plus dur: enfin au bout de ce tems, Saint Félix & ses compagnons furent rachetés & conduits à Génes, mais les fatigues de l'esclavage & la mauvaise nour-

riture qu'avoit eu ce jeune homme lui ayant causé une dangereuse maladie, il fut obligé de s'arrêter dans l'Hôpital de cette Ville pendant que ses compagnons reprirent la route de leur pays: il les chargea cependant de diverses lettres, esperant toujours avoir des nouvelles de la Dame qui avoit pris soin de son éducation.

Il étoit dans un besoin extrême de toutes choses, mais sa bonne fortune ne l'abandonna pas. Une Dame de qualité qui sçavoit fort bien assaisonner la galanterie avec la dévotion, visitant les Hôpitaux de Génes, fut touchée en faveur de ce jeune homme d'un sentiment, ou de compassion, ou d'amour, car Saint Félix avoit alors quelque chose de fort engageant. La Dame lui fit une aumône de cinquante écus, dont ce jeune homme la remercia en peu de mots, qui marquoient également son esprit & sa reconnoissance : cela fit impression à la Dame, elle revint le lendemain redoubler ses charités, ravie de voir ses bonnes œuvres récompensées en ce monde. On la voyoit souvent aux Hôpitaux, & l'on étoit très-édifié d'une conduite si exemplaire, mais

on découvrit bien-tôt ce qu'elle avoit dans l'eſprit ; car dès le premier jour qu'elle vit Saint Félix, elle ſentit naître pour lui une paſſion qu'elle ne pût diſſimuler. C'étoit un homme de la meilleure mine du monde, il avoit de l'eſprit infiniment, il parloit de toutes choſes avec une netteté & une grace admirable, & un certain air de grandeur étoit répandu dans ſa perſonne, ce qui le faiſoit diſtinguer par tout : toutes ces belles qualités engagerent tellement la Dame, dont eſt queſtion, qu'elle crût qu'elle ne pouvoit ſe choiſir un mari plus capable de la rendre heureuſe : elle l'épouſa donc, mais elle tint ſon mariage ſecret pour de puiſſantes conſiderations.

Auſſi-tôt Saint Félix prenant la qualité de Marquis parut dans Génes avec une livrée plus ſuperbe que celles des plus opulens de la Ville. Perſonne ne ſe doutoit de ſon mariage, & l'on diſoit à ceux qui étoient ſurpris qu'un homme que l'on avoit vû à l'Hôpital peu de jours auparavant, parût tout d'un coup dans un état ſi différent, que c'étoit un Seigneur Italien, qui avoit eu ſes raiſons pour

ſe cacher un tems, & que ſes parens qui étoient puiſſans à Rome lui faiſoient tenir tout l'argent qu'il dépenſoit. Cette opinion amuſa quelque tèms le peuple, mais enfin la vérité venant à ſe manifeſter, la Dame que Saint Felix avoit épouſée quitta Génes, & alla à Turin avec ſon mari, qui ne paſſoit plus que pour un de ſes Gentilhommes.

Cette Dame n'avoit pas plus de vingt-deux ans, elle étoit fort riche, & outre les richeſſes dont elle joüiſſoit, elle étoit encore héritiere de deux oncles, dont l'un avoit plus de cinquante mille ducats de rente. Elle fut donc auſſi-tôt recherchée des plus grands Seigneurs du pays, & ſon oncle étoit ſur le point de la marier, lorſqu'il reçut des avis ſecrets du mariage de ſa niéce avec Saint Félix. Il ne les crut pas d'abord, mais examinant les choſes de plus près, & étant informé par pluſieurs eſpions qu'il avoit chez ſa niéce de tout ce qui s'y paſſoit, il ne douta plus que les avis ne fuſſent véritables. Il réſolut donc de ſe défaire de Saint Félix, & ſans en rien dire à ſa niéce, qu'il étoit venu voir de Génes tout

exprès, disoit-il, & à qui il dissimula tout ce qu'il sçavoit, il donna ordre à sept ou huit Spadassins ou meurtriers à gages, d'assassiner ce jeune homme.

La chose ne réüssit pas comme il pensoit; Saint Félix se défendit avec bravoure, & ayant mis ses assassins en fuite, il se retira en lieu de sûreté avec deux ou trois blessures fort légeres. Depuis l'arrivée de l'oncle, il ne logeoit plus chez sa femme, il apprit cependant d'où ces embûches lui avoient été dressées, il en fit avertir secrettement son épouse, qui de son côté n'en dit pas un seul mot à son oncle; mais ces deux jeunes mariés jugeant bien qu'il seroit malaisé d'éviter les artifices de l'oncle irrité, jugerent à propos de se séparer pour un tems, & après des protestations réciproques d'une fidelité inviolable, Saint Félix prit la poste & s'en alla à Livourne, laissant sa femme exposée à toutes les persécutions de son oncle qui vouloit à toute force la marier.

Quand Saint Félix fut à Livourne il s'embarqua sur une Galere qui alloit à Civitavechia, si-tôt qu'il y

fut arrivé, il tira droit à Rome, où son premier soin fut de s'informer de la Dame qui avoit eu soin de lui, il apprit qu'elle étoit morte. Il alla chez le vieux Sénateur qu'il conjura de lui apprendre sa naissance, mais il lui fut impossible d'en rien arracher, ainsi il demeura aussi ignorant sur ce chapitre qu'il l'avoit toujours été.

Cependant l'amour que Saint Felix avoit pour sa femme l'agitant sans cesse, & ne le laissant reposer ni jour ni nuit, il résolut d'aller incognito à Génes, où il sçavoit que l'oncle & la niéce étoient de retour. Un jour il les trouva tous deux en grande dévotion dans une Eglise : l'oncle faisoit le bigot à merveille & étoit fort attentif à ses dévotions, de sorte qu'il n'apperçût pas Saint Félix; mais la niéce ayant fortuitement jetté les yeux sur lui, leur passion mutuelle se reveilla, & obligea ce jeune homme à tout risquer pour se remettre en possession de sa femme; plusieurs idées lui vinrent dans l'esprit, & voici celle à laquelle il s'arrêta.

Il suivit de loin l'oncle & la niéce à la sortie de l'Eglise, & étant entré dans le logis presqu'aussi-tôt qu'eux,

il ſe jetta aux pieds de ce cruel oncle, la niéce fit auſſi la même choſe protestant que Saint Félix étoit ſon mari & qu'elle n'en auroit jamais d'autre; l'oncle les fit relever tous deux avec beaucoup de politeſſe ou plutôt de diſſimulation & les quitta bruſquement : comme ſes grands biens lui donnoient beaucoup de crédit, il ne tarda pas à faire caſſer le mariage de ces infortunés époux, & il obtint une Sentence qui banniſſoit Saint Félix à perpetuité; comme il avoit obtenu tout cela par ſurpriſe & à force d'argent, il ne le fit pas ſignifier comme c'eſt la coûtume; mais il envoya une quarantaine d'Archers ſur le milieu de la nuit chez Saint Félix, qui après avoir enfoncé les portes l'enleverent & le mirent entre les mains d'un Marchand Portugais dont le Vaiſſeau étoit à la rade, & prêt à partir pour les Indes. Ce Marchand avoit ordre de le jetter dans la mer, ou de l'expoſer dans une iſle déſerte, mais il n'en fit rien, frapé qu'il étoit de la belle phyſionomie de Saint Félix.

Cependant craignant qu'il ne retournât un jour à Génes, & voyant ſon

Vaiſſeau après une longue navigation, pouſſé par une tempête ſur les côtes du Japon ; il mit Saint Félix à terre, & en fit préſent à des Bonzes qui ſont les Religieux de ce pays-là. Ce Portugais ne pouvoit jamais choiſir une priſon plus rigoureuſe pour enfermer ce jeune homme ; car non-ſeulement il étoit très-étroitement gardé, mais on l'obligeoit encore à obſerver fort rigoureuſement la régularité de leur Inſtitut. La plus grande peine de Saint Felix dans cet endroit étoit de ſe lever tous les jours de grand matin, car c'eſt la coûtume de ces Bonzes de ſe proſterner devant leurs Idoles avant le lever du Soleil. Pour cet effet, ils établiſſent entr'eux un homme qu'ils appellent le grand Surveillant, parce que le devoir de ſa charge eſt d'éveiller les autres : or ce grand Surveillant avoit ſouvent déferé Saint Félix pour ſa pareſſe à celui qui préſidoit à la Communauté. On l'avoit mis en pénitence pluſieurs fois pour l'obliger à être plus exact & à ſe lever à l'heure des autres ; mais tout cela ayant été inutile, on le condamna enfin au châtiment ordinaire dont on uſe parmi ces Bonzes envers les dormeurs.

Comment les Bonzes puniſſent les pareſſeux.

Ce ſuplice dont les Hiſtoriens des Indes n'ont jamais parlé, mérite bien d'être mis au jour. On ſuſpend un homme par-deſſous les aiſſelles en préſence de toute la Communauté, on lui attache deux lanternes aux deux pieds & deux cloches aux deux oreilles : en cet équipage on oblige le patient à faire amende honorable, après quoi on l'étend ſur une eſpece de lit de fer percé à jour en pluſieurs endroits ; ſous chaque ouverture de ce lit on allume une petite lampe ; j'oubliois de dire que le criminel eſt attaché ſur ce lit, où après que toutes les lampes ſont allumées, on le laiſſe ſouffrir les douleurs les plus aiguës, juſqu'à ce qu'enfin il expire comme un enragé, après cela on enterre le corps tout de bout, comme s'ils vouloient encore lui ôter le repos après la mort.

Tel étoit le genre de ſuplice qu'on deſtinoit à Saint Félix, lorſqu'un de ces Bonzes qui avoit le cœur plus humain que ſes confréres, entreprit de le délivrer. On avoit déja ſignifié l'arrêt de mort au criminel, & il devoit s'éxécuter dès le ſoir même : Saint Félix ne pouvoit tout malheu-

reux

reux qu'il étoit, se disposer à la mort qu'avec une peine extrême; le genre du suplice le faisoit fremir, & il n'étoit guéres en état de pardonner à ceux qui l'avoient réduit dans cette misere; mais Dieu eut pitié de lui, un des Bonzes entra dans son cachot, & l'ayant pris par la main avec ordre de garder un profond silence, il lui fit faire plus de cent tours dans le Monastere, jusqu'à ce qu'enfin ils arriverent à un lieu fort écarté, où le Bonze ayant montré un grand trou à Saint Felix, il lui fit signe de se jetter dedans s'il vouloit éviter la mort. Saint Felix obéit aussi-tôt, parce que toute autre mort lui paroissoit plus douce que celle qu'on lui préparoit. Il ne se répentit pas de son obéissance, car il trouva un chemin soutêrain, par où il sortit heureusement des mains de ses ennemis. Il gagna aussi-tôt le bord de la mer le mieux qu'il pût, & son bonheur voulut qu'il trouvât un vaisseau à l'anchre & prêt à faire voile; il y fut reçu & il vint heureusement en Espagne. Il se mit au service d'un Grand d'Espagne qui avoit un hôtel magnifique à Séville, & il gagna si bien son esprit &

ſa confiance, qu'étant obligé de dépêcher quelqu'un à la Cour pour des affaires de conſequence il jetta les yeux ſur St Felix, qui accepta de bon cœur cette commiſſion, ayant des preſſentimens qu'il ne ſeroit pas long-tems ſans aprendre des nouvelles de ſa femme. Mais quel fut ſon étonnement quand il connut que le Seigneur à qui s'adreſſoit le paquet du Grand d'Eſpagne l'avoit épouſée ? il étoit dix heures du ſoir quand étant arrivé au logis de ce Seigneur, il fut introduit dans la chambre de la Dame qui le reconnut auſſi-tôt. Après que leur premiere ſurpriſe fut ceſſée, ils ſe conterent leurs avantures, & la Dame apprit à Saint Felix que ſon oncle l'avoit menée avec lui en Catalogne, & l'avoit contrainte de ſe marier à Barcelonne, après l'avoir aſſurée de ſa mort. Je paſſe ſous ſilence tout ce qu'ils ſe dirent l'un à l'autre, car le Seigneur mari de la Dame étoit en campagne, & comme il faut finir cette hiſtoire; je dirai ſeulement que Saint Felix ayant feint une indiſpoſition pour avoir lieu de reſter quelques jours à Madrid: il prit la réſolution avec ſa femme de

dissimuler encore quelque tems, cependant il retourna à Seville retrouver son Maître, à qui il porta la réponse qu'il attendoit.

Les premiers jours de son retour se passérent à songer aux moyens de sortir de l'embarras où il étoit, & de se faire connoître pour le mari véritable de celle que le Seigneur Espagnol avoit épousée; il étoit au moment de communiquer cette affaire au Grand d'Espagne, lorsqu'il reçût des nouvelles certaines de la mort de sa femme. Le bruit courut à Madrid qu'elle avoit été empoisonnée sur les avis que le Seigneur Espagnol avoit reçûs de l'accüeil favorable qu'elle avoit fait à Saint Felix, & des têtes à têtes qu'elle avoit eus avec lui. Ce pauvre garçon ne pouvant alors résister à son désespoir, & ne se croyant point en sûreté, quitta son Maître, passa à Lisbonne où il s'embarqua une seconde fois pour les Indes. Le Vaisseau sur lequel il étoit ayant relâché à Surate, il se mit au service d'un Hollandois, & il se disposoit à repasser en Europe lorsqu'il me conta son histoire; mais quelques jours après une mala-

die ſubite l'emporta en vingt-quatre heures à l'âge de quarante ſept ans. Il mourut fort chrétiennement après tant de biſarres avantures : j'en fus pénetré de douleur ; mais il eſt tems de reprendre la ſuite de notre voyage.

Le vent qui avoit été contraire pendant quelque tems ſe trouvant favorable nous levâmes l'anchre, & partîmes de Surate le 29. de Novembre. Nous dirigeâmes notre route droit à Goa, où j'avois grande envie d'arriver pour avoir les écus de ma vieille tante, dont j'avois grand beſoin ; mais le vent étant venu tout d'un coup preſque contraire, nous eûmes bien de la peine à gagner en trois jours la rade de Daman, Ville qui nous appartient, & qui n'eſt éloignée que de quinze lieuës de Surate, ſans pouvoir y moüiller l'anchre ni en approcher plus près que quatre lieuës. Elle eſt arroſée, dit-on, d'une belle riviere bordée d'une prodigieuſe quantité de citroniers, cocotiers & orangers qui font un ombrage très-agréable. Le mauvais tems ayant un peu ceſſé, nous donna le loiſir d'en remarquer la ſituation qui me parut

Daman.

fort belle : on me dit que la garnison étoit composée d'environ trois cens Portugais, & que les femmes y sont plus réservées qu'à Baçaim, Ville assez belle & d'un admirable aspect, à la vûë de laquelle nous passâmes aussi, où les femmes sont fort galantes, aimant particulierement la conversation des François, malgré la jalousie des Portugais & les prédications des Jésuites de cette Nation, lesquels ont un assez joli College dans cette Ville, où ils enseignent la jeunesse. Baçaim.

Le quatorze de Décembre nous arrivâmes devant Barsebas, petit lieu appartenant encore à ceux de notre Nation, le moüillage y est fort mauvais. Le dix-sept nous cotoyâmes la Côte de Malabar, où il y a plusieurs Villes & Forteresses, toutes sur le bord de la mer. Les François ont là un bel établissement, dont tout le profit revient à la Compagnie des Indes. Enfin le vingt-cinquiéme du même mois nous moüillâmes dans le bassin de la belle & superbe Ville de Goa, qui est la principale que nous ayons dans les Indes Orientales; nous saluâmes la Forteresse de toute notre artillerie. Barsebas. Côte de Malabar. Arrivée à Goa.

D iij

Defcrip-tion du baf-fin & des forterefles.

L'entrée du Baffin eft une agréable riviere auffi large que le Tage, elle arrofe la Ville, & fe décharge dans la mer au-deffous de la Forteresfe. Il y a plufieurs baftions fur les bords du baffin, garnis d'un prodigieux nombre de gros canons de fonte, jufqu'au nombre de plus de trois cens de différens calibres. Il y a fur la droite du baffin un magnifique Convent de Capucins, enrichi de dorures & de très-belles peintures, très-bien bâti fur une éminence, & duquel les murailles font fi blanches qu'elles ébloüiffent la vûë quand les rayons du foleil frapent deffus; il y a à côté un jardin fpacieux bien garni de toutes fortes de légumes & de fleurs du pays, avec d'agréables promenades le long de la mer au bas de ce jardin; à deux pas de là on trouve un petit fort garni de douze piéces de canon pour battre à fleur d'eau l'embouchure de la riviere.

Sur la gauche de la même riviere il y a un mur épais de dix à douze pieds & haut de vingt, lequel enferme le baffin & étant fort bien garni d'artillerie & de meurtrieres, il peut mettre commodément quatre

mille hommes à couvert. Ce mur aboutit à un baſtion garni de même, on voit pluſieurs autres baſtions qui ſe gardent les uns les autres en avançant, & montant du même côté dont l'aproche eſt très-difficile ; outre la garniſon ordinaire de ſoldats, on y entretient pluſieurs chiens, qui mordirent ſi bien autrefois les Hollandois, que depuis ce tems là ils ont perdu l'envie d'y retourner. La grande Fortereſſe tient tout le baſſin à couvert, & même plus de mille pas en mer quelque tems qu'il faſſe. Au deſſus il y a un autre Convent de Jacobins en très-bel aſpect, oppoſé à celui des Capucins & embelli de même, d'où l'on peut découvrir ſans lunettes les Vaiſſeaux ſept ou huit lieuës en mer. Le pavillon de notre Nation eſt ſur un de ces côteaux ; on a accoûtumé de le hauſſer & de l'abaiſſer, autant de fois que l'on apperçoit des Navires pour donner ſignal au Fort. Ce baſſin eſt éloigné de trois ou quatre lieuës tout au plus de Goa, où l'on remonte en deux heures de tems par le moyen de la marée. On y peut moüiller cent cinquante Vaiſſeaux ſans courir riſque

de s'aborder en aucun mauvais tems : sur les bords on voit une grande quantité de maisons de plaisance, où les Dames fidalques (c'est ainsi qu'on appelle nos Dames de condition vivant de leurs rentes,) viennent se divertir les jours de fêtes dans des gondoles ou chaloupes proprement ornées. Comme leurs maris, qui surpassent en jalousie tous les hommes de l'Europe, les retiennent à la Ville dans une extrême servitude, ne leur permettant point de sortir dehors, sans les faire suivre par des personnes affidées ou sans les accompagner eux-mêmes, aussi lorsqu'elles sont hors de leur présence, elles se donnent carriere, & prennent bien plus de liberté qu'elles ne prendroient sans doute, si on ne les observoit pas avec tant de contrainte.

Ces maisons de plaisance, où il leur est permis d'aller se recréer avec leurs amies ou parentes aux jours de fêtes, sont les rendez-vous ordinaires qu'elles choisissent en s'accordant toutes ensemble, pour voir leurs amans & converser avec eux tout à loisir. La conversation des Etrangers n'est point désagréable à ces Dames,

comme il me parut, & à un François venu sur notre Vaisseau en visitant la Ville où nous étions allez avec un Capucin Aumônier de notre Navire, dont la présence étoit un grand obstacle à la curiosité particuliere que nous avions de lier conversation avec quelques-unes de celles qui nous sembloient les plus spirituelles & les plus belles. Comme je suis originaire Portugais, cette qualité me donnoit un grand accès auprès d'elles, & le respect que les maris ont pour tous les Religieux, me facilitoit la commodité d'approcher de leurs femmes en leur présence & de leur parler en secret ; mais ce même respect & la dévotion extraordinaire de ces peuples interrompit tous les projets, & les desseins un peu licencieux que j'avois formés à l'aspect de tant de beautés, qui sembloient avoir des sentimens peu contraires aux miens. Le François mon camarade n'étoit pas si scrupuleux, & quoiqu'il ne sçût pas un mot de Portugais, il trenchoit du galant, & ne cherchoit qu'à prendre des libertés qui lui auroient coûté cher, si le Pere Capucin & moi, ne l'eussions très-

serieusement averti de réprimer ses vivacités hors de saison.

Parmi la foule des Bourgeois & Bourgeoises qui accouroient pour nous voir, & qui se prosternoient aux genoux du Capucin, dont ils demandoient la bénédiction avec beaucoup de ferveur, & duquel ils recevoient fort religieusement des Chapelets, des Images & des Agnus; je démêlai une jeune Fidalque qui ne me parut pas avoir encore vingt ans, mais si belle, le port si noble, & la physionomie si ingenuë, que j'abandonnai toutes mes résolutions de sagesse, & fus poussé d'un desir violent de lui parler. Je succombai à la tentation, & je me glissai imperceptiblement auprès d'elle : s'étant apperçûë que je la cherchois, elle ne me témoigna pas d'en être fâchée, mais au contraire se penchant pour entendre plus aisément ce que je lui dis tout bas, elle me répondit avec un tour d'esprit si délicat que j'en demeurai surpris; mais elle le fut encore bien plus que moi, lors qu'ayant tourné la tête elle apperçût son mari qui l'avoit suivie : elle ne se déconcerta point pour cela, quoi-

qu'elle m'eut fait d'abord connoître par un ſigne des yeux qu'elle craignoit que ce jaloux n'eût entendu ce que nous avions dit. Sa préſence d'eſprit lui fit changer de diſcours, & au lieu de me répartir à propos ; Nous ſommes, continua-t-elle, tout haut en langage Portugais fort mauvais, ſi peu accoûtumés à voir de ſaints Religieux de l'Europe, qu'il ne faut pas s'étonner de notre curioſité, & quoique nous vivions ſous un autre ciel que les Chrétiens de l'Europe, nous ne laiſſons pas d'avoir de la dévotion, même religion, & d'adorer le même Dieu : ainſi obligez donc ce bon Pere à me donner quelque relique que j'honorerai, & que je garderai précieuſement.

A peine cette ſpirituelle perſonne eut-elle achevé de parler, que je me ſentis tirer par le bras avec quelque violence : je crus d'abord que c'étoit ſon mari, ou quelqu'un de ſa part qui vouloit rompre notre converſation ; mais m'étant tourné fort bruſquement, je reconnus l'autre Capucin de notre Vaiſſeau qui ne faiſoit que d'arriver, & qui m'ayant apperçû avec cette belle Fidalque, avoit

fendu la presse pour me venir tirer d'un pas qu'il croyoit dangereux pour moi, & pour le François, ayant peut-être déja pénetré ma foiblesse, & craignant qu'elle ne me fît tomber dans quelqu'embarras que je n'avois pas la prudence de prévoir ; je le priai, sans lui donner le loisir de me parler, de donner quelque reliquaire à cette dévôte Dame, mais elle étoit disparuë comme un éclair, & nous ne pûmes sçavoir ce qu'elle étoit devenuë. Son mari selon les apparences avoit profité de ce peu de tems pour l'enlever, avec une diligence qui nous causa un grand étonnement, & qui obligea nos Capucins à me faire une mercuriale sur mon indiscretion, & à me donner des conseils sur ma conduite à l'avenir, puisque je devois rester quelque tems à Goa.

Je laissai retourner ma compagnie au Vaisseau & j'employai le reste du jour à chercher un gîte ; j'en trouvai un à bonne composition, où je fis venir tout mon équipage. Le lendemain matin après m'être ajusté comme un petit maître, je pris mes papiers & ma procuration passée à Li-

bonne dans ma poche, & je me mis en quête de ma tante : heureusement je n'étois pas loin du quartier où elle demeuroit, j'appris avec quelque chagrin qu'elle étoit morte il y avoit bien six mois, & comme elle étoit dévôte au Scapulaire, au Rosaire, & au Tiers Ordre de Saint François, qu'elle avoit fait des legs considerables aux Monasteres qui ont ces dévotions là établies chez eux, & qu'outre cela elle avoit récompensé largement ses domestiques, on me fit entrevoir que sa succession étoit peu de chose ; voilà ce que j'appris en gros ce jour là. Le soir venu je repris le chemin de mon logement tout pensif & mélancolique, ce n'est pas que je désaprouvasse ce qu'elle avoit fait en faveur de ses gens, n'y ayant rien de plus juste que de récompenser ceux qui nous ont donné pendant un long tems des marques réelles de leur attachement & de leur fidelité ; mais pour le premier article qui regardoit les donations faites aux Prêtres & aux Moines, je trouvois cela un peu violent, m'imaginant que l'on peut faire son salut à moins de frais. Je n'avois cependant garde d'en témoi-

gner le moindre mécontentement; cela eût suffit pour me faire mettre à l'Inquisition, qui est ici plus terrible qu'en aucun autre lieu du monde; car les délateurs y sont les témoins, dont on ne sçait jamais les noms, ni les qualités; puisque tout le procès se fait sur une simple déposition, sans récollement, ni confrontation.

L'esprit agité de mille pensées diverses, j'arrivai au logis où je me mis à souper, car j'en avois un extrême besoin. Mon bon homme d'hôte me voyant tout rêveur: Qu'avez-vous, me dit-il, Monsieur? vous êtes tout défait & tout pâle; je lui dis alors tout ce que j'avois appris, dont il ne voulut pas même entendre la fin, car il m'interrompit avec un air gay pour me dire qu'il étoit plus sçavant que moi, parce qu'il avoit fait de plus belles découvertes sur le chapitre de ma tante. Là-dessus il me conta qu'il avoit été trouver son Confesseur qui étoit un Jésuite, pour le prier de lui donner quelques lumieres sur mon affaire; que ce Jésuite après l'avoir fait attendre une heure, pendant lequel tems il avoit sans doute été consulter ses confreres, étoit revenu

lui dire qu'il avoit connu autrefois Madame Sagréda (c'étoit ainſi que s'appelloit ma tante du vivant de ſon premier mari,) que même elle avoit été ſa pénitente quelques mois, mais que par dévotion pour le Roſaire elle avoit pris un Jacobin; que ſon premier mari étoit un homme de plaiſir qui ne lui avoit preſque rien laiſſé en mourant; que ſes biens avoient ſi fort augmenté avec Sotomayor ſon ſecond mari, qui étoit un des plus riches négocians de Goa; qu'on l'eſtimoit communément riche d'environ deux cens mille ducats; qu'il étoit vrai qu'elle avoit fait des legs conſiderables à ſa mort par un teſtament olographe, & nommé pour exécuteur de ſon teſtament, un certain Partiſan des droits du Roy nommé Oviédo de Las-Velas, à qui elle avoit fait préſent de ſes joyaux, & plus riches meubles; mais qu'il ſçavoit de bonne part qu'il y avoit une clauſe dans ce teſtament, portant que ſi durant l'eſpace de deux ans, la ſœur de la défunte ou ſon mari, ou les enfans de cette ſœur, ou enfin quelqu'autre proche parent ou parente, ne ſe préſentoit pour recevoir ſa ſucceſſion,

qu'en ce cas l'exécuteur teſtamentaire, & le Pere Jacobin Confeſſeur de la défunte, pourroient diſpoſer de tous les fonds pour en faire des œuvres pieuſes à leur volonté, leur laiſſant une pleine & entiere liberté d'en faire l'application telle qu'ils jugeroient à propos: comme pour marier de pauvres filles, fonder des Saluts, établir des Maiſons de pénitence, & choſes ſemblables. Mais le bon Pere Jéſuite m'a averti, me dit mon cher hôte, que vous devez aller bride en main dans cette affaire, & que vous devez vous garder de heurter les deux que je vous ai nommés, je veux dire cet Oviédo de Las-Velas & le Pere Jacobin, qui s'uniſſant enſemble vous meneroient loin, & vous feroient voir bien du païs. Si vous voulez, ajoûta-t-il, je vous ménerai demain voir ce Révérend Pere à la ſortie de ſon dîner, il m'a marqué avoir envie de vous voir, & je préſume qu'il vous rendra ſervice, car il me paroît un peu piqué de ce que votre bonne tante les a oubliés dans ſon teſtament.

Je remerciai, comme je devois, mon hôte de ſon attention & de ſes

bons ſoins. Nous nous mîmes lui, ſa femme, & moi de bonne humeur ; il me conta l'hiſtoire de ſa vie, je la raporterai en peu de mots.

Hiſtoire d'un françois établi à Goa.

Il étoit François de nation, de la même Province que feu mon pere, mais d'un endroit que l'on appelle communément ſelon lui, le païs de Sapience. Il étoit originaire de la Ville de Bayeux fils d'un riche Manufacturier. Pendant ſa jeuneſſe il fut un franc libertin, & ſon libertinage alla ſi loin, que ſon pere étant mort & ſa mere remariée, ce ſecond mari de concert avec ſa femme jugerent à propos de ſe défaire du jeune du Ligneul, (c'eſt ainſi que s'appelloit mon hôte,) & de l'envoyer ſi loin, qu'on n'en entendît plus parler. Voici comme ils s'y prirent.

Mon beau pere, me dit mon hôte, feignit un voyage au Mont Saint Michel pour s'acquiter d'un vœu ; il me pria de lui faire compagnie, ce que j'acceptai volontiers, parce que j'étois un alerte & qui ne demandois qu'à courir ; je pouvois avoir alors une vingtaine d'années. Nous voilà donc en chemin, tous deux de belle humeur & faiſant bonne chere, nous

arrivons au Mont Saint Michel; mon beau pere qui s'appelloit Jude, & que par parentheſe on devroit plûtôt nommer Judas, s'acquite de ſon vœu prétendu, & de là prend le chemin de la baſſe Bretagne. Où allons-nous, lui dis-je alors ? je veux aller, répliqua-t-il, à Port-Loüis chercher un homme qui me ſuſcite mille chicanes pour ſe diſpenſer de me payer une ſomme qui m'eſt légitimement dûë; ſans doute que vous ne me quitterez pas, ajoûta-t-il, vous verrez un païs que vous n'avez pas encore vû: je conſentis à tout ce qu'il voulut, nous arrivâmes enfin à Port-Loüis un ſoir aſſez tard.

Le lendemain matin pendant que je dormois profondément, mon beau pere ſortit & ne revint que ſur les onze heures; je ne faiſois que de me lever, il m'envoya à la Meſſe & faire un tour par la Ville. Je revins à une heure, & je trouvai à mon arrivée une table bien dreſſée & fort proprement ſervie; mon beau-pere, & un homme qui avoit tout l'air d'un Officier de marine avoient déja commencé à manger, on me fit auſſi-tôt prendre place vis-à-vis cet Officier que

je crus être le créancier dont on a parlé, & je me mis à manger de fort bon cœur, car j'avois grand appetit.

Le dîner dura long-tems, mais enfin il finit; & sur le soir mon beau pere me donna une lettre à porter à cet Officier : l'inscription portoit à M. Pâquier Commandant le Vaisseau le Lion marin. Je ne croyois pas que ce fut celui avec lequel j'avois dîné, & d'ailleurs je ne me défiois de rien. En peu de tems je fus à bord du Vaisseau où étoit cet Officier que je reconnus d'abord, ce qui à la vérité me fit un peu frissonner : quand il eut lû la lettre, il me dit: Cela va bien, on vous va apporter des chemises, & si le vent devient frais nous partirons cette nuit. Je fus alors si troublé de cette déclaration, que je ne pus proferer un seul mot : à la fin ayant essuyé mes larmes & recüeilli mes esprits, je demandai à cet Officier ce que cela vouloit dire. Ce que cela veut dire, me repliqua-t-il ? quoi! mon ami, voudriez-vous faire un aussi long voyage que celui que nous entreprenons sans avoir du linge à changer. Quel voyage, répartis-je ? vraiement, dit-il, ne le sçavez-vous

pas, celui des Indes Orientales. A ces mots, je me jettai ſur un coffre & me mis à verſer un torrent de larmes; la douleur m'accabla même à un tel point que volontiers, ſi j'avois eu des armes, je me ſerois défait moi-même. Le Capitaine fit tout ce qu'il put pour me conſoler, & alors il m'apprit que M. Jude mon beau-pere m'avoit joüé un tour de ſon métier, & qu'il avoit fait marché avec lui pour me porter aux Indes & m'y laiſſer. Mon cher Monſieur, lui dis-je alors en embraſſant ſes genoux, de grace, faites-moi mettre à terre, & je vous promets de trouver moyen de vous payer la ſomme qui vous eſt dûë pour mon paſſage. Tout cela eſt inutile, dit-il, tranquiliſez-vous ſeulement, vos prieres ſont ſuperfluës, car je ſuis trop bien payé pour vous laiſſer aller. Je compris alors qu'il en falloit paſſer par-là.

La nüit ſuivante on mit à la voile, & en peu de mois nous arrivâmes à Surate, où notre Capitaine me vendit à un Juif, qui durant plus de deux ans me traita comme le plus malheureux eſclave qui fût au monde, il s'appelloit Iſouf. A la fin ne pouvant

plus ſuporter ſes duretés, je pris la réſolution de me ſauver de chez lui. Pour cet effet je lui dérobai quelques pagodes d'or, & m'étant revêtu d'un des habits de ſa femme, je me ſauvai bien loin de Surate. Comme j'errois par la campagne ſans ſçavoir quel chemin tenir; je fis rencontre de deux Noirs qui me prenant pour une femme voulurent attenter à ma pudicité, ce qui les confirmoit dans leur opinion, c'étoit que je n'avois que deux poils de barbe; effectivement la nature ne m'en a pas été liberale, comme vous voyez vous-même. Des paroles mes Noirs en voulurent venir aux effets, mais tirant de deſſous ma jupe un piſtolet & un poignard dont je m'étois muni, je lâchai mon piſtolet ſi à propos, que je couchai par terre un de ces inſolens.

L'autre voyant ſon camarade bleſſé à mort voulut s'enfuir, mais je courus auſſi-tôt à lui; mon bonheur voulut que voulant paſſer au travers des buiſſons il ſe laiſſa tomber, ce qui me donna le loiſir de le joindre: arrête lâche, lui criai-je, c'eſt fait de toi ſi tu ne me montres le chemin

vers quelque habitation de Chrétiens, il obéit en tremblant, & après avoir fait plusieurs lieuës, il me conduisit à un petit Bourg de Portugais, où il y avoit un petit Vaisseau chargé pour Goa. Voilà, me dit-il, comme je suis venu ici, & après avoir servi quelque tems un Fidalque généreux, il m'a mis en état d'épouser ce jeune tendron que vous voyez devant vous, & qui a bien voulu de moi. Elle étoit veuve alors & avoit bien des ducats, avec un ménage bien assorti, & c'est tout ce qu'il nous faut à nous autres hommes. Mais je m'apperçois qu'il est tard, que vous êtes fatigué, & que je vous ai peut-être ennuyé; buvons un coup & allons coucher : ce que nous exécutâmes aussi-tôt.

Je dormis bien toute la nuit, parce que mon hôte m'avoit un peu calmé l'esprit; nous dinâmes à onze heures, & à midi mon hôte me mena voir le Révérend Pere Suarés son Confesseur. Avant que de fraper à la porte du Couvent, nous entrâmes dans l'Eglise de saint Paul qui leur appartient, où est le tombeau de saint François Xavier, qui est très-beau

& très-magnifique, ainsi que tout le reste de l'Eglise, ensuite nous allâmes fraper & nous faire annoncer. Le Révérend Pere parut aussi-tôt, & se jetta sur moi pour m'embrasser comme s'il m'eût connu de long tems. La conversation fut des plus longues; d'abord il me demanda des nouvelles de l'Europe, il me fit mille questions sur les Princes qui y regnoient alors, à quoi je satisfis le mieux qu'il me fut possible, lui avoüant franchement que j'étois un ignorant en fait de Politique, que je l'instruirois mieux de ce qui se passoit de mon tems à Lisbonne que de toute autre chose, & que je m'étois ci-devant plus occupé de mes études que de l'interêt des Princes de l'Europe.

Vous avez donc fait votre cours de Philosophie, me dit-il; Oüi, mon R. Pere, lui répartis-je, j'ai fait toutes mes études tant bien que mal : Hé comment ne vous a-t-il point pris envie de vous faire Religieux, c'est un état de grande perfection, sans doute que vous n'avez pas de vocation pour la profession Religieuse, il faut que Dieu travaille en ceci; après tout, il faut qu'il y en ait de tous

états dans cette République du monde universel. Mais parlons à présent de vos affaires, vous venez pour recüeillir une succession de Madame votre tante, n'est-ce pas? avez-vous apporté tout ce qu'il faut pour bien établir votre qualité?

Là-dessus je lui étalai tous mes papiers qui contenoient le contrat de mariage de mon pere & de ma mere, un extrait de la mort de mon pere, mon extrait baptistaire, une procuration de ma mere, bien & duëment passée devant Notaires, des lettres d'émancipation d'âge, des certificats en bonne forme comme j'étois seul, & unique héritier de mes pere & mere, & autres paperasses signées, scellées, & légalisées en bonne forme dont l'énumération seroit ennuïeuse au Lecteur. Le Révérend Pere après avoir jetté les yeux dessûs me dit; & de l'argent pour soutenir votre prétention, en avez-vous suffisamment? Ma mere a crû, lui répartis-je, que mon passage étant payé, une petite somme me suffiroit pour n'être pas à charge à ma tante, qu'elle croit encore vivante; suposé qu'elle fût assez peu tendre pour

pour me laiſſer loger ailleurs, & en même-tems elle m'a donné une lettre pour un Négociant de cette Ville, qui, ſi je n'étois pas bien reçu, devoit faciliter mon retour en Europe. Il me demanda le nom du Marchand, je le lui nommai; enſuite il répeta tout ce qu'il avoit dit à mon hôte le jour précedent, & conclut qu'il falloit faire donner avis au Seigneur Oviédo de Las-Velas exécuteur teſtamentaire, de mon arrivée avant que de me préſenter à lui, pour voir comment il prendroit la choſe: gardez-vous bien ſur-tout, ajoûta-t-il, d'y aller ſeul, & de lui montrer vos papiers qu'en bonne compagnie: je ne vous dis pas cela ſans raiſon; mais laiſſez-moi faire, je confeſſe une Dame qui eſt fort amie de ſa femme, je m'en ſervirai pour le ſonder, & pénétrer dans quel ſentiment il eſt. Allez, & revenez dans quelques jours, car je veux vous ſervir; je vous regarde ici comme un Gentilhomme orphelin dénué de biens, & à qui cependant il en appartient de conſidérables; à Dieu, je me recommande à vos prieres: c'eſt ainſi qu'il nous congedia.

Le reste de la journée, & les jours suivans je m'occupai à visiter les raretés de cette Ville. Nous allâmes mon hôte & moi au Palais du Vice-roi, mais l'entrée nous en fut défenduë. Il passe pour une merveille du païs, & on nous permit seulement d'en considerer les dehors, & sa situation qui est en très-belle vûë. La gravité des Habitans de Goa est plus grande que celle des plus grands Seigneurs de l'Europe, & plus ridicule que celle des Espagnols : ils vont par les ruës en fumant, ou en mâchant continuellement du bétel, qui est de la grosseur d'une noix muscade, qu'ils partagent en quatre parties, lesquelles ils envelopent séparément dans une feüille verte appellée harac, large & faite comme une feüille de poirier, dans laquelle ils mettent un peu de chaux faite de coquillages de mer ; cette drogue leur rend les lévres & les dents vermeilles, ils disent que c'est une beauté & ils crachent sans cesse rouge comme du sang, la plûpart s'en frotent aussi les ongles pour les rougir : c'est un grand régal parmi eux que d'en offrir dans les visites qu'ils se ren-

Gravité des Habitans de Goa

Ce que c'est que le bétel.

dent & au lieu de préſenter des confitures, ils en empliſſent des baſſins où chacun en prend à ſa volonté; ils n'avallent point cette drogue, mais ils la laiſſent fondre dans la bouche. Ils ſont fort ſobres, & ne font pas beaucoup de dépenſe pour leur repas : ils ſont preſque tous habillés de ſoye, de taffetas, ſatin, damas, ou autre étoffe noire, portant des ſouliers ou eſcarpins de maroquin ſans bas, & ayant les jambes nuës. Ils ſont fiers, glorieux, vains, & grands fanfarons pour la plûpart, s'eſtimant les plus braves guerriers du monde, & faiſant mille poſtures en marchant, qui témoignent aſſez leur orgüeil & leur vanité.

Habillemens, & qualités des Habitans de Goa.

Pour les femmes, elles ont infiniment plus d'eſprit que les hommes. Elles n'ont pas pour l'ordinaire la taille fort haute ni fort avantageuſe; mais en récompenſe elles ont preſque toutes les yeux admirablement beaux, brillans & pleins de feu. Peu d'entr'elles ont le teint délicat, mais quantité l'ont uni & les traits réguliers. Autant que leurs maris ſont réſervés en public, autant ſont-elles courtoiſes dans le particulier : elles

Portrait de leurs femmes.

ne laiſſent pas de contrefaire les prudes, & d'affecter par les ruës des grimaces, des geſtes, & une démarche que les Européens ont peine à ſouffrir : elles font gloire de montrer la beauté de leurs jambes & la forme de leurs pieds, dont la moitié paroît hors de leurs patins, & pantoufles d'or & d'argent. Elles ſont extrêmement propres, & portent des colliers de belles perles ou de diamans, avec des bracelets de même, & autres pierres précieuſes qui brillent ſous le voile qui deſcend de leur tête, aſſez clair pour laiſſer remarquer la beauté de leur main, & de leurs bras qu'elles ne couvrent jamais de gans : elles ne haïſſent point les François, non plus que leurs maris, qui leur font un meilleur accüeil qu'aux Hollandois, à cauſe des mauvais traitemens qu'ils en ont reçû par-tout dans les Indes.

Les amples deſcriptions que l'on a faites cy-devant de la Ville de Goa, m'empêchent de faire un plus long détail de toutes ſes particularités ; je me contente donc d'avoir raporté ici ce que j'y ai remarqué, touchant ſa ſituation, ſes fortifications, ſes ri-

chesses inestimables ; son grand commerce, la beauté de ses édifices dont la plûpart sont dorés, ses belles & grandes ruës, ses précieux & riches Basars ou marchés, l'abondance des vivres, l'inclination & les mœurs des habitans.

Histoire d'un riche Portugais.

En attendant le tems, où je devois revoir mon Jésuite, je fis connoissance avec un Fidalque qui prit beaucoup d'amitié pour moi. Sçachant que j'avois à faire pour la succession de ma tante au Partisan Oviédo de Las-Velas ; il faut, me dit-il, que je vous conte la vie de cet honnête homme qui n'a pas toujours été si opulent qu'il est aujourd'hui. Il doit sa fortune à un nommé Garcia de Sylva qui a occupé le même poste où il est avant lui, & qui le prit pour son secretaire ou principal Commis. Or ce Garcia de Sylva étoit un homme fort adonné à ses plaisirs, & personne n'a jamais mené une vie plus voluptueuse que lui : il avoit plusieurs maisons de campagne, où la magnificence éclatoit, & où il satisfaisoit ses passions : ce fut là qu'Oviedo de Las-Velas suçça les premieres idées d'une vie sans remords & sans

inquiétude, & où il s'acquit d'une telle façon l'amitié de son maître, qu'il devint enfin son plus intime confident, & le canal par où couloient toutes ses faveurs.

Dès le tems de l'entrée d'Oviédo, Garcia de Sylva étoit devenu amoureux de la fille d'un Procureur qu'il avoit vûë à l'Eglise. Il s'estimoit malheureux au milieu de l'abondance & de ses plaisirs, à cause que ne pouvant aborder cette fille il ne pouvoit lui parler, & lui conter ce que les amans appellent fort improprement leur martyre : cela le faisoit désespérer ; Oviédo fidéle domestique, & qui remarquoit les inquiétudes de son maître, le vint trouver, & l'assura qu'il sçavoit un moyen de le soulager ; il s'expliqua, & Garcia de Sylva trouva l'expédient bien & ingénieusement inventé : c'étoit qu'Oviédo entreroit chez le Procureur en qualité de Clerc ou Pensionnaire pour apprendre la pratique, où avec le secours de l'argent que donneroit le Partisan, il feroit beaucoup de dépense, & de cette maniere se feroit considerer.

Ce prétendu Clerc ne fut pas plu-

tôt entré chez le Procureur, que ſon étude en reçût un nouveau luſtre, & ſa maiſon étoit dans un perpétuel divertiſſement ; le repos de la nuit n'étoit interrompu que pour entendre les ſérenades qu'Oviédo donnoit, & pour lui, il n'étoit agité que du déſir violent de faire réüſſir la paſſion de ſon maître.

La femme du Procureur inſenſiblement prenoit du goût pour le nouveau Clerc ; elle étoit Françoiſe & ſon mari auſſi, je ne ſçais pas comment ils vinrent s'établir ici : quoiqu'il en ſoit, ces gens-là aimoient fort à ſe réjoüir de même que leur fille, & toute la maiſon ne retentiſſoit que du nom d'Oviédo, parce que tous profitoient avec lui.

Il fit ſçavoir ces heureux commencemens au Seigneur Garcia, qui voulant avancer le ſuccès de l'entrepriſe de ſon Commis, ne le laiſſoit point manquer d'argent : il le preſſa même de faire une partie de promenade à une de ſes maiſons, ce que ce cher favori lui promit. Pour cet effet ayant engagé adroitement la Procureuſe & ſa fille à joüer une diſcretion, il ſe laiſſa perdre tout exprès, & les pria

pour s'acquitter qu'il pût leur faire voir la plus belle, & la plus délicieuse maison, qui fût aux environs de Goa.

La mere prenant la parole répondit poliment qu'il n'étoit pas juste qu'une discrétion lui coutât si cher; le Clerc industrieux à répliquer, lui dit que s'il n'y avoit que cet obstacle, il étoit aisé de le surmonter, d'autant plus que le maître de la maison étant des amis de son pere, il disposeroit de sa voiture ordinaire. Le Procureur naturellement un peu jaloux & soupçonneux, témoigna de la répugnance pour cette promenade, mais sa femme & sa fille l'ayant accablé de caresses, obtinrent enfin de lui cette permission. Oviédo manda promptement à son maître une nouvelle qui le mit dans d'agréables transports, & de grand matin la voiture se trouva prête.

Comme Garcia de Sylva étoit assez décrié pour le trop d'attache qu'il avoit au sexe, Oviédo avoit celé son nom au défiant Procureur; mais il en avoit fait confidence à la femme & à la fille, qui n'oublierent rien de leurs parures & ajustemens pour pa-

roître en beauté, & ſe rendre dignes de l'attention du maître de la maiſon où ils alloient. Cependant durant le chemin l'adroit Clerc, pour mieux cacher ſon jeu, leur diſoit qu'il ne croyoit pas qu'il y fût, parce que des affaires d'importance qui lui étoient ſurvenuës, pouvoient bien le retenir à la Ville.

Enfin la voiture qui alloit bon train, fut bien-tôt proche l'Iſle de Caprée du Seigneur Garcia, je veux dire proche ſa délicieuſe maiſon. Ces Dames furent d'abord ſurpriſes qu'un particulier poſſedât un palais enchanté ; mais ce voluptueux homme eut bien un autre étonnement, lorſque de ſa fenêtre il remarqua la fille du Procureur, dont la richeſſe des habits étoit ſoutenuë par une beauté incomparable. D'un autre côté Oviédo extrêmement propre, & vêtu en cavalier démentoit aſſez ſa profeſſion de Clerc. Il demanda en entrant ſi Garcia de Sylva y étoit, on lui répondit qu'oüi, il en témoigna ſa joye à ces Dames, & leur dit, qu'elles alloient voir la perſonne du monde la plus généreuſe, & la plus polie ſur-tout pour les Dames, pour qui

il avoit des respects tout particuliers.

Elles n'eurent pas le tems de répondre, car le maître de la maison parut en ce moment, & après les avoir saluées, il les conduisit lui-même voir les plus beaux endroits de ses jardins. Le logis n'avoit rien qui ne charmât. Si les dehors étoient superbes, les dedans étoient magnifiques, & les Dames furent frapées plus d'une fois de la beauté des peintures & de la richesse des meubles. On peut se répresenter la satisfaction de Garcia : s'il n'avoit consulté que son cœur, il en auroit bien vîte exprimé les agitations à la fille de la Procureuse ; mais il falloit attendre une occasion favorable, ou perdre des esperances qui ne paroissoient pas incertaines.

Sur ces entrefaites Garcia de Sylva étant entré avec les deux Dames dans la plus superbe de ses chambres, envoya chercher la clef d'une alcove qui étoit fermée. Cette clef arrivée, on eut une agréable surprise, parce que ce qui sembloit une alcove, étoit la porte d'une grande sale où l'on trouva un magnifique repas préparé. Les deux Dames furent extasiées de

tant de merveilles, elles témoignerent de la confusion de se voir traitées avec tant de distinction & de civilité, sur-tout n'ayant pas l'honneur d'être connuës du Seigneur Garcia, que par ce qu'il pouvoit en avoir appris par Oviédo; & enfin se rendant justice elles conjecturerent qu'il y avoit du mystére dans cette réception, dont elles ignoroient la cause. Lorsqu'on voulut se mettre à table; Mes Dames, leur dit Garcia, vous ferez un repas avec bien de l'incommodité, car je n'ai point de laquais ici, y étant venu sans avertir personne; & quand il fallut se laver les mains, d'un tour de main que fit Garcia, on vit sortir un nombre infini de cascades d'eaux de toutes sortes de senteurs, qui firent assez connoître les délices de cette maison. Aux quatre coins de la table étoient quatre grands guéridons d'argent, sur chacun desquels étoit un grand bassin de même métail, où il y avoit du vin exquis, de la limonade, & d'autres liqueurs enfermées dans des barils de vermeil doré. Le festin étoit digne de celui qui le donnoit, & qui avoüa à la Procureuse qu'il n'avoit

jamais rien vû de plus beau que sa fille, puis se tournant vers Oviédo il le remercia de lui avoir procuré une si charmante connoissance. Ce Commis déguisé joüa parfaitement bien son personnage en cette occasion.

Quand Garcia vit que ces Dames n'étoient plus à table, que par contenance, il descendit avec elles & leur fit voir les belles avenuës de sa maison, puis les ramena dans son jardin, où elles firent plusieurs tours. Le tems de retourner étant venu, la Procureuse le dit à Oviédo qui en avertit Garcia. Il montra alors un extrême déplaisir de cette séparation, cependant il fit de grands complimens à la Procureuse, & lui dit qu'elle feroit ce qui lui plairoit, puisqu'il vouloit qu'elle fût maîtresse absoluë dans sa maison; ensuite il les fit reconduire par la même voiture qu'elles étoient venuës.

Durant la route Oviédo dit aux Dames, qu'elles avoient bien reconnu la vérité de ce qu'il leur avoit avancé & que Garcia puissamment riche se plaisoit à dépenser son bien de la maniere du monde la plus galante, &

que cette façon de vivre lui avoit attiré un nombre prodigieux d'amis. La Procureuse tomba d'acord de tout ce que disoit le Clerc, & lui fit de grands remerciemens de la maniere dont il s'étoit acquité de sa discretion. Ils alloient enfiler un long discours lorsqu'ils se trouverent à la porte du Procureur : il falut alors se composer & prendre une mine sérieuse, pour mieux lui déguiser les plaisirs de cette promenade.

Pendant que la Procureuse entretenoit son mari, Garcia de Sylva se servoit de tout son esprit pour inventer quelque stratagême qui fût favorable à sa désordonnée passion : il en inventa enfin un dont il se servit après l'avoir communiqué à son confident, qui de son côté ne manqua pas de dire à la fille du Procureur qu'il se trompoit fort, s'il n'avoit reconnu dans le Seigneur Garcia un grand penchant à l'aimer ; pour lui, il fit son possible pour se mettre fort avant dans les bonnes graces de la Procureuse.

Deux ou trois jours après cette promenade, Garcia vint trouver le Procureur, à qui il dit qu'il avoit be-

ſoin d'un Procureur habile, & que ſa réputation l'avoit fait préférer à celui qui le ſervoit ordinairement. Le Procureur imita en cette occaſion la plûpart de ſes confréres, qui d'abord engagent les gens par mille civilités, & puis les abandonnent au plus fort de leurs affaires : il témoigna beaucoup d'obligation à Garcia, & lui demanda quelle étoit ſon affaire, à quoi l'autre répondit qu'il lui falloit une journée de ſon tems pour lui expliquer ce que c'étoit. Le Procureur avide de cette pratique, offrit d'abandonner tout pour n'être qu'à lui. Garcia le remercia, & ſortit; mais c'étoit pour aller chez un de ſes amis à qui il fit une promeſſe d'une ſomme conſiderable qu'il antidata, & en laquelle il déguiſa ſon écriture. Comme cet ami ſçavoit ſon deſſein, il le fit aſſigner auſſi-tôt à ſa priere : quelque tems après il retourna chez le Procureur, à qui il dit qu'on lui avoit fait une fauſſeté horrible, qu'on avoit contrefait ſon écriture, & qu'on lui demandoit de l'argent qu'il ne devoit pas. Le Procureur exagéra le cas, & dit que c'étoit là un cas pendable, qu'il en fal-

loit punir les auteurs, & qu'il alloit commencer les premieres formalités d'un grand procès.

Sur le prétexte de cette affaire, Garcia venoit tous les jours chez le Procureur, mais c'étoit aux heures qu'il étoit au barreau; ne le trouvant pas il montoit à la chambre de la Procureuſe, où il voyoit la fille. On le recevoit avec mille empreſſemens, & le Clerc entretenoit adroitement la Procureuſe pour donner plus de facilité à Garcia de conter fleurette à la Demoiſelle, qui d'un autre côté étoit devenuë d'une fierté inſuportable parmi ſes égales, de ſe voir courtiſée de Garcia qui diſoit brûler d'amour pour elle. Il eſt bon de ſçavoir qu'Oviédo à force de voir ſon maître amoureux de la fille du Procureur, le devint auſſi de la Procureuſe, & parce qu'elle aimoit toutes les galanteries dont il étoit prodigue aux dépens de Garcia, elle commença à avoir un peu plus que de l'eſtime pour lui.

Enfin le tems arriva que la fille du Procureur commença à ſentir une ſérieuſe paſſion pour Garcia de Sylva; elle avoit ſouffert qu'il fît tirer

ſon portrait pour lui, & elle voulut avoir le ſien qu'il lui envoya dans une boëte toute garnie de diamans. En vérité il faut convenir que ſans une grace toute particuliere, une Bourgeoiſe réſiſte difficilement aux charmes d'un Créſus. La jeune fille ſe voyant en peu de tems en état d'aller de pair avec les femmes les plus glorieuſes de la Ville, ſe laiſſa aller, & par une complaiſance aveugle, dont la mere étoit puniſſable, elle ſe rendoit ponctuellement aux rendez-vous qu'il lui donnoit.

Je paſſe ſous ſilence la ſuite d'une hiſtoire trop *orduriere* pour en venir à la concluſion qui eſt que Garcia de Sylva, après une courte & abominable vie, crevé de débauche, mourut en peu de tems; & comme il n'avoit pas d'héritiers, il inſtitua Oviédo de Las-Velas ſon légataire univerſel, à la charge qu'il épouſeroit la fille du Procureur, que Garcia avoit ſi lâchement corrompuë. Voilà, me dit celui chez lequel j'étois en viſite, le caractére de l'homme avec qui vous avez affaire, croyez qu'il ne lâchera rien que le plus tard qu'il pourra: vous avez à vous garder de lui en

toutes manieres ; vous m'entendez, profitez-en.

Après avoir remercié mon généreux Fidalque des bons avis qu'il me donnoit, je retournai à mon logis, où je réfléchis tout à loisir sur ce que je venois d'apprendre, & connoissant que j'avois à faire à un insigne fourbe, à qui le crime ne coûtoit rien, je résolus de me tenir sur mes gardes & de ne jamais sortir le soir. Ce n'est pas que je ne sçusse bien me défendre avec mon épée, si on osoit m'attaquer de front ; mais je craignois le stilet, ou quelque coup par derriere.

Les quatre jours fixés par mon bon Pere Jésuite étant expirés, j'allai le voir, & lui fis un détail assez exact de tout ce que j'avois appris au sujet d'Oviédo. Tout ce que l'on vous a dit n'est encore rien, me dit-il, au prix de ce qu'il est capable de faire ; mais brisons là, nous ne sommes pas ici pour lui faire son procès ; la Dame dont je vous ai parlé lui a annoncé votre arrivée par maniere de discours, il en a paru surpris, & il a répondu qu'il seroit bien aise de vous voir, parce qu'il croit que l'on

pourroit bien uſer de ſupercherie. La Dame que j'avois inſtruite, continua le R. Pere, l'a aſſuré poſitivement que vous étiez le véritable neveu de feu M. d'Avila, (c'eſt le nom du ſecond mari de ma tante,) & qu'elle vous avoit rencontré avec le R. P. Olivarez, un des Religieux de notre Maiſon, à qui vous étiez fortement recommandé par nos Peres de Lisbonne. Quand Oviédo a entendu cet article, il a dit que n'ayant point à ſortir en Ville que très-peu de tems ces jours-ci, il vous attendroit de pied ferme. Je vous conſeille donc, mon enfant, me dit le Pere Suarez, de venir ici demain à deux heures après midi, vous apporterez vos papiers que vous remettrez entre les mains d'un Procureur habile qui demeure à deux pas d'ici, que j'enverrai chercher & dont je vous réponds; vous irez enſemble chez Oviédo comme pour lui faire la révérence, notre R. P. Olivarez vous accompagnera auſſi. Cette premiere viſite doit être comme de pure politeſſe ſans parler de votre héritage, il eſt bon qu'il en parle le premier, & en ce cas s'il demande à

voir vos titres, votre Procureur les lui montrera. Je ne vois pas qu'il y ait autre chose à faire quant à présent.

Je rendis mille graces à ce Religieux de ses salutaires conseils, & de la protection qu'il avoit la bonté de m'accorder; je ne manquai pas de me rendre le lendemain auprès de lui à l'heure marquée. Le Procureur & le R. P. Olivarez m'attendoient; notre conversation dura une bonne heure, pendant laquelle je remis tous mes papiers entre les mains du Procureur, dont il me donna un récépissé par ordre de mon protecteur; ensuite sur les trois heures nous nous rendîmes chez Oviédo au nombre de quatre personnes, car le R. Pere Olivarez se faisoit accompagner par un Frere de la Maison.

Oviédo & son épouse nous reçurent parfaitement bien: ce fut le R. Pere Olivarez qui porta la parole pour moi en me présentant; je vous amene, dit-il en parlant à Oviédo, ce jeune Gentilhomme de Lisbonne neveu de feuë Madame d'Avila, qui meurt d'envie de vous rendre ses respects, & de vous prier de l'hon-

neur de votre amitié. Il eſt au déſeſpoir que ſa chere tante ſoit morte, & ſi nous ne lui avions pas un peu remis l'eſprit, il ne ſeroit pas en état de paroître aujourd'hui devant vous. Oviédo répondit fort gracieuſement à ce compliment, il étoit cependant aiſé de remarquer que ſon cœur n'étoit pas d'accord avec ſa bouche. La converſation fut longue, & roula long-tems ſur ce qui ſe paſſoit dans l'Europe, enſuite il me demanda comment ſe portoient tels & tels Seigneurs à Lisbonne. Pendant cet entrétien on préſenta le Bétel ordinaire dans de grands baſſins de vermeil, auquel les deux Jéſuites ne toucherent non plus que moi : on ſervit auſſi des liqueurs, dont perſonne ne goûta que le Procureur. Après avoir cauſé aſſez long-tems, le R. P. Olivarez voyant qu'Oviédo n'entamoit pas la queſtion de la ſucceſſion me fit ſigne de prendre congé ; comme je ne comprenois d'abord rien à ce ſignal, la Dame amie du Jéſuite mon protecteur, qui s'amuſoit à cauſer avec la femme d'Oviédo, crut trouver quelque reſſemblance dans mon viſage avec celui de ma tante,

& ſoit qu'elle le fit exprès ou non; que vous ſemble, dit-elle à Oviédo, du viſage de M. de Biervillas ? il me paroît avoir quelques traits de la défunte : cela eſt vrai répartit la femme d'Oviédo, il en a le nez, & quelque choſe dans les yeux : cette obſervation renoüa inſenſiblement la converſation. Pour abreger, Oviédo demanda à voir mes papiers, le Procureur les étalla; Oviédo ayant jetté légerement la vûë deſſus enfila un long diſcours, dont tout le précis fut que ma tante avoit fait des legs conſiderables à deux Convens, à ſes domeſtiques & autres perſonnes, ce qui avoit fort diminué ce qui me devoit revenir naturellement; qu'au ſurplus il croyoit à vûë de païs qu'il pourroit bien me revenir tous frais faits environ une vingtaine de mille ducats; mais que ce n'étoit pas choſe prête, & qu'il ſe paſſeroit bien huit ou neuf mois avant qu'on eût raſſemblé tous ces fonds qui étoient diſperſés; que cependant comme j'étois éloigné de chez moi, & que les jeunes gens ont toujours beſoin d'argent, il m'avanceroit fort volontiers un millier de ducats en attendant la fin

de l'affaire, & qu'au ſurplus il m'offroit ſa table, où je lui ferois plaiſir de venir quand il me plairoit, & même tous les jours ſi je voulois; & pour m'y engager, il m'invita pour le lendemain au ſoir avec mon Procureur. Je lui rendis mille graces de ſes offres généreuſes, je le remerciai de ſes repas en lui répréſentant modeſtement que j'aimois la ſolitude & que j'étois accoutumé à manger ſeul, qu'ainſi je le priois de me diſpenſer du ſouper du lendemain, ce qui ne plut pas trop à mon Procureur, comme je le remarquai : après cela nous prîmes congé de ſa Seigneurie.

Retournez que nous fûmes aux Jéſuites, le R. P. Olivarez raporta mot à mot toute notre converſation à mon protecteur le bon P. Suarez, & après une infinité de raiſons balancées pour ou contre mon ſéjour à Goa, on tomba d'accord que par raport au caractere d'eſprit d'Oviédo, une longue réſidence en cette Ville ne pouvoit qu'être très-dangereuſe pour moi; qu'ainſi il falloit prendre les mille écus que cet homme offroit, dont je laiſſerois une

partie à Goa, & que je me ſervirois du reſte pour voyager vers les Indes pendant quelque tems. Cet avis fut aſſez de mon goût : il ne fut donc plus queſtion que d'avoir les mille ducats, & de trouver un Vaiſſeau prêt à partir.

Heureuſement j'en trouvai un frété pour pluſieurs ports des Indes, & qui devoit partir dans huit ou dix jours : je fus le dire à mon cher protecteur qui par le moyen de ſon ami le R. P. Olivarez, me fit toucher les mille écus qu'Oviédo donna ſur mon récepiſſé aſſez gracieuſement, du moins en apparence. Avec le ſecours de cet argent & de celui que j'avois, je fis mes petites proviſions pour mon voyage : je priai le bon Pere Suarez de m'en garder une partie avec mes papiers que je retirai du Procureur, & après l'avoir remercié dans les termes les plus forts pour lui exprimer ma reconnoiſſance, & m'être fortement recommandé à ſes priéres je pris congé de lui.

La veille que je devois m'embarquer ſur le Vaiſſeau, je pris pareillement congé de mon hôte & de ſa femme. Ces bonnes gens penſérent

m'étouffer de careſſes, je les aſſurai poſitivement qu'avec la grace de Dieu, je comptois revenir chez eux à la fin de l'année : cela les calma, & eſſuya un peu leurs larmes. Mon hôte voulut à toute force m'accompagner au Vaiſſeau ſur lequel je montai en ſa préſence le 19. Février mil ſept cens dix-huit. Il ſe nommoit le Phénix armé de dix à douze piéces de canon : nous étions bien ſoixante & quinze perſonnes deſſus, tant noirs que blancs, dont la plûpart avoient affaire en différens lieux pour leur négoce, ce qui me faiſoit eſpérer de voir bien du païs.

Côte de Malabar.

Quatre jours après avoir levé l'ancre, nous paſſâmes auprès d'une bayë qui eſt au-deſſous d'une grande Fortereſſe appartenante à un Prince Malabare. J'y comptai ſix-vingt Gabarres ou Barques de Malabarres, toutes prêtes à fuïr au moindre ſigne qu'on eût fait de les aller attaquer. On m'aſſura que ces Malabarres ſont ſi fort opiniâtres qu'ils aiment mieux ſe couler à fond, & ſe brûler avec leurs Gabarres que de ſe rendre ; & ſi quelqu'un d'eux eſt fait priſonnier, & qu'il ſoit enſuite délivré,

ils

ils le regardent comme un lâche & leur Prince le condamne à mort, comme indigne de vivre pour ſa lâcheté. Cette réſolution déterminée de vaincre ou de mourir, leur donne preſque toujours la victoire ſur tous ceux qu'ils attaquent : nous vîmes pluſieurs feux tout le long de la côte de ces Malabares, que les Noirs allumoient comme pour donner ſignal de ſe tenir ſur leur garde. Nous courumes ſur un petit Bâtiment que nous apperçûmes de trois à quatre lieuës à cauſe du beau tems, & Franciſque notre Capitaine étant prêt de l'aborder, lui envoya un coup de canon pour l'obliger à ſaluer notre pavillon. Le Capitaine du petit Vaiſſeau n'ayant pas voulu amener ſon humier, on lui redoubla un ſecond coup qui lui emporta la bande de ſon éperon, & endommagea un peu le beaupré, de ſorte qu'il fut contraint de mettre promptement ſa chaloupe en mer pour venir à bord de notre Vaiſſeau, qu'il ſalua de la décharge de quatre mauvais canons de fer qu'il avoit; après s'être fait connoître pour ami de notre nation, on le laiſſa aller. C'étoit un Mar-

chand qui faiſoit négoce d'Epiceries qu'il conduiſoit à Surate, dont bien lui en prit, car autrement on lui auroit abregé ſon chemin.

Après cette expédition nous continuâmes notre route, & arrivâmes à la vûë d'un Bourg fort joli ſur le bord de la mer, dont j'ai oublié le nom. On y fait commerce d'épiceries & de toiles fines : on y trouve des animaux ſauvages & privés, de toute eſpece. Il y a quantité de bons fruits, comme oranges, citrons, cocos & mirabolans. Les vivres y ſont à bon marché. Comme nous arrêtâmes là quelque peu, j'eus occaſion de voir les habitans du païs qui ſont les mieux faits de toute la côte de Malabar; mais ils ſont auſſi les plus méchans & les plus grands larrons. Les femmes y ſont courtoiſes & ſi coquettes, qu'elles menent les Européens dans leurs maiſons ſans que leurs maris y trouvent à redire. Elles ne ſont point intereſſées, & ſi elles étoient riches, elles feroient de grands préſens aux Etrangers qui leur plaiſent.

Paniani. Le trente de Février nous moüillames au-deſſous de Paniani, où l'on

nous vendit à bon prix quelques provisions de bouche, comme fruits & poissons frais, que nous troquâmes pour du tabac & pour quelques soux de notre monnoyë. Le pescheur reçut cette espece de monnoyë sans considerer son peu de valeur, & la serra avec autant de joye que si ç'eût été des pistolles; il s'en alla très-content en nous donnant mille bénédictions. On nous conta que les Maures de ce canton célébrent une grande fête tous les ans qu'ils commencent le six de Mars, & finissent le dix-huit, pendant laquelle ils tirent tous les jours un nombre prodigieux de coups de canon.

Ce païs appartient au Samorin, ou Roi de Calicut qui est un fort puissant Prince. Les peuples qui lui sont sujets sont d'un naturel doux & obligeant : ils ont beaucoup plus d'humanité & de politesse que les autres Malabares. Ils suivent presque tous la Religion Mahométane, & ont plusieurs cérémonies qui ne sont point dans l'Alcoran, entr'autres cette fête dont je viens de parler. Paniani est la capitale de ce Royaume. Un de mes camarades de voya-

ge, qui avoit vû une de leurs fêtes, m'en fit la deſcription ſuivante.

Deſcription d'une fête des Indiens.

On choiſit un lieu ouvert & uni d'une vaſte étenduë, que l'on environne d'un foſſé de douze à quinze pieds de profondeur & autant de largeur, où le Roi ſe rend avec les Princes & toute ſa Cour, & tout le peuple : les gardes & les ſoldats font l'exercice du mouſquet, de la demie pique, de la pertuiſanne, tirent de l'arc, ſautent, & ſe défient les uns les autres pour ſauter le foſſé du champ de bataille, luttent avec beaucoup d'agilité, & courent de toute leur force ; mais le vaincu périt toujours malheureuſement, & ſi en ſautant quelqu'un tombe dans le foſſé, il eſt accablé auſſi-tôt de dards que les autres lui jettent. Quand il eſt mort ils le retirent pour l'expoſer aux yeux de tout le monde, qui raille, & inſulte le défunt de ce qu'il a oſé entreprendre une action au-deſſus de ſes forces, & lui reproche qu'il a bien mérité la mort pour s'être ainſi mocqué du Roi & des Princes. Ces derniers ont leurs appartemens dans ce champ de bataille, & leurs Officiers y ont auſſi des caſes faites de toiles de cocotiers.

Tous les jours le Roi porté ſur un palanquin fait le tour du camp ; ſuivi des Princes & Officiers de ſa Cour, pour obſerver combien il y a de combatans dans ſon Royaume, & les faire enrégiſtrer dans un grand livre que deux Maures portent ſur un brancar. Toutes les familles de ſon Empire y aſſiſtent, & c'eſt un rendez-vous général des Etats de ce Prince, où ils ont la liberté de faire des feſtins, de danſer, & de faire d'autres exercices en ſa préſence, de ſorte qu'on peut dire que cette fête approche fort des anciens carouſels & tournois, où les plus adroits & les plus forts reçoivent toujours quelque récompenſe.

Il s'y trouve pluſieurs foux qu'ils nomment en leur langue, Las de vivre ou déſeſperés, qui n'apprehendant point la mort, demandent permiſſion au Roi de combatre contre quelques-uns de ſes gardes pour l'amour de lui, & pour faire preuve de leur valeur avant que de mourir. Le Roi leur permet de choiſir ceux de ſes gardes qu'ils veulent, & les ayant choiſis ils commencent le combat à coups de ſabre, & ſe taillent

par morceaux jusqu'à ce que l'un des deux tombe par terre, & si le garde reste victorieux, il est porté par tout le camp tenant un sabre nud à la main droite, & celui de son adversaire à la gauche : au contraire si le désespéré a eu l'avantage, & qu'il ait tué un garde du Roi, tous les autres gardes le hachent en piéces, pendant que l'on fait joüer les feux d'artifices & l'artillerie, & que l'on fait rétentir le son des tambours & des trompettes, qui ont plus d'une brasse & demie de long. Voilà les principales cérémonies qui se font pendant cette fête, qui coûte toujours la vie à plusieurs malheureux, suivant la coutume des barbares.

Les hommes de ce païs sont ordinairement de petite taille, mais fort vigoureux & bons soldats, à cause de l'exercice des armes qu'ils font dans les guerres continuelles qu'ils ont avec leurs voisins; parce que ce Prince a toujours quelque chose à démêler avec les Rois de Malabar & de Cananor; & quoique son Royaume soit de petite étenduë, il est assez peuplé pour lui fournir un bon nombre de combatans. Ils ne

ſont pas naturellement jaloux, mais rigides obſervateurs de leurs loix, tant ſpirituelles que politiques.

Leur police n'oblige point les femmes à une continence fort réguliere; ſi ce n'eſt celles qui ſont de la premiere qualité, auſquelles il eſt permis de prendre autant de maris que leur bien peut en entretenir, de même les hommes prennent des femmes à proportion de leur revenu; mais il eſt défendu aux uns & aux autres ſous peine de mort, d'avoir commerce avec un homme, ou une femme de moindre qualité que la leur, & ſi quelqu'un eſt ſurpris contrevenant à cette loi, le Roi les fait mettre tous deux en priſon, & après qu'il s'eſt fait inſtruire de leur faute, il les condamne à être brûlés avec les plus proches de leurs parens.

L'égalité de condition pour la galanterie n'eſt requiſe qu'en ce qui concerne le diminutif à l'égard des femmes; car les hommes de condition peuvent aimer des femmes de plus haute naiſſance qu'eux ſans encourir aucune peine. Les gens de moindre condition ne ſont pas ſi ſcrupuleux, & ce qui paſſe parmi

nous pour l'infamie des filles & des femmes, n'eſt point chez eux un deshonneur : car les peres & les meres ne font aucune difficulté de proſtituer leurs enfans aux Etrangers dès l'âge le plus tendre, & même leurs femmes, qu'ils ſe prêtent les uns aux autres, auſſi-bien que leurs filles. Le prétexte qu'ils prennent pour autoriſer une pareille diſſolution, eſt que Dieu leur a donné une puiſſance abſoluë ſur leurs femmes & ſur leurs enfans, pour s'en ſervir dans toutes leurs néceſſités. Les femmes ſont bien mieux faites que les hommes, & autant déſintereſſées qu'elles ſont coquettes.

Les fils du Roi ne ſuccédent point à la Couronne, mais ſes neveux; parce que, dit-il, il ne ſçait pas s'il eſt le véritable pere des enfans de ſa femme, au lieu qu'il eſt aſſuré que ceux de ſa ſœur ſont ſes neveux : auſſi le premier Prince épouſe toujours ſa couſine, & à ſon défaut le ſecond. De mon tems ce Roi en avoit deux qu'on aſſuroit n'être diſtingués de ſes ſujets, ni par leurs habits, ni par leur ſuite : bien plus, les ſujets ne leur rendent aucun reſpect n'é-

tant pas considerés comme héritiers du Royaume.

Ce Roi réside ordinairement à Paniani. Son palais est bâti de briques, de pierres & de terre grasse, ou argille, de petite étenduë, ressemblant plutôt à une métairie de Bourgeois qu'à un château. La meilleure chere & les mets les plus délicieux de ces Rois, sont ordinairement des œufs en omelette, ou durs, du lait, du ris cuit à l'eau & quelques cocos, ou bananes.

De cet endroit nous fîmes voile à Alicote petite Ville du Royaume de Cananor, situé sur la riviere qui porte ce nom : nous arrêtâmes peu en cet endroit, & nous continuâmes notre route en cotoyant d'un très-beau tems toute cette côte de Malabar qui est d'une très-vaste étenduë. Enfin nous arrivâmes au Cap Comorin, Montagne fort haute à la vûë de l'Isle de Ceylan, que nous cotoyâmes quelque tems à notre malheur; car nous fumes presque tous attaqués du mal d'esquinancie, causé par la force de la senteur des canelles de cette Isle, que les Noirs du païs brûloient pour lors suivant leur coutu-

Royaume de Cananor.

Cap Comorin.

me pour en ôter le profit à certaine nation établie dans cette Isle contre la volonté du Roi. Ce mal est très-dangereux, plusieurs personnes en meurent, & presque tous ceux qui se font saigner. Il prend d'abord à la gorge, empêche la respiration, & dégoûte si fort que l'on ne peut ni boire ni manger, ni avaler quoi que ce soit, si ce n'est quelques goûtes de boüillon avec bien de la peine. Il dure ordinairement douze ou quinze jours; mais par les bons soins du Chirurgien de notre Vaisseau qui étoit un fort habile homme, il ne mourut personne qu'un Mousse.

Côte de Coromandel.

Notre Capitaine avoit dessein de moüiller dans un des ports de cette Isle, mais il changea tout à coup de sentiment, & cingla vers la Côte de Coromandel pour mettre quelques marchandises à terre à Tranquébar, Ville fort jolie & très-agréable qui appartient aux Danois. Elle a été pillée plusieurs fois par les Sauvages, mais à présent elle est hors d'insulte, & capable de soutenir un siége dans les formes. Elle est arrosée d'une belle riviere, bien close de bonnes & épaises murailles, avec quatorze

Tranquébar.

ou quinze baſtions, garnis de canon outre une citadelle. La garniſon eſt compoſée de Danois & de Noirs qui font garde jour & nuit. Les vivres y ſont à très-bon marché. Nous y paſſâmes cinq ou ſix jours, & nous fîmes proviſion de ce dont nous avions beſoin. Un bœuf ou vache, l'un portant l'autre ne coûte en cet endroit que ſept ou huit livres, un cochon quarante ou cinquante ſoux, les poules deux ou trois ſoux; la meſure de ris blanc péſant quarante-quatre livres, vingt ſoux, & le reſte à proportion.

Le poiſſon y eſt en ſi grande abonbance, que pour un fanoux qui vaut cinq ſoux monnoye d'Europe, on en a de gros comme de grands ſaumons péſant juſqu'à ſoixante livres. Le tabac y eſt pareillement très-commun, il croît en quelques endroits du païs ſans être ſemé. Il y a de toutes ſortes de fruits, & ſur-tout des ananas, des yagues, des pampelmons, des goyaves, des mangues & des bananes. Les légumes y viennent en abondance: il y a des melons d'eau qui ont un goût muſqué, & qui ſont blancs & rouges, on les mange comme des poires ou

des pommes. On y trouve force citrons doux & aigres, des oranges admirables, quantité de tamarin & de casse, de cocos & de palme dont on fait le vin, & d'autres arbres appellés fary & méry, dont on fait aussi une espéce de vin.

Il y a aussi un autre beau fruit que l'on appelle yaques, fait comme des citroüilles. Ce fruit péze ordinairement vingt à trente livres, on le mange quand il est jaune, il a le goût musqué, & quand il est trop mûr, il sent le vieux fromage, il a trois doigts épais de chair, & sa peau est toute pleine d'épines pointuës comme celles d'un hérisson; les grains qu'il renferme sont gros comme le pouce, & quand ils sont cuits sous la cendre, ils ont le goût de marons ou chataignes. C'est de cette Ville & de la côte de Coromandel que viennent les belles chites & autres toiles rayées, & à fleurs de toutes façons, dont on voit une si grande abondance en France & en Angleterre. La plus fine toile vient de Bengale que l'on ouvrage à Mazulipatan, où l'on mésure les étoffes à coudées, ou bien à brasses.

Le païs est très-agréable, les habitans y sont bienfaits, mais ils sont lâches & fainéans; leurs femmes sont extrêmement coquettes, elles aiment les étrangers; elles prénoient mille prétextes pour converser avec nous. Les filles nous apportoient sur leurs têtes d'excellente eau fraîche, qu'elles alloient quérir à trois quarts de lieuë, pour les vendre quatre cachis qui est la monnoye du païs, avec les fanoux, les roupies, les risdales & les pagodes d'or. Le fanoux vaut quatre-vingt quatre cachis, les roupies trente-deux sous, la risdalle un écu, & la pagode cinq à six livres. D'autres nous apportoient du lait, du beurre frais, du tabac, & des fruits, sans exiger autre récompense que quelques marques d'amitié. Il est aisé de juger si ce séjour nous étoit agréable.

Fanoux, roupies, risdales, pagodes, cachis.

Les peuples de Coromandel sont presque tous idolâtres; leur Pagode de Tranquébar est un Temple bâti de briques, si ancien qu'il ne semble plus qu'une vieille masure enfoncée en terre: dans cette Pagode il y a un autel, sur chaque coin duquel on voit une figure de leur Dieu & du

Description du Temple ou Pagode de Tranquébar.

Diable, qu'ils adorent avec le Soleil, la Lune, les Etoiles, un Cheval, un Eléphant, un Coq, & plusieurs autres animaux qui sont peints tout autour de la Pagode, laquelle est éclairée nuit & jour par quantité de lampes d'étain & de laiton. Les portes en sont toujours fermées, & les Noirs y font la garde jour & nuit très-exactement, & en défendent l'entrée aux Chrétiens. J'y entrai cependant sous la faveur d'un Marchand Maure qui avoit un grand crédit parmi eux, & duquel j'avois acheté quelques bijoux.

Il y a sous la couverture de la Pagode, qui n'est pas fort élevée, un grand nombre d'oiseaux de différente espéce, qui font leurs nids & se retirent en ce lieu, sans qu'il soit permis à qui que ce soit de les prendre ou de les chasser. Il y a des milans & des corbeaux que les Maures assurent être les anges gardiens de leurs ames quand ils sont morts : il y a pareillement des pigeons & des moineaux qui vivent tous ensemble en bonne harmonie sans que les milans les détruisent. En entrant dans la Pagode je vis un char à quatre rouës,

ſur lequel étoit le modéle d'une Pagode faite de bois en architecture, de la hauteur de quinze à vingt pieds, faite en pointe, où étoit le pavillon du Grand Mogol qui ſe dit Empereur des Indes, ſes armoiries, celles de pluſieurs Rois du païs, & de quantité de Seigneurs & même celles des riches Marchands; ciſelées & gravées autour de cette Pagode, avec des figures de diables, dont il y en a qui jettent le feu par la gueule, les narines & les yeux, & d'autres qui ont pluſieurs grandes cornes.

Ils célébrent la fête de cette Pagode portative tous les ans au mois de May. Alors on la pare fort proprement de brocars d'or & d'argent & de riches tapis, avec plus de deux mille petites écharpes de ſoye de toutes coleurs, qui reſſemblent, quand le vent les agite, aſſez bien à des flammes. Quand tout eſt préparé on bat le tambour pour avertir tout le monde de ſe tenir prêt pour accompagner la Pagode par la Ville pendant la nuit. Il n'y a perſonne qui n'obéiſſe à ce commandement, & trois cens Noirs tirent cette petite Pagode hors de la grande, & la traî-

Principale fête de la Pagode.

nent par les ruës. Douze jeunes filles richement vêtuës ſe tiennent debout dans la gallerie qui regne autour de cette machine, & font mille poſtures & geſtes pendant cette cérémonie : elles mêlent leurs voix à pluſieurs inſtrumens, qui font, dit-on, un concert aſſez agréable. Quatre grands Noirs portent ſur un brancard la figure du diable, orné d'étoffe d'or, de pierreries & de richeſſes ineſtimables, que les Grands & les Riches fourniſſent pour cet effet ; un grand nombre de Noirs portant chacun un flambeau à la main les précede. Ces flambeaux ſont faits d'un gros bâton envelopé de bandes de toile de diverſes couleurs trempée dans de l'huile de cocos, qui fait une très-grande lumiere, que ni la pluïe ni le vent ne peuvent éteindre ; mais ſi puante que ceux qui n'y ſont pas accoutumés, ne la peuvent ſupporter.

La figure de leur Dieu Ram portée ſur un autre brancar, & ornée de même que celle du Diable ſuit la Pagode. Deux Brames ou Prêtres de la Loi marchent après, danſant, & ſe tournant de côté & d'autre avec pluſieurs filles & garçons de même

taille, de l'âge de dix à douze ans, qui n'ont pour tout vêtement qu'une petite paigne, ou écharpe de toile fine qui cache légerement leur nudité. Les parens de ces enfans se croyent fort honorés de les voir danser avec leurs Brames, qui sont vêtus d'une façon bisarre. Leur turban est composé de queuës de vaches ou de chevaux : ils ont le visage, le ventre, & les jambes découvertes & jaunes, n'ayant aussi qu'une simple paigne ou écharpe pour cacher ce qu'il ne faut pas montrer. Ils ont trois grandes & rondes marques sur le front ; une bleuë, une blanche & une rouge. Ils portent de gros pendans d'oreilles d'or, & des colliers de grosses perles fines : ils ne coupent jamais leur ongles des pieds & des mains, mais ils les laissent croître & les ajustent en forme de croissant. Ils se tourmentent d'une maniere surprenante, & quand ils sont las, ils se couchent au milieu de la ruë, & se réposent un quart d'heure. Pendant leur repos tout le monde s'arrête, & quatre grands Noirs tout nuds étendent sur les Brames une large couverture qu'ils soutiennent en l'air : après ce-

la ils continuënt leur marche qui dure toute la nuit, & d'espace en espace, il y a des réposoirs dans les quartiers de la Ville, où s'arrêtent ceux qui portent la Pagode & les autres Idoles, On rencontre presque par-tout des feux de joye & d'artifice, de sorte que la Ville paroît toute en feu; il y a ordinairement dix ou douze mille personnes à cette procession, dont la plûpart portent leurs bras élevés sur leur tête, & les poings fermés par dévotion, criant de tems en tems, & disant plusieurs prieres à leur mode. Il y en a qui par un zéle particulier se jettent le ventre contre terre au devant de la Pagode, afin qu'elle leur passe sur le corps, & qu'ils en soient roüés & brisés, croyant de mourir martyrs & bienheureux.

Après la grande cérémonie de la Pagode ils se reposent deux jours, ensuite desquels ils récommencent la même réjoüissance; mais ils portent tous les jouts sans manquer différentes figures sur des brancars; & particuliérement celles du diable & de leur Dieu: ils portent aussi sur un brancar un Eléphant d'une prodigieuse grosseur, & si bien fait qu'il ressem-

ble à un naturel : il a une clochette à ſon cou & un petit Noir entre ſes jambes, qui tient à ſa main un chaſſemouche, qu'il agite continuellement pour écarter les mouches qui voudroient piquer l'Eléphant ; il fait auſſi pluſieurs grimaces pour faire rire les aſſiſtans, & fait ſonner de tems en tems la clochette. Ils portent de même un grand cheval blanc de bois, avec un attirail ſemblable à celui de l'Eléphant, & ceux qui portent ces figures les font mouvoir comme ſi elles vouloient ſe battre : ils portent encore en cérémonie les autres figures du Soleil & des autres dont j'ai parlé, & celles de la poule, du ſinge & des corbeaux les nuits conſécutives, & ont ſoin de laver ſoir & matin le viſage à leurs Idoles, & de leur préſenter à boire & à manger. Ceux qui portent ces ſtatuës & qui traînent la grande Pagode, ſont accompagnés de gardes armés de gros bâtons, qui les battent ſans miſéricorde pour la moindre faute, & ceux qui ont reçû le plus de coups durant le tems de la fête, ſont les plus eſtimés.

La Pagode & les Idoles étant re-

miſes dans le Temple, ils ſe retirent dans leurs maiſons, où ils ſe feſtinent & ſe réjoüiſſent avec leurs amis, & envoyent à manger à leurs Brames ou Prêtres, dont quelques-uns habitent au bord de la mer, où ils vivent dans une auſterité inconcevable, faiſant des cris épouvantables de tems en tems. Ce ſont eux qui ſont les dépoſitaires de tous les myſtéres de la Religion. Ils ont entr'eux une eſpece de Théologie, s'il eſt permis d'uſer de ce terme, qu'ils tiennent fort ſecrete, & dont ils ne révelent rien à perſonne : voici cependant quelques articles de leur croyance. Ils confeſſent qu'il y a un Dieu Créateur du Ciel & de la Terre qui les a formés, & que ce Dieu eſt ſouverainement bon, ſouverainement ſage & puiſſant, incapable d'aucune colere, de ſorte qu'il n'eſt pas béſoin de le prier, parce qu'il ne peut jamais faire que du bien à ſes créatures, & jamais de mal; mais qu'il faut prier le mauvais Eſprit ou le Diable, qui a reçû de Dieu le pouvoir de nuire au genre humain, afin qu'il les laiſſe vivre en paix, & qu'il ne les tourmente & batte point; car ſou-

vent il arrive qu'ils ſont meurtris de coups qu'ils diſent avoir reçûs du diable. ils le cherchent & l'invoquent avec une dévotion qui cauſe de l'étonnement.

Durant notre ſéjour à Tranquébar quoique de peu de jours, je liai converſation avec un François qui y étoit établi, & dont l'hiſtoire eſt ſi ſinguliere que je la raporterai ici ſuccintement, ne doutant point qu'elle ne plaiſe à ceux qui auront la curioſité de la lire. Ce François étoit originaire du Poitou Province de France, il pouvoit avoir vingt-huit ans, il étoit d'une taille médiocre; mais bien priſe, & un peu fournie; il avoit les yeux vifs, pleins de feu, & qui marquoient beaucoup d'eſprit: ſes longs voyages avoient brûlé & groſſi ſon teint, mais ils n'avoient pas effacé la beauté des traits de ſon viſage. Il avoit la phyſionomie la plus belle du monde, & fort éloignée du malheur qui lui étoit arrivée. Sa bonne mine, ſon courage, & la politeſſe qui paroiſſoit dans ſa converſation, faiſoient croire que ſa naiſſance étoit plus élevée que ſa fortune.

Hiſtoire d'un Poitevin.

En effet il étoit bien né, & d'une

famille, disoit-il, assez connuë en Poitou ; mais la nature lui avoit donné un aîné qui ayant pris de bonne heure possession des héritages & des biens de sa maison, n'avoit laissé à ce cadet que fort peu de chose, & une légitime si modique, qu'elle ne pouvoit pas suffire à son inclination généreuse, ni à son humeur magnifique. Son pere avant que de mourir avoit pris un soin particulier de son éducation, le destinant à l'Eglise ; il l'envoya à Paris faire ses études. Les Muses eurent d'abord pour lui des graces, il les cultiva, & leur fit la cour quelque tems avec beaucoup d'attachement ; mais le hasard ayant un jour offert à sa vûë dans les Jardins du Luxembourg, une jeune personne que l'on avoit rétirée depuis peu d'un Convent, il fut tellement épris de ses charmes, qu'il n'en trouva plus dans l'étude, & abandonna entiérement les livres. Il appliqua tous ses soins à faire connoître son amour, & n'oublia rien pour se faire aimer. Il avoit le talent de persuader aisément, il parla, il fut écouté, & on le crut ; il soupira, & on le fit espérer ; enfin il se plaignit & on le

consola; mais pour bien établir son bonheur, il vouloit qu'il fût cimenté par le lien sacré, afin que rien ne pût en interrompre le cours.

Son petit collet étoit un grand obstacle qu'il leva bien-tôt. Il prit l'épée, & sans réflechir sur sa fortune, il osa s'attacher ouvertement à la recherche de cette beauté que l'on avoit destinée à un héritier fort riche. Les parens de la Demoiselle lui firent connoître leur intention & résolurent pour lui ôter toute sorte d'espérance, d'avancer le tems du mariage qu'ils avoient projetté. Il en fut averti, & ne voyant aucune apparence d'écarter ce malheur que par la mort de son rival, il l'obligea à tirer l'épée, & le tua assez heureusement pour n'être pas arrêté. On lui fit son procès, & on enferma la belle dans le même Convent d'où elle étoit sortie il y avoit quelque tems.

Ce fut alors que le désespoir s'empara de son ame, & lui fit prendre la résolution de périr, ou de retirer l'objet de son amour de la prison perpétuelle où on l'avoit condamnée. Il trouva moyen de lui donner avis de

ſon deſſein, qu'il exécuta avec autant de ſuccès que de hardieſſe. La nuit favoriſa la fuite de ces amans : ils prirent la route d'Angleterre, & leur barque étant prête à faire naufrage ils furent ſecourus à propos, & ſauvés par le ſecours d'un navire Hollandois qui les emporta à Amſterdam, d'où ils écrivirent à leurs parens pour en retirer quelques commodités : mais la colére de ceux-ci, qui ſe croyoient offenſés outrageuſement, n'étoit point diminuée par l'éloignement des coupables, à qui ils réfuſerent toute ſorte de ſecours ; de ſorte que ces deux amans étant preſſés de l'indigence, furent contraints d'accepter le parti qu'on leur propoſoit d'aller aux Indes, où on leur promettoit de leur donner de quoi ſubſiſter avec honneur.

Un Marchand de la Rochelle qui trafiquoit en Hollande, leur avoit inſpiré ce deſſein, ſans doute par ordre de leurs parens. Il négocia ſecretement avec un Capitaine qui devoit dans peu de jours mettre à la voile pour Batavia, & ils furent reçûs dans ſon Vaiſſeau avec beaucoup d'honnêteté. Leur amour mutuel adouciſſoit

adoucissoit leurs peines, & leur faisoit supporter patiemment les fatigues d'un si long voyage; & leurs tendresses réciproques calmoient leurs déplaisirs & leurs chagrins. Enfin ils n'étoient pas tout-à-fait malheureux dans leur infortune, si l'amour qui leur avoit tant causé de traverses, ne se fût emparé du cœur du Capitaine du Navire, pour leur livrer encore une guerre plus cruelle que toutes les persécutions qu'ils avoient souffertes.

Cet Officier avoit remarqué l'union de ce couple amoureux, dès le moment qu'il les reçût dans son Vaisseau, sans former la pensée de la troubler; mais le loisir d'une longue navigation lui ayant fait contracter une habitude assez familiere avec le mari & la femme, il conçût premierement une grande amitié pour tous les deux qui dégénera bien-tôt en une extrême jalousie de l'un, & une violente passion pour l'autre. Il dissimula néanmoins ses sentimens, & sçût les cacher avec adresse aux yeux du Cavalier, mais toute sa précaution fut inutile à l'égard de celle pour qui il avoit pris tant d'amour. Il est bien

difficile de tenir long-tems une flamme cachée aux yeux qui l'ont allumée. Cette belle personne s'apperçût qu'elle plaisoit trop au Capitaine, elle en eut un chagrin qu'elle ne put céler. Elle connoissoit l'amour & sa puissance, & sçavoit que pour se satisfaire il osoit tout entreprendre, & qu'il croit tout lui être permis. Elle en apprehendoit les effets qui ne pouvoient être que malheureux, si l'Officier Hollandois continuoit à l'aimer. La considération de son époux la faisoit frémir; elle envisageoit les périls où il étoit exposé, avec une frayeur qui la mettoit hors d'elle-même; elle n'osoit pas l'en avertir de peur de lui donner de la jalousie, qui peut-être auroit été cause de sa perte, & l'auroit poussé à faire paroître imprudemment quelque ressentiment de la passion de l'Officier qui lui témoignoit une amitié extraordinaire.

Après avoir réfléchi sur ce qu'elle devoit faire dans une telle conjoncture, elle imagina un ingénieux expédient pour prévenir les fâcheuses suites de l'amour que sa beauté avoit innocemment inspiré : Ce fut de se

cacher le plus qu'il lui ſeroit poſſible, & d'éviter autant qu'elle pourroit la converſation du Hollandois, dans l'eſpérance que par cette réſerve, elle pourroit rompre tout commerce avec lui, & lui ôter en même-tems la liberté & l'occaſion de faire un aveu de ſon impudique flamme. Pour mieux réüſſir dans ce deſſein, elle s'enferma dans ſa chambre ſous prétexte de quelqu'incommodité; mais le travail de la mer joint à ſes chagrins la rendirent en effet malade, & ce qu'elle avoit voulu feindre penſant en recevoir du ſoulagement, faillit à lui attirer ce qu'elle fuyoit ſi ſoigneuſement, & à faire éclater ce qu'elle craignoit autant que la mort : car le Capitaine du Navire redoubla ſes ſoins avec tant d'empreſſement pour elle, que ſans la grande prévention de ſon mari, il auroit facilement pénetré le motif qui obligeoit l'Officier Hollandois à être continuellement auprès du lit de ſa femme, où il faiſoit apporter des rafraîchiſſemens, & paſſoit les jours à joüer avec le Cavalier, qui profitoit ſans réflexion de la diſtraction amoureuſe de ſon Capitaine,

lequel plaignoit moins la perte de son argent que la langueur de la belle malade.

Il continua de cette maniere jusqu'à la petite rade de Surate, où il moüilla l'anchre, & d'où il passa à terre au comptoir de ceux de sa nation. Le premier soin qu'il eut, fut d'offrir à son ami un logement à Surate pour lui & pour sa femme chez un Marchand de sa connoissance. Le Cavalier François l'accepta contre le sentiment de sa femme qu'il y conduisit, & y demeura auprès d'elle. La douceur de l'air & le repos rétablissoient de jour en jour la santé de cette aimable malade; la conversation d'une Européenne logée chez le même hôte y contribuoit beaucoup. C'étoit une Portugaise âgée de dix-huit ans, très-agréable de corps & d'esprit, laquelle s'étoit embarquée à Lisbonne avec son mari, dont les parens demeuroient à Goa où ils étoient fort puissans; il avoit été contraint de rester à Surate où il étoit mort d'une maladie qu'il avoit contractée sur mer, ce qui avoit obligé cette femme à rester dans cette Ville: elle attendoit depuis trois mois une

commodité pour aller à Goa, où elle avoit des parens outre ceux de ſon mari. Le récit de ſa douleur ſoulageoit en quelque façon le ſouvenir des malheurs de la malade, qui reſpiroit avec beaucoup plus de liberté depuis qu'elle étoit éloignée de l'importun Capitaine, dont elle appréhendoit la préſence. Elle en étoit délivrée parce qu'il n'oſoit pas ſortir ſouvent de ſon bord; mais cet éloignement facilitoit le deſſein que ce malheureux avoit formé pour en avoir une libre poſſeſſion, & l'amitié qu'il avoit toujours témoignée à ſon mari, fut un prétexte pour faire réüſſir la trahiſon qu'il avoit méditée.

Il lui manda donc de le venir trouver pour faire une courſe juſqu'à Négapatan en attendant que ſa femme rétablît ſa ſanté, lui faiſant entendre pour l'amorcer, que la commiſſion qu'il lui donnoit, lui ſeroit fort avantageuſe, & qu'il ne doutoit pas que le Gouverneur de la Fortereſſe, homme très-gracieux & très-puiſſant, ne lui donnât une récompenſe conſidérable, & le commandement d'un grand Navire char-

gé des richeſſes des Indes pour le conduire en Hollande.

Le Gentilhomme Poitevin impatient de faire quelque choſe qui pût mettre ſa fortune en meilleur état, crut qu'il ne devoit pas négliger l'occaſion qui ſe préſentoit de faire connoître ſa capacité & ſa conduite. Il ſe diſpoſa promptement à partir, & ayant mis ordre à tout ce qui étoit néceſſaire pour ſon voyage; il apprit à ſa femme avec empreſſement la commiſſion que ſon ami lui donnoit par préference, & lui exagéra les avantages qu'il eſpéroit en tirer. Cette nouvelle la ſurprit ſi fort qu'elle demeura quelques momens ſans avoir la force de lui témoigner ce qu'elle penſoit. Mais ayant repris ſes eſprits, elle crut qu'il n'étoit plus tems de feindre, & que ſi les raiſons qu'elle pouvoit lui dire avec bienſéance pour l'obliger à reſter auprès d'elle, n'étoient pas aſſez fortes, il falloit ne lui point céler celles qui devoient infailliblement le retenir, s'il étoit encore ſenſible à l'amour & à l'honneur. Elle lui répréſenta avec toute la tendreſſe imaginable que ſon éloignement augmenteroit ſon cha-

grin, & rédoubleroit si fort sa langueur qu'elle en perdroit la vie; qu'il entreprenoit un voyage dont il ne prévoyoit pas les dangers & les malheurs qui le ménaçoient. Elle le conjura par tout ce qu'elle put imaginer de plus pressant, de ne la point abandonner dans une Ville où elle ne connoissoit personne, & de permettre au moins qu'elle s'embarquât avec lui. Voyant ensuite que la résolution de son mari ne pouvoit être ébranlée par ses prieres, & qu'il combattoit tout ce qu'elle lui disoit de touchant, par des marques & des protestations d'amour encore plus tendres, & par des apparences d'établir leur repos & leur fortune, elle voulut l'intimider en lui faisant comprendre qu'elle s'étoit apperçûë que cet officieux ami qui vouloit l'engager à faire un long voyage sous l'espérance d'un gain considerable, avoit sans doute un dessein qu'elle avoit prévû depuis long-tems, & qu'il n'attendoit que la commodité de son absence pour le faire éclore, & pour le punir de son aveuglement & de sa crédulité trop facile.

Ces paroles quoiqu'ambiguës ne

laisserent pas de faire entendre au Cavalier ce que sa femme vouloit dire, il hésita quelques momens & parut troublé d'entendre une chose qu'il ne pouvoit soupçonner; mais après quelques réflexions il se rassura sur la vertu de sa femme, & sur la confiance qu'il avoit au Capitaine Hollandois. Il s'imagina que l'amour de son épouse lui faisoit chercher toutes sortes de prétextes pour le dissuader d'une entreprise qui l'éloignoit d'elle, & qu'elle n'en avoit point trouvé de plus forts que la jalousie qu'elle vouloit lui donner. Il se persuada que l'amitié de l'autre étoit trop sincere pour être interessée & pour couvrir une perfidie.

Dans cette pensée il résolut de tenter ce voyage & de partir le lendemain malgré la résistance de sa femme qu'il espéroit revoir bien-tôt. Il lui dit adieu dès le même soir, & tâcha par mille moyens de lui ôter tous les soupçons & les appréhensions qu'elle avoit. La voyant alors dans une situation plus tranquille & plus raisonnable, il alla chez la Portugaise pour lui recommander d'en avoir soin & de ne la pas abandon-

ner. Cette jeune veuve qui n'avoit point été informée du voyage du Cavalier François, parce qu'elle gardoit la chambre depuis deux jours à cause d'une petite incommodité, sçachant qu'il devoit passer devant Goa, le pria de lui donner passage jusques-là : il ne put s'en défendre, & quoiqu'il eût un grand déplaisir d'enlever une compagnie si agréable à sa femme, il fut bien aise d'ailleurs d'obliger cette Portugaise. Le tems pressoit, la nuit étoit déja avancée, & il devoit entrer dans une barque à la pointe du jour pour se rendre à Sualis où l'embarquement se devoit faire, de sorte que la jeune veuve eut si peu de loisir qu'elle ne put aller prendre congé de son amie, & s'en alla sans l'avertir de son départ. La barque attendoit au port le Cavalier François, qui n'y fut pas plutôt arrivé qu'il reçût les ordres du Capitaine Hollandois avec plusieurs embrassades, & autres démonstrations d'amitié, & prit la route de Goa.

A peine étoit-il sorti hors du port que sa femme y arriva toute éperduë, l'amitié qu'elle avoit pour la Portugaise l'avoit poussée à la faire

appeller lorſqu'il fut jour pour ſe conſoler avec elle de l'abſence de ſon époux ; mais ayant appris qu'elle étoit partie avec lui, la jalouſie s'empara tout à coup de ſon eſprit, & ne voyant aucun remede à ſa douleur, elle s'abandonna à ſon déſeſpoir, & étoit prête à ſe donner la mort ſans l'oppoſition d'une fille qu'elle avoit avec elle. Elle ſe répréſenta confuſément tout ce qu'elle avoit fait, & tout ce qu'elle avoit dit à ſon mari pour le retenir, & ne douta point que cette invincible réſiſtance qu'il avoit fait voir, ne fût un témoignage viſible de ſon infidelité & de ſa trahiſon. Elle jugea avec beaucoup d'apparence qu'il aimoit la jeune Portugaiſe, qu'il avoit concerté avec elle de s'en aller enſemble, & répaſſant dans ſa mémoire le tems que cette veuve avoit gardé la chambre, elle ſe perſuada qu'elle l'avoit employé à faire ſes préparatifs. Enfin cette infortunée Ariadne prit la réſolution de ſuivre ſon infidéle Théſée, elle loüa un bateau & ſe fit porter avec une diligence extraordinaire au bord de la mer, d'où elle pût voir de loin celui qu'elle croyoit le plus perfide

de tous les hommes. Elle vouloit courir après lui, mais les Mariniers réfuſerent de ſortir du port, alors étant abatuë de foibleſſe & de douleur, elle tomba évanoüie.

Le Capitaine Hollandois en ayant eu avis la fit porter dans ſon Navire, où il n'oublia rien pour la faire revenir & pour lui ôter l'envie de mourir. Il lui fit eſpérer qu'elle reverroit bien-tôt cet époux ſi chéri qu'elle condamnoit mal-à-propos d'infidélité; l'ayant conſolée en quelque façon il la renvoya à Surate, où elle vouloit retourner malgré lui; de peur que s'il la retenoit par force, il n'irritât ſes chagrins dont elle pourroit mourir, & qu'il ne ſe vît par-là fruſtré des eſpérances qu'il avoit conçûës.

Etant de retour à Surate, il l'envoyoit viſiter tous les jours juſqu'à ce qu'il ſe vit obligé de mettre à la voile pour Batavia. Il lui manda alors que ſon mari avoit été contraint d'y moüiller, que ſi elle vouloit y aller, il offroit de l'y conduire en quinze jours ou trois ſemaines. La diſſimulation de cet Officier avoit fait croire à cette affligée qu'il avoit pour elle

G vj

moins d'amour qu'elle ne ſe l'étoit imaginé. Elle avoit rétabli ſes forces, en calmant ſes chagrins, & ſes douleurs avoient fort peu diminué l'éclat de ſa beauté. Elle ne ſe défioit plus tant de lui, & vint de bonne foi dans ſon Vaiſſeau, où il lui fit entendre d'une maniere fort touchante avec une grande démonſtration de zéle & de dépit, que ſon mari les avoit trahis tous deux, qu'il avoit moüillé au port de Goa, où il s'étoit refugié avec tous les meilleurs effets du Vaiſſeau, & la belle Portugaiſe qu'il aimoit paſſionnément; qu'il en avoit reçû des nouvelles trop certaines pour en douter, & qu'il ne lui avoit pas voulu faire part de cette diſgrace qu'il ne fût en état de l'en conſoler par des aſſurances de ſes ſervices, d'une fidelité inviolable, & d'une paſſion la plus ſincere qui fût jamais: il accompagnoit ce qu'il diſoit de tant d'apparence de vérité, que la belle infortunée ne douta plus de ſon malheur. Dans ce comble d'affliction elle ne ſçavoit que pleurer, & ce fut long-tems ſa ſeule occupation: les ſoupirs & les careſſes continuelles du Capitaine la fatiguoient d'au-

tre part, & pour ſe délivrer de ſes importunités, elle lui permit d'eſperer, & lui demanda du tems pour eſſuyer ſes larmes & pour s'accoutumer à l'aimer. Cependant elle n'y ſentoit aucune diſpoſition, & ſon cœur lui diſoit de tems en tems que ſon époux n'étoit pas infidéle. Ces mouvemens lui donnoient quelques rayons de joyë & d'eſpérance, qui écartoient un peu ſes chagrins, mais ils revenoient bien-tôt, & s'augmentoient toujours au lieu de diminuer; de maniere que ſa langueur fut ſuivie d'une maladie qui dura juſqu'à Batavia, où le Capitaine après l'avoir fait traiter long-tems dans ſon logis, & étant contraint de repaſſer en Hollande, la mit à l'Hôpital, où elle mourut en peu de jours.

Le pauvre Poitevin en me contant cette hiſtoire étoit pénetré de la douleur la plus vive; pour ce qui regarde la ſuite de la ſienne, après s'être embarqué à Sualis, comme on a vû, avec une recruë de cinquante ſoldats & quelques marchandiſes, dont le Capitaine lui avoit donné la conduite; il reconnut quand il voulut moüiller à Goa pour y débarquer

la Portugaiſe, que les Matelots & les Soldats n'avoient ordre de lui obéir qu'en apparence; car ils ne refuſerent pas ſeulement d'aborder la terre & d'entrer dans le baſſin de cette Ville, mais ils le ménacerent de le jetter à la mer, s'il ſe mettoit en dévoir de faire valoir ſon autorité, & ils ſe ſaiſirent de ſes coffres de peur qu'il n'ouvrît le paquet adreſſé au Gouverneur de Négapatan, & qu'il ne découvrît par là la perfidie du Capitaine Hollandois. Le ſouvenir de ce que ſa femme lui en avoit dit, excitoit pour lors dans ſon ame des mouvemens qu'il n'eſt pas facile d'exprimer; ſon déſeſpoir auroit ſans doute éclaté, ſi on ne lui eût ôté la liberté de rien entreprendre. Il ne put retenir ſes plaintes quand il fut devant le Gouverneur de la Forteresſe de Négapatan; mais cet Officier étant de même nation & de même nature que celui par lequel il avoit été trahi, il n'en put tirer aucune ſatisfaction, ſinon qu'il lui permettoit de garder la Portugaiſe, pour récompenſer la perte de ſa femme, qu'il n'étoit pas prêt de revoir, & que puiſqu'il étoit venu aux Indes pour

ſervir la République, il falloit qu'il fît le devoir d'un bon ſoldat, & qu'il montrât par ſa fidelité & par ſon courage qu'il étoit digne des emplois & de la récompenſe qu'on lui avoit fait eſpérer; qu'il lui donnoit deux ans de tems pour en donner des preuves, & qu'enſuite on auroit égard aux ſervices qu'il auroit rendus. Ce tems étant expiré, le Cavalier demanda au Gouverneur congé de retourner à Surate, ou Goa, ou en Hollande; mais ſe voyant renvoyé d'une année à l'autre, il prit la réſolution de ſe ſauver auſſi-tôt qu'il en trouveroit l'occaſion. Elle ſe préſenta par bonheur par le moyen d'un bâteau de pêcheur qui le conduiſit à un petit Vaiſſeau d'Indiens qui venoient à Tranquébar, où un riche Négociant Danois le prit ſi fort en amitié qu'il ne le laiſſa manquer de rien. Il emmena avec lui la Portugaiſe qui retourna à Goa, d'où elle lui envoya de riches préſens. Il avoit appris toute la ſuite de l'hiſtoire de ſa femme d'un François établi à Batavia, qui avoit fait connoiſſance avec elle dans les derniers jours de ſa vie, & qui étoit venu à Tranqué-

bar voir une niéce qu'il y avoit richement mariée. Après cette petite digreſſion, je reprends le fil de mes voyages.

Iſle de Ceylan.

De Tranquébar nous fîmes voile vers l'Iſle de Ceylan autrefois nommée Zeilan. Cette Iſle eſt aſſurément l'une des plus riches & des plus délicieuſes des Indes Orientales. Selon le raport & la ſupputation des Pilotes les plus expérimentés; elle eſt de figure ovale, & a trois cens lieuës de long & cinq cens de circuit. Elle s'étend jusqu'à la Côte de Malabar, de-là vient que les peuples qui habitent dans les terres & le long des Côtes de la mer, s'appellent Cinglois Malabares, & ſont ſujets du Roi de Candy, dont l'Empire eſt de ſi grande étenduë qu'il y a quatorze Rois qui en rélevent & qui lui obéiſſent. La Ville capitale de cette Iſle eſt Colombo. La ſeconde Ville eſt appellée Galle, & Candy eſt la troiſiéme & le ſéjour du Roi. Les ports les plus renommés ſont ceux de Chilao, de Colombo & de Galle, dans leſquels tous les Vaiſſeaux qui viennent de Bengale, de Malaca, de la Sonde, de la Chine & du Japon abor-

dent, & il faut néceſſairement que tous les Pilotes prennent leurs hauteurs & reconnoiſſent la pointe de Galle, qui eſt une montagne très-haute, afin de faire plus aiſément leur route. Nous arrêtâmes quelques jours à Colombo.

Il me prit un jour envie de cotoyer cette belle Iſle; pour cet effet je priai notre Capitaine de me prêter ſa chaloupe & quelques Matelots: quelques-uns du Vaiſſeau voulurent être de la compagnie; mais ce ne fut pas ſans ſouffrir une extrême fatigue, & une ſoif qui faillit à nous faire perdre la vie à tous, que notre curioſité fut ſatisfaite par les choſes rares que nous y remarquâmes. La chaleur étoit ſi exceſſive, qu'un baril plein d'eau douce que nous avions apporté ne fit qu'irriter notre ſoif, & pour la moderer nous étions contraints de mettre dans nos bouches des balles de plomb. L'eau de vie, le biſcuit, le bœuf ſalé, & le lard dont nous avions fait proviſion ne nous tentoient point, & ne nous étoient d'aucun ſecours. Les Matelots qui tiroient les avirons de la chaloupe, ne pouvoient plus travailler, & ſe dé-

terminoient à descendre à terre & à nous abandonner, lorsque nous apperçûmes une petite Isle à deux lieuës de nous, qu'un de notre compagnie reconnut pour être l'Isle aux Pigeons, où nous prîmes la résolution d'aller à force de rames; le vent ne pouvant nous servir à cause qu'il étoit contraire, dans l'espérance d'y trouver de l'eau douce; mais notre espérance fut vaine, & nous creusâmes en vain la terre en plusieurs endroits sans en pouvoir trouver. Cette Isle n'est autre chose qu'un amas de rochers joints ensemble, par l'impétuosité des flots, qui les ont ramassés en ce lieu pour rendre les environs plus navigables. Elle est nommée l'Isle aux Pigeons, à cause du nombre infini de ces oiseaux qu'en France on appelle Ramiers, qui s'y retirent, & qui nichent dans les rochers, de sorte que nous pouvions en emporter plus de mille paires si nous eussions voulu; mais nous nous contentâmes d'en prendre cinq ou six douzaines pour régaler tous ceux de notre Vaisseau: la diserte d'eau nous empêcha d'en manger sur le lieu.

Isle aux Pigeons.

Notre Pilote qui étoit avec nous

ayant pris sa longue vûë, découvrit une terre basse à trois lieuës de l'Isle aux Pigeons, il nous assura que nous y trouverions de bonne eau à boire. Aussi-tôt nos Matelots quoique las & abattus de lassitude & de soif, reprirent courage, & à force de ramer nous eurent bien-tôt menés à cette Isle, où nous n'eûmes pas plutôt mis pied à terre que nous apperçûmes un grand étang éloigné tout au plus de la mer d'environ mille pas, couvert de canards, outardes, sarcelles, hérons, & autre gibier qui ne se trouve pas en Europe. Son étenduë & le voisinage de la mer nous fit douter que son eau fût bonne, & nous n'osions pas d'abord nous le promettre; mais l'essai que nous en fîmes nous causa une joye qui nous fit oublier toutes nos fatigues passées. L'eau de cet étang étoit d'une telle bonté & si saine, qu'elle n'incommoda pas même ceux qui en burent trop abondamment & avec trop d'avidité. Nous nous y baignâmes tous à loisir, nous tenant sur nos gardes à cause des crocodiles, & autres bêtes que nous observions de tems en tems à fleur d'eau qui sembloient nous épier.

Après que nous eûmes rempli nos barils de cette eau excellente, & que nous nous fûmes bien rafraîchis, nous rentrâmes dans notre chaloupe pour retourner à l'Isle aux Pigeons, que nous n'épargnâmes pas, comme nous avions fait la premiere fois. Nous y passâmes la nuit à faire bonne chere, car notre eau de vie que nous n'osions auparavant sentir & qui nous faisoit mal au cœur, nous parut plus excellente. Le lendemain nous courumes par toute l'Isle, où nous ne rencontrâmes pas une seule bête, nous trouvâmes seulement entre de grands rochers des Lottes prodigieuses, pésant chacune six & huit livres, que le reflux de la mer avoit laissées dans un demi pied d'eau. Nous les tuâmes à coup d'épée & de bâton, & après avoir pris du sel dur & luisant comme cristal de roche au pied d'un grand rocher, où la mer brise à tout moment, dont chacun fit provision par curiosité, nous nous embarquâmes pour aborder une autre petite Isle appellée l'Isle aux coquilles.

Isle aux Coquilles.

En effet cette Isle pleine de rochers est toute couverte de coquillages les plus beaux du monde ; mais entr'au-

tres, de porcelaines, de burgos & de vignots transparens & luisans : il y a aussi quantité de petits arbres blancs comme neige, qui semblent avoir été faits par d'habiles ouvriers & avec beaucoup d'art. Nous y trouvâmes plusieurs branches de corail, encore toutes molles & gluantes, que nous ne reconnumes point alors, parce que nous n'en avions jamais vû de même; mais ceux qui virent les échantillons que nous en avions apportés, nous apprirent que c'étoit de très-bon corail. Nous fîmes dessein d'y retourner, mais nous ne le pûmes pas, parce que nous n'en eûmes pas le tems. Nous emportâmes un grand nombre de coquilles admirables de toutes façons, & retournâmes à notre Vaisseau.

Toute l'Isle de Ceylan est extrêmement fertile, sur-tout en canelle, ébene & grands arbres qui portent le tamarin & la casse. Il y en a d'autres qui portent la hoüette & le bétel. Il y a quantité d'orangers, de citroniers & de myrabolans. Les campagnes sont couvertes de cannes de sucre que les Noirs gardent étant montés sur des échaffauts, soutenus par trois pieds

de bois, élevés ſur les cannes de ſucre de deux à trois pieds afin de découvrir, & crier contre les ſinges qui viennent des bois pour gâter ces cannes. Les Maures ſe rélevent ordinairement de tems en tems pour faire cette garde en fumant pour ſe déſennuyer. Il y a pluſieurs mines d'or & d'argent dans cette Iſle, & un petit bras de mer où il y a un banc de ſable de dix ou douze braſſes de profondeur, & de ſoixante pas de largeur qui abonde en perles fines : il y a pareillement quelques rivieres où l'on trouve pluſieurs pierres précieuſes que les torrens entraînent des montagnes. Les Maures mettent des filets dans le courant des eaux pour les arrêter, & ordinairement quand ils les retirent, ils trouvent des topaſes, des rubis, & des ſaphirs qu'ils envoyent en Perſe en échange d'autres marchandiſes. On trouve dans les terres des petits diamans ; mais non pas en ſi grande quantité, ni de ſi haut prix qu'au Royaume de Colconda, qui n'eſt pas beaucoup éloigné de Ceylan.

Il y a un endroit où preſque tous les ſerpens de l'Iſle s'aſſemblent pour

ſrayer; il y en a d'une groſſeur & longueur prodigieuſe, qui ne ſont pas les plus dangereux. Les Noirs les prennent avec des harpons de fer, & après les avoir écorchés, ils les font ſécher au Soleil, puis les mangent. Il ſe trouve auſſi dans cette Iſle une eſpéce d'arbre dont les feüilles ſont à peu près de la grandeur de celles du buis, & étant tombées elles marchent comme des papillons. Elles ont quatre jambes déliées comme celles d'une arraignée; les deux premieres ſont fort courtes, & les autres beaucoup plus longues. Le dos de la feüille eſt animé, & au bout de la queuë à l'endroit qui eſt attaché à l'arbre, il y a deux petits points noirs que je reconnus pour être les yeux de ces feüilles animées: il ne paroît point de bouche. Nous en emportâmes par curioſité envelopées d'autres grandes feüilles, nous les mîmes dans une boëte dont le couvert étoit percé pour leur donner de l'air, & nous les nourrimes pendant quelque tems avec du ſucre en poudre & du biſcuit; mais ayant laiſſé une nuit nos boëtes ſur une table, nous trouvâmes le matin ſuivant ces

Feüilles animées.

boëtes remplies de fourmis, qui avoient mangé & le ſucre, & ces feüilles papillons.

L'air de l'Iſle eſt très-bon pour les étrangers; ceux du païs vivent d'ordinaire cent ou ſix vingt ans. Leur tempérament eſt excellent; & leur naturel fort doux: l'humeur des Portugais & des François leur plaît plus que celle des autres nations. Ils ont un grand reſpect pour leur Roi, qui eſt très-puiſſant en armes, en or, en argent, en pierreries, & en tout ce qu'il y a de plus précieux, & de plus délicieux pour la vie de l'homme.

Le jour venu de quitter ce charmant païs, nous nous embarquâmes tous, & prîmes la route de la Côte de Coromandel, & vinmes moüiller devant les murailles de ſaint Thomé. Cette Ville a été ainſi nommée par les gens de notre nation à cauſe qu'ils honorent particulierement S. Thomas, de ſorte que dans toutes les places que les Portugais poſſedent aux Indes Orientales, il y a une Egliſe dédiée à ce Saint, ils l'ont preſque bâtie entiérement, & l'ont poſſedée aſſez long-tems; mais enfin elle eſt

S. Thomé.

aujourd'hui

aujourd'hui au pouvoir des Maures, il y a cependant dans la Ville un Evêque Portugais. Les murailles & les fortifications de cette place ſont très-bonnes, cimentées & maçonnées fort proprement. Elles ont douze pieds de large & dix-huit de haut, & ſont bâties d'une pierre de roche fort dure, & bien unie où le canon fait peu d'effet. La plûpart des maiſons ſont pour ainſi dire ſous terre, & à couvert des injures du tems & de la guerre, & ne ſont pas ſi hautes que ſes murs. La ville eſt environnée de quantité de baſtions qui font face de tous côtés, & qui ſont bien garnis d'artillerie. Comme nous avions fort peu affaire en cet endroit, nous n'y arrêtâmes pas long-tems ſans prendre la route de Bengale.

Nous arrivâmes par un très-beau tems, en un lieu dont j'ai oublié le nom; mais je me ſouviens qu'on y travaille parfaitement bien en toiles, & qu'il n'eſt éloigné de l'embouchure du Gange que d'environ trente lieuës. Ce fleuve eſt le plus fameux des Indes Orientales, pour ſa grandeur & ſes richeſſes. Les Pilotes aſſurent que ſon cours eſt de cent

Bengale.

Le Gange.

ſoixante lieuës, & qu'il renferme pluſieurs Iſles, où il y a de belles Villes, dont la capitale eſt Bengale. Nous nous embarquâmes dans une petite barque pour y aborder, parce qu'il faut que tous les Vaiſſeaux moüillent l'anchre à l'embouchure du Gange, & il y a fort peu de Pilotes qui oſent entreprendre de monter leurs Navires dans ce fleuve à cauſe des bancs de ſable qui s'y trouvent, de ſorte que les Hollandois qui ſont entreprenans y ont perdu pluſieurs Navires, de maniere qu'ils ont marqué les lieux les plus dangereux avec de gros morceaux de bois rond flotans ſur l'eau, & attachés à une groſſe chaîne de fer à un canon qui eſt au fond de l'eau. Ils appellent ces morceaux de bois arrondi des boyes: on en voit quantité dans tous les bras du fleuve, qui ſont tous également grands & font pluſieurs contours. Il n'y en a pas un où un Navire de ſix cens tonneaux ne puiſſe facilement naviger. Il y a une barque entretenuë exprès pour aller à bord des Vaiſſeaux auſſi-tôt qu'on entend le coup de canon, que chacun tire pour avertir de ſon arrivée. Cette barque

attend pour aller décharger les marchandises, que le vent & la marée soient favorables, & avertit des endroits dangereux pour que les Vaisseaux les évitent.

La Ville de Bengale est située sur les bords du Gange, dans un lieu où l'air est très-bon & fort temperé: elle est assez agréable, & d'une raisonnable grandeur. Elle abonde en toutes choses, & les vivres y sont à très-bon marché. Le païs qui est l'un des plus beaux du monde, est très-fertile; on voit quantité de bois, & de forêts, de citroniers & d'orangers, dont les fruits sont admirables, & tout-à-fait délicieux. Il y en a de doux & d'aigres infiniment plus savoureux que ceux de Provence & de notre Païs. Il n'y a rien en cet endroit de plus commun que le sucre, le gingembre, & le poivre-long que l'on confit quand il est verd. Les campagnes sont couvertes de bestiaux, & j'y ai vû des troupeaux de vingt mille bêtes de différentes espéces; comme des bœufs, vaches, moutons, chevres & cochons. Le pâturage y est merveilleux, & il produit une si grande abondance de lai-

tage, qu'on transporte une quantité innombrable de beurre & de fromage dans tous les païs circonvoisins & Villes maritimes, même dans les païs les plus éloignés, principalement à Batavia.

Il n'y a point de contrée aux Indes où l'on trouve tant de venaison que dans celle-ci. On y voit des troupes d'éléphans sauvages, de buffles, de sangliers, de cerfs, de biches, de gazelles, de chevreüils; des troupeaux de lapins, de liévres, de paons; des compagnies de perdrix & de poules pintades; des volées de tourterelles, & des grosses poules d'Inde qui ne peuvent voler sur les arbres, mais qui courent si fort qu'un homme à cheval ne sçauroit les suivre. Les bois sont pleins de singes de quatre couleurs; de blancs, de noirs, de rouges & de gris: les noirs sont les plus faciles à apprivoiser, & tout dressés ils ne coûtent qu'environ cinq ou six soux. Il y a aussi quantité de bêtes farouches qui viennent s'abreuver au Gange, & qui s'appochent des Navires, sans qu'on s'en aperçoive; parce que les herbes des prairies y sont si épaisses & si extraor-

dinairement hautes, n'étant jamais fauchées, qu'elles cachent les Rinocerots, les Tigres & les Léopards, qui dévorent ceux qui s'endorment dans les bâteaux auprès du rivage ou sur la terre. Il est quelquefois besoin, que les Capitaines envoyent les équipages de leurs Vaisseaux pour les chasser.

L'on n'y chasse presque jamais. Toutes choses, & principalement le bétail s'y vendent à vil prix. Les Vaisseaux qui abordent en cet endroit, en font de bonnes provisions & les équipages en ont à profusion : en quelques endroits on laboure la terre comme en Europe, pour semer du bled qui y croît abondamment & fort beau. On en porte à Batavia, aussi-bien que du chanvre pour faire des cordages & de grosses toiles : avec ce chanvre on en pourroit faire de fines, mais la quantité de lin & de coton, dont on en fait d'admirables, fait que l'on méprise le chanvre, que l'on ne prend pas la peine de mettre en œuvre. L'on y fait de très-belles couvertures brodées qui coutent fort peu; les Maures y travaillent fort adroitement, & font de fort

beau linge qu'ils donnent pour peu de chose ; c'eſt de cet endroit que vient la plus belle mouſſeline, & les beaux tapis façon de Turquie. Ils font des ſouliers & des pantoufles les plus propres du monde. Les Capitaines & Marchands Hollandois en font proviſion, qu'ils revendent très-bien à Batavia.

Qualités des Bengalois.

Les Noirs & gens du païs ſont fort officieux, & pluſieurs ſe viennent offrir aux Etrangers dans les Vaiſſeaux pour les ſervir, exagérant leur adreſſe ; en effet ils en ont beaucoup, mais ils la vendent bien cher, parce qu'ils ſont tous très-grands larrons. Ils ſont communément bienfaits de corps, & il eſt très-rare d'en rencontrer de contrefaits. Ils ne ſont point jaloux de leurs femmes, comme nos habitans de Goa ; au contraire elles ſont extrêmement libres, & ne font point difficulté d'engager quelque galanterie avec un étranger, en préſence même de leurs maris, ayant la liberté de ſe divertir où il leur plaît. Les riches ont quantité d'eſclaves qu'ils vendent comme des chevaux, & les pauvres qui ſe mettent à leur ſervice leur donnent un ſouverain

pouvoir ſur leurs perſonnes & ſur leur vie. Il leur eſt pourtant défendu par leur réligion d'en tuer aucun ſans une faute ou une offenſe notable ; mais ils peuvent s'en défaire quand ils veulent en les vendant : en quoi tout Payens qu'ils ſont, ils ont infiniment plus de douceur & d'humanité que les Chrétiens de Goa qui aſſomment ces pauvres eſclaves, & exercent ſur eux une barbarie plus qu'Iroquoiſe. J'en dirai deux mots en ſon lieu s'il m'en ſouvient.

Les pauvres gens vendent ſouvent leurs femmes & leurs enfans aux Etrangers, qui les emmenent dans pluſieurs païs du monde, & enſuite ils ne font pas difficulté de les reprendre, même leurs femmes, & leurs filles quand elles ſont groſſes. Ceux qui ne veulent pas en acheter, en loüent, & pour un demi écu par mois ils ont une belle fille qui leur ſert de femme & de ſervante ; les filles ſont bien aiſes, & très-glorieuſes quand un patron les achete pour les honorer de ſa couche, & elles s'eſtiment heureuſes de pouvoir devenir groſſes pour lui préſenter de leur fruit qu'elles enfantent & nourriſ-

ſent ſans peine, ſe levant un quart d'heure après leurs couches, ſans garder le lit davantage, & faiſant les mêmes fonctions qu'auparavant. Elles ont une netteté naturelle, qui ſurpaſſe toute la propreté des Européennes.

Prétenduë ſainteté du Gange.

Tous les peuples qui habitent les rivages du Gange eſtiment ce fleuve bénit & ſacré, & de toutes parts les peuples y abordent pour ſe baigner, diſant que ſon eau les mondifie & leur ôte toutes les taches du corps & de l'ame qu'ils croyent immortelle. Ils apportent de loin leurs malades quand les rémedes ne les peuvent guérir, & les jettent dans ce fleuve; ſi le malade a la force de ſe tirer de l'eau, tant mieux pour lui; mais ceux qui ne le peuvent pas, y périſſent ſans aucun ſecours. Ils ſe lavent ſelon l'inſtitution que leurs Brames ont, diſent-ils, reçûë du Dieu qu'ils adorent; mais ils adorent auſſi le Soleil & les autres choſes que j'ai dites, & quand ils meurent ceux qui ſont aux environs du Gange ordonnent qu'on jette leurs corps dans ce fleuve: ils s'y baignent ſix fois le jour, en ſe levant, avant & après le dîner,

& le ſoir de même, avant & après ſouper.

Ils uſent des mêmes eſpéces de monnoyë dont j'ai parlé; mais outre cela ils en ont une particuliere qu'ils appellent caulis, qui ſont de petites coquilles qui ont cours parmi eux, il en faut quatre-vingt quatre pour un fanoux valant cinq ſoux. Il y a pareillement d'autre monnoyë, comme roupies, pagodes, &c.

Nous demeurâmes près d'un mois ſur le Gange, attendant que notre Navire eut reçû quelques Marchandiſes pour Batavia. Pendant ce tems chacun de nous avoit la liberté de ſortir & de ſe promener, mais notre Capitaine vouloit nous revoir tous les ſoirs ſur ſon bord. Nous allions ordinairement dans un Village qui eſt ſur le bord du Gange, où nous cherchions quelque rafraîchiſſement, & quelque repos contre la perſécution de certains moucherons appellés mouſquites, qui nous environnoient toute la nuit, quand nous nous mettions à l'air pour dormir à cauſe de l'exceſſive chaleur; & il nous étoit impoſſible de nous défendre de l'importunité de ces animaux, Mouſquites.

dont le tourment eſt ſi inſuportable, que c'étoit autrefois celui dont uſoient les Maures pour punir les criminels, avant qu'ils euſſent introduit la coutume de les faire mourir à coups de zagayë. Ils leur frotoient de miel le viſage & tout le corps, & les attachoient à un arbre, les laiſſant ſuſpendus de deux pieds de haut ſur terre, & dans un moment ils étoient couverts de mouſquites qui leur faiſoient ſouffrir un martyre inconcevable, dont il mouroient le plus ſouvent enragés.

Outre ces animaux, il y en a encore d'autres qui ſont fort incommodes la nuit, & qui empêchent entiérement de dormir ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Ce ſont des chiens ſemblables à des renards, appellés chiens-marrons par les gens du païs, ou jacqueparets, ou chiens-criards, dont le poil eſt rouge : ils viennent en troupes toutes les nuits abboyer effroyablement le long du Gange. Leurs voix & leurs cris ſont tous différens & ſi confus qu'on ne peut s'entendre parler. Ils ne ſe détournent point quand les Maures paſſent proche d'eux, & les gens du païs ne

Chiens marrons.

leur font jamais de mal, & disent que les cris de ces animaux les excitent à dormir : cette incommodité est presque commune dans toutes les Indes, & dans les lieux où j'ai le plus fréquenté, comme à Surate, Goa, Batavia. Il y a non-seulement quantité de ces chiens-marrons, mais aussi de rats que l'on voit courir par les ruës sans en tuer un seul : il y en a de musqués que les Etrangers, mais sur-tout les François tâchent d'attraper en secret, pour en avoir la peau qui est très-précieuse. J'en avois quelques-unes qui m'ont été volées à mon retour en Europe.

Rats musqués.

Après que les Marchandises que l'on attendoit pour Batavia furent embarquées, nous fûmes huit jours à descendre le Gange jusqu'à son embouchure, quoique notre Vaisseau fût remorqué par deux chalingues ou barques longues, qui sont comme des galeres à trente-six avirons chacune, nagées par des Noirs, lesquelles sont attachées aux deux côtés du Navire vers la prouë ; & quoique la marée nous fût favorable, les Matelots cependant eurent beaucoup à souffrir quand il fallut moüiller l'an-

chre, & quand il fut queſtion de le lever. Bien ſouvent ils furent contraints d'en affourcher à cauſe de pluſieurs contours & détours du fleuve, où l'on n'eſt jamais en ſureté avant que d'être arrivé à ſon embouchure, à cauſe des bancs de ſable où les Vaiſſeaux échoüent ſans qu'on puiſſe les retirer, comme il arriva à un Navire Chinois en notre préſence.

Nous étions heureuſement arrivés au bas du fleuve, & nous attendions avec impatience un vent favorable pour gagner la pleine mer, où il y a plus de plaiſir que de demeurer à la rade, lorſqu'on nous donna le ſignal de faire la priére chacun à ſa maniere, qui ne fut pas plutôt achevée que nous mîmes à la voile, d'un vent aſſez bon d'abord, mais qui devint ſi contraire en peu de tems, que nous fûmes obligés de regagner l'endroit d'où nous étions partis.

Horrible tempête. Perte d'un Vaiſſeau Chinois.

Nous eumes là le déplaiſir de voir périr le Vaiſſeau Chinois ſans pouvoir lui donner aucun ſecours. La marée & les lames d'eau élevoient ce Vaiſſeau de la hauteur d'une pique, & enſuite le laiſſoient tomber

ſur un banc de ſable avec tant de violence que les mats quoique très-forts ſe briſerent, & ſe renverſerent de tous côtés en briſant les haubans. Le Capitaine de ce Vaiſſeau outré de douleur, & les yeux baignés de larmes cria pluſieurs fois; embarque qui pourra & ſauve la vie ſans hardes; ce qui cauſa une conſternation générale, & une ſi grande confuſion, que chacun voulut ſe jetter dans un grand bateau que les Mariniers n'avoient pas encore mis dans le Navire; mais le Capitaine Chinois le fit garder par des Matelots armés.

Cependant la tempête continuant toujours, un Capucin qui étoit ſur ce Vaiſſeau, courut plein de zele exhorter deux ou trois Portugais à ſe préparer à la mort, & à dire ſeulement le *Confiteor* pour recevoir l'abſolution, dont deux Hollandois crevés d'eau de vie ſe moquant crioient aux Portugais; partez à préſent puiſque vous êtes prêts, & que le Pere vous montre le chemin; alors un de ces brutaux s'approcha de ce Religieux & le voulut pouſſer dans l'eau, où il ſeroit tombé infailliblement ſans le ſecours d'un de ces Portugais.

Pendant ce tems-là le Capitaine du Vaiſſeau fit ſon poſſible pour aller dans ſa chambre prendre des ſacs remplis de pagodes d'or, mais il ne le put. Il exhorta l'équipage d'y aller, mais pas un n'oſa s'y hazarder, parce que le Vaiſſeau étoit prêt à couler à fond; le Capitaine l'avoit fait ſonder, & en avoit averti tout l'équipage. Dans cette triſte conjoncture le Capitaine Chinois fit tirer quelques coups de canon pour nous demander du ſecours, lui ayant fait ſigne que cela nous étoit impoſſible, il ſe jetta promptement dans le grand bateau avec deux Pilotes, le Capucin & quelques autres perſonnes, puis s'étant ſaiſi d'un ſabre il voulut empêcher qu'on n'y entrât en foule, mais les menaces ne ſervirent de rien, tout le monde y deſcendit précipitamment. Ils étoient au nombre de quarante-neuf perſonnes dans ce bateau, de maniere qu'il n'y reſtoit plus de place, & ils eurent toutes les peines du monde à gagner la terre.

Ce qu'il y eut de plus déplorable en ce naufrage, ce fut la perte d'environ quarante jeunes eſclaves, garçons & filles, tous de l'âge de dix-

huit à vingt-deux ans, que plusieurs particuliers de ce Vaisseau avoient achetés à Bengale pour les aller vendre en plusieurs endroits. La plûpart des filles étoient proprement vêtuës à leur maniere qui n'est pas désagréable, ayant de longues robes de différentes couleurs, des colliers, des bracelets & une sorte de coiffure particuliere qui leur sied fort bien. Elles se couvrirent le visage & mêlerent leurs cris & leurs prieres à celles des garçons, qui invoquoient leurs Dieux à leur secours. Ils se jetterent ainsi tous dans l'eau devant nos yeux, excepté cinq qui se mirent sur un mât de hune qu'ils pousserent à l'eau, & au lieu d'avirons ils se servirent de piéces de planches rompuës, & par ce moyen ils se rendirent dans une isle, après avoir demeuré cinq jours & six nuits à la merci des flots, sans boire ni manger qu'un peu de ris que l'un d'entr'eux avoit emporté dans un sac pendu à son coû.

Entre tant de malheureuses victimes de la tempête, il y avoit un garçon & une fille qui surpassoient tous les autres en esprit & en beauté. Ils

Histoire touchante d'un Indien & d'une Indienne.

avoient même un peu plus de politesse que n'en ont d'ordinaire ceux de leur nation, & la modestie qu'ils faisoient paroître, marquoit la bonté de leur naturel. Le garçon avoit seulement dix-huit ans & la fille quinze: ils s'étoient aimés dès leur plus tendre jeunesse, & ils s'en étoient donnés des marques sensibles. La barbare coutume de leur païs qui permet aux parens de vendre leurs enfans, ayant rendu cette fille esclave d'un Portugais, son amant qui ne pouvoit l'abandonner, lui rendoit visite tous les jours, lui apportoit des fruits & même tâchoit de rendre service au patron de sa maîtresse, pour avoir la liberté de la voir plus souvent; mais l'heure du départ étant enfin arrivée, cette Indienne prit congé les yeux baignés de larmes de son fidéle amant, qui attendri autant qu'on peut se l'imaginer, prit dès ce moment la résolution de la suivre partout, puisqu'il ne pouvoit la délivrer, car il avoit voulu la racheter du vieux Portugais; mais ce vieux avare qui trouvoit sans doute cette esclave belle & de bonne défaite, n'avoit pas voulu s'en désaisir. L'a-

moureux Indien ne trouva donc point d'expédient plus assuré, que de se faire volontairement esclave du patron de sa maîtresse, à condition qu'il ne les sépareroit jamais l'un de l'autre. L'avare Portugais ne refusa point ce parti, il étoit bien aise d'emmener de Bengale une couple d'Indiens les mieux faits qu'on pût jamais rencontrer, & il comptoit les vendre bien chérement ailleurs. Ils se distinguoient des autres par leurs tailles & par leurs manieres : ils joüissoient en toute liberté de la présence l'un de l'autre, & le plaisir d'être toujours ensemble, leur faisoit trouver leur servitude agréable ; mais quelque grande que fût leur tendresse, elle n'avoit jamais paru aux yeux du monde dans toute son étenduë, comme elle fit au point de leur naufrage.

Lorsque tous les autres esclaves se virent sans espérance d'aucun secours, exposés à un péril inévitable, & qu'ils témoignoient leur désespoir par leurs cris & par leurs plaintes, ces deux amans avoient un entretien le plus touchant qu'on sçauroit penser, & par leurs baisers, ils se di-

ſoient des adieux capables d'attendrir les ames les plus dures. L'eſpérance d'être réünis en l'autre monde, ſuivant les promeſſes de leurs Brames, les occupoit plus, que le ſoin de leur conſervation préſente; ils ne penſoient plus qu'à ſuivre l'exemple que la plûpart des eſclaves leur avoient donné de ſe précipiter dans l'eau, & ſe diſpoſoient à s'y jetter tous deux en même-tems en ſe tenant embraſſés, lorſqu'un de ceux qui avoit trouvé l'invention du mât, les obligea de haſarder à ſe ſauver par cet unique moyen qui leur reſtoit; ce qu'ils firent avec un bonheur qui ſurpaſſa leur attente, & arriverent dans la petite iſle dont j'ai parlé où nous les laiſſerons. Toute cette hiſtoire de ce couple amoureux nous fût contée par un de ces eſclaves, qui lui deuxiéme ſe ſauva par le ſecours d'un débris du Vaiſſeau. Ce naufrage arriva le dix-ſept de Juin de l'année mil ſept cens dix-huit.

Nous reſtâmes en ce lieu trois jours, parce que le vent étoit toujours contraire & la mer fort groſſe. Le vent ayant changé ſur le ſoir du troiſiéme jour, & la mer étant deve-

nuë plus tranquille, nous allâmes avec notre chaloupe au nombre de trois ou quatre au baſar ou marché d'un Village voiſin par la permiſſion de notre Capitaine, pour y acheter quelques poiſſons & écrévices de mer avec du harec rouge, dont nous eûmes abondance, le tout pour environ quinze ſoux que nous payâmes avec une demie roupie, les Maures ne voulant point de monnoyë blanche. Nous fîmes cuire au plus vîte nos proviſions que nous mangeâmes avec un bon appetit, n'ayant preſque point pris de nourriture les jours précédens, à cauſe de la violence de la tempête qui nous mettoit en grand danger, & à cauſe des objets de chagrin que nous avions eus devant les yeux; après le repas nous nous promenâmes un peu dans le Village, où il y avoit des gens de notre nation. Un de leurs Officiers m'ayant apperçû, vint au-devant de moi, & me pria fort obligeamment d'aller chez lui avec ma compagnie, où il me régala de bonnes poules, dont les Indiens mes camarades ne voulurent point manger, ſe contentant d'excellent beurre & fromage, de miel délicieux,

& de bon vin. Après avoir ſuffiſamment mangé & remercié cet obligeant Officier de ſa politeſſe, nous retournâmes à notre Vaiſſeau, & bien nous en prit; car le Capitaine voulant profiter d'un vent favorable fit lever l'anchre une demie heure après notre retour; il nous gronda même fort de ce que nous n'étions pas revenus plutôt; nous lui en fîmes nos excuſes dont il parut ſatisfait.

La traverſée de Bengale à Batavia, ſuivant l'eſtime des Pilotes, eſt de ſix cens lieuës, que l'on fait ordinairement en ſix ſemaines de tems tout au plus; mais quoique le tems fût favorable, nous ne laiſſâmes pas d'être plus long-tems en mer, où nous ſouffrîmes beaucoup d'incommodités, dont la mauvaiſe nourriture étoit la principale. Sur la fin de ce voyage on ne nous donnoit plus que deux verres d'eau par jour avec un peu de vieux ris plein d'ordures, & une fois ſeulement la ſemaine un peu de vieux lard jaune, & une autre fois un ordinaire de bœuf ſalé. Ce qui cauſa notre retardement & la corruption de nos vivres, fut une ou deux voyes d'eau qui ſe firent

dans notre Vaisseau, & que l'on eut une peine infinie à trouver. Heureusement on vint à bout de les découvrir & de les boucher; car sans cela nous aurions infailliblement coulé à fond. Tous nos esclaves & Matelots passerent plusieurs jours à pomper sans pouvoir épuiser l'eau, parce qu'il en entroit autant qu'on en vuidoit, & nous n'en serions jamais venus à bout sans un de nos Noirs qui se plongea au fond du Vaisseau, & par bonheur trouva les ouvertures qui furent incontinent bouchées.

Toute la récréation que nous eûmes pendant notre traversée, fut d'entendre chanter les esclaves que l'on emmenoit & de les voir danser. Il y en eut une qui accoucha en dansant sur le pont avec ses camarades, qui sans s'étonner reçurent l'enfant, & le lavérent incontinent, le plongeant dans un sceau d'eau de mer comme un morceau de tripes; ensuite elles l'envelopperent dans leurs paignes, après l'avoir laissé une bonne heure exposé aux rayons du Soleil sur le tillac; elles le présenterent aussi au Capitaine, lui disant en mau-

vais Portugais : Seigneur, puiſque vous êtes le pere de ce petit enfant, il eſt juſte que vous lui donniez quelque choſe pour le lui faire boire ou manger, auſſi-bien qu'à ſa mere. Le Capitaine ne put s'empêcher de rire, & commanda au garçon de la chambre de porter un flacon d'eau de vie avec quelques biſcuits à l'accouchée, qui après s'être lavée le corps au bout du Vaiſſeau, ſe trouva auſſi gaillarde & auſſi ſaine que lorſqu'on l'acheta à Bengale.

Fin de la premiere Partie.



VOYAGE D'INNIGO DE BIERVILLAS, PORTUGAIS,

A LA CÔTE DE MALABAR, GOA, Batavia, & autres lieux des Indes Orientales.

CONTENANT

Une description des Mœurs, Coutumes & Religion des Indiens; les différens établissemens de plusieurs Nations de l'Europe, & un détail exact du Commerce de Batavia, avec plusieurs avantures & singularités curieuses.

SECONDE PARTIE.

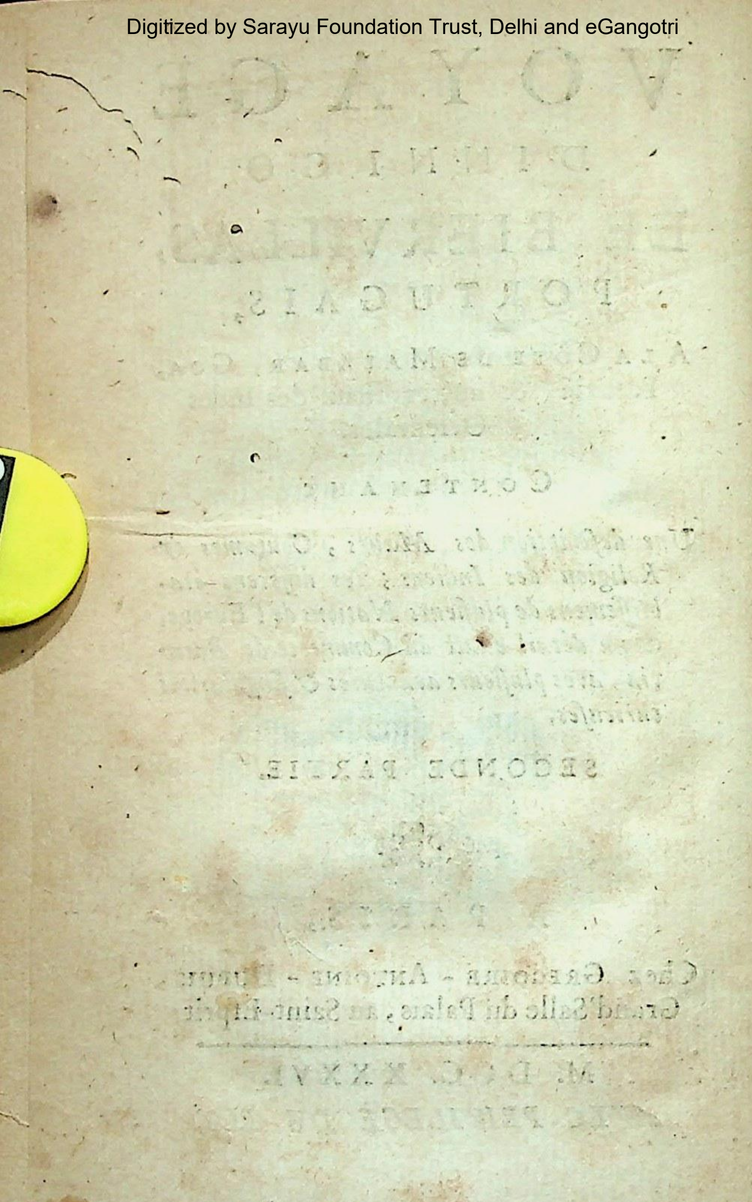


A PARIS,

Chez GREGOIRE - ANTOINE - DUPUIS, Grand'Salle du Palais, au Saint-Esprit.

M. DCC. XXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





VOYAGE D'INNIGO DE BIERVILLAS PORTUGAIS,

A la côte de Malabar, Goa, Batavia, & autres lieux des Indes Orientales.



ENFIN nous arrivâmes à Batavia le vingt Août. Cette Ville est située au bord de la mer dans l'Isle de Java qui appartient au Roi de Bantam, Ville capitale de l'Isle. Elle se nommoit autrefois Jacatra, & les Anglois l'ayant prise sur les Princes de Java, ils l'ont gardée jusqu'à ce que les Hollandois les en chasserent, & lui donnerent le nom de Batavia, ou nou- Description de Batavia.

velle Amſterdam, parce qu'elle eſt bâtie de même. Ses maiſons ſont très-belles & très-propres, ſes ruës fort larges & ſpacieuſes de part & d'autre, ayant par-tout des canaux bordés de grands tilleuls & d'ormes, à l'ombre deſquels on ſe promene par la Ville en bâteau. Ces canaux ne tariſſent jamais & ſont toujours pleins d'une eau claire & douce, qui vient de deux rivieres, dont l'une traverſe la Ville, & l'autre arroſe ſes murailles. Cette Ville eſt extrêmement forte par ſa ſituation, & par les ouvrages ou fortifications que l'on y a faites. Les Hollandois n'auroient jamais pû s'en rendre les maîtres, ſans le ſtratagême dont ils uſerent; on me l'a raconté, & il me parut peu ingénieux pour avoir ſi heureuſement réüſſi. J'en ferai le récit tel que pluſieurs perſonnes de probité me l'ont fait.

Comment les Hollandois s'emparerent de cette Ville.

Les Hollandois, qui depuis long-tems épioient une occaſion favorable de s'emparer de cette Place, s'aviſerent de venir moüiller avec leurs Vaiſſeaux à la rade de Batavia, & d'envoyer leurs Capitaines ſuplier le Gouverneur Anglois de leur per-

mettre de mettre à terre quelques Matelots malades, ausquels ils avoient envelopé les jambes, comme s'ils les avoient ulcérées. Le Gouverneur leur accorda charitablement leur demande. Alors ils tirerent deux cens Matelots qu'ils mirent sous des tentes à la portée du canon de la ville, & leur porterent plusieurs grands coffres pleins d'armes & de munitions, qu'ils avoient adroitement couvertes de drogues, de médicamens, d'emplâtres & de boëtes d'onguent, pour tromper la curiosité des Anglois; qui ne se défiant point de la trahison des Hollandois, ne firent aucune recherche dans leurs coffres, ni dans leurs hardes.

Outre les deux cens Matelots, il étoit resté un plus grand nombre d'hommes armés dans leurs Navires, qui n'attendoient que l'occasion de faire ce qu'ils avoient projetté. Ils ne l'attendirent pas long-tems, car les faux malades ayant remarqué que les Anglois alloient au Prêche tous les Dimanches au matin, & qu'ils faisoient une garde peu exacte aux portes de leur Ville, ils crurent qu'il n'étoit pas difficile de s'en emparer.

En effet, ayant bien concerté leurs mésures, ils se saisirent des deux principales portes de la Ville & de leurs bastions, & se voyant les maîtres de la porte du Fort & de la porte Noue, ils donnerent le signal convenu à ceux qui étoient dans les Vaisseaux, qui se firent incontinent porter à terre, & à la faveur de leur artillerie se rendirent dans la Ville, & chasserent les Anglois avant qu'ils eussent le tems de se rallier avec les gens du païs, qui sont assez bons soldats, & qui seuls auroient pû mettre en fuite les Hollandois. Ils voulurent venir à la charge, mais ils furent vertement repoussés à bons coups de canon, chargés outre les boulets, de piéces de lard, qu'ils craignent mille fois plus que le plomb & le fer, étant tous Mahométans & n'osant en toucher quand il s'agiroit même de leur vie : ainsi ils se retirerent & laisserent les Hollandois en possession de la Ville de Batavia. Ils s'emparerent aisément de la Forteresse, qui à beaucoup près n'étoit pas si belle ni si forte qu'elle est aujourd'hui. Le Général des Hollandois y fait sa demeure, & prend dans

ces Indes la qualité de Roi, au lieu de celui de Général de Messieurs les Etats d'Hollande.

Cette Forteresse est défenduë par un grand nombre de piéces de canon de différens calibres ; sa garnison est considérable, tant pour la garde de la Ville que pour la Forteresse. Elle est composée de gens de toutes nations ; car les Hollandois reçoivent tous ceux qui veulent prendre parti, quoiqu'ils soient défectueux ou estropiés, & ils les font servir suivant leur capacité, jusqu'à les employer à garder les poules & les cochons.

Le Général sort rarement de la Forteresse ; il est fort magnifique & fort ambitieux, se faisant servir & suivre comme un véritable Roi. Les murailles de la Ville ne sont pas fort hautes ni épaisses ; mais elles sont garnies de plus de quatre cens piéces d'artillerie, & environnées d'eau qui en rendent l'approche très difficile. Outre la Citadelle il y a une Maison de Ville qui est forte & belle : c'est le lieu où se tient le Conseil, composé de six Conseillers qui rendent la justice, dont le Gouverneur est le chef, & a deux voix : il y a

auſſi des priſons fort ſpacieuſes, où l'on met ſeulement les criminels.

Il y a un très-beau Temple bâti par les Anglois au milieu de la Ville, & depuis que les Hollandois en ſont les maîtres, ils ont toujours fait faire exactement la garde pendant leurs Prêches, de peur d'être ſurpris à leur tour, comme ils ſurprirent autrefois les Anglois.

Il y a un magnifique Baſar ou Marché, où l'on vend du bled, des cahiens ou petits poids verds qui viennent de Bengale; des légumes, fruits, poiſſons frais, ſec & ſalé, des poules & autres volailles; gibier, viande de boucherie, quantité de ſucre en paquets, & petits pains faits comme les cervelats de France, dont on a trois douzaines pour un ſtubre monnoyë d'Hollande, ce qui eſt un ſou marqué de France: on y trouve pareillement quantité de tamarin, de la caſſe, des citrons & oranges de toutes ſortes; des melons d'eau verds & rouges en tout tems, des pampelmons, des cocos, des bananes, des goyaves, des mangues, des yagues, & des pommes douces faites autrement qu'en Europe, & à

peu près ſemblables aux pommes de pin, & une infinité d'autres fruits.

Outre ce marché qui eſt dans la Ville, ceux qui ſont à la rade, qui peut recevoir trois cens Navires ſans danger, peuvent acheter toutes ſortes de proviſions ſans ſortir de leurs bords, ou ſans deſcendre à terre, parcequ'il y a plus de mille barques, barraques, chalingues, gondoles & chaloupes dans le Port & ſur la riviere, chargés de toutes les denrées du marché, mais ſur-tout de poules en vie que les Noirs engraiſſent d'une maniere particuliére, je la raporterai ici.

Ils accommodent fort proprement leurs volailles ſur une perche un peu large, ſur laquelle ils les attachent ſix à la fois après leur avoir plié les pieds, & les aîles ſous le ventre: après cela ils leur couvrent d'herbes tout le corps excepté la tête, de ſorte qu'elles ne peuvent remuer que pour manger, & de cette maniere elles deviennent en peu de tems extrêmement graſſes. Ils vendent auſſi d'autres poules, des oyes, des outardes, des canards & chapons marinés dans des barils, & en donnent un pour un

caſſis, qui répond à quatre ſoux de notre argent.

Il y a hors la Ville une promenade délicieuſe ſous des cocotiers, orangers, citroniers, & des arbres qu'ils apellent Triſtes, qui ſont verds toute l'année, & ne fleuriſſent que pendant la nuit, reſſerrant leurs fleurs pendant le jour : c'eſt où les habitans de la Ville ſe vont divertir, car c'eſt proprement leur Cours. On entre dans la Ville par quatre Portes, où l'on fait bonne garde : la premiere s'appelle la Porte du Fort ; la ſeconde, Porte Noue ; la troiſiéme, Porte du Pont, & je ne me ſouviens pas bien du nom de la quatriéme.

Le païs eſt fort marécageux, parce qu'il eſt bas & en plaine ſans montagne, à l'exception d'une fort élevée à cinq lieuës de Batavia, appellée la montagne bleuë : c'eſt où les bandits ſe retirent dans un fort qu'ils y ont pratiqué, & d'où ils font des courſes de tems en tems dans les Villages qu'ils pillent, enlevant les enfans ſi les habitans ne leur fourniſſent dequoi vivre, ce qu'ils font ſoigneuſement pour ſe délivrer de ces brigandages.

L'air y eſt très-moderé & fort ſain. Les gens du païs y vivent d'ordinaire juſqu'à l'âge de cent ans, ſans être jamais malades, & ſans ſçavoir ce que c'eſt de ſaignées ni de médécines. Les fiévres n'y ſont pas communes comme en Europe, & ſi par hazard quelque Européen en eſt attaqué, il en eſt bien-tôt guéri en ſe baignant dans l'eau ſalée plutôt que dans la douce. Les diſſenteries ſe paſſent aiſément ſans faire d'autre rémede. La maladie la plus commune aux Indes & inconnuë à nos Médécins, eſt celle que l'on appelle les Barbéres *. Avant que d'en être atteint, le gras des jambes devient mol comme une éponge, & enſuite il devient ſi dur qu'il ſemble qu'on ait un carreau d'acier à chaque jambe : ce qui affoiblit tellement qu'à peine peut-on ſe tenir debout, & l'on eſt contraint de marcher avec des béquilles. Il ſe trouve peu de perſonnes qui n'en ſoient attaquées. A Paris où l'on dit que tous les Médécins ſont de grands *Saigneurs*, on feroit vuider un homme de ſang pour faciliter la circulation ; mais à Batavia l'unique rémede eſt de ſe faire froter les jambes trois

* Je crois que c'eſt une eſpéce de Scorbut.

fois par jour, durant une heure chaque fois, avec de l'huile de cocos nouveaux, ou avec de l'huile rosat, ou de l'huile d'aspic, & se résoudre à supporter ce mal pendant trois mois, & quelquefois davantage. Pour moi, graces à Dieu, je n'ai point été attaqué de ce mal, dont la plûpart des Hollandois demeurent estropiés à cause de leur abondante réplétion, qui provient de la trop grande quantité de biére qu'ils boivent, & de beurre, & de fromage qu'ils mangent.

Commerce de Batavia.

Le commerce qui se fait à Batavia est non-seulement un des plus considérables des Indes; mais on peut dire sans exagération qu'il l'est encore de tout le monde. Il est vrai que les François ont plusieurs établissemens aux Indes Orientales, comme à l'Isle Bourbon, Pondichéri, Surate & autres lieux, de même que les Portugais, tant dans les Ports de terre ferme que dans les Isles; mais avec tout cela ils n'ont rien de comparable au commerce des Hollandois à Batavia. Il y arrive tous les jours des Vaisseaux de tous les endroits des Indes, où ils ont des comptoirs, & les

peuples des Côtes de Malabar, de Coromandel, de Bengale, Sumatra, Banda, Malaca, Moka, Amboigna, Timos, Solor, Tonquin, le Japon, & la Sonde y négocient toutes ſortes de Marchandiſes, de même que ceux des Iſles de l'Annonciade, de Sainte Helene, de Moſambique, du Cap de bonne Eſpérance, de Surate, Cananor, Banago, Colombo, Ponté de Galle, Teguénépatan, Négapatan, Maſulipatan, & généralement de toutes les Indes, d'où les Hollandois retirent des richeſſes ineſtimables qu'ils ramaſſent à Batavia, comme dans un dépôt général, pour les envoyer enſuite à Amſterdam en Hollande.

On apporte de Bengale à Batavia, de toutes ſortes de bleds, du ris, des beſtiaux, du ſalpêtre, des aigeats d'or & d'argent, & autres Marchandiſes avec quantité d'eſclaves. Les Hollandois tirent de Malaca quantité d'étain fin, & d'un autre métail nommé peaute, que l'on met en œuvre, & qu'on employe principalement à faire des gardes d'épée façon d'argent. J'ai opinion que c'eſt ce que les Anglois appellent tombac.

De Palicate à la Côte de Coromandel, il vient des Navires chargés de ris, de bétail, de vivres, & de tous les rafraîchissemens nécessaires pour leurs Vaisseaux & garnisons.

De Bassora en Perse, ils tirent quantité de riches étoffes avec beaucoup de Marchandises différentes, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, diamans, saphirs, émeraudes & topazes, des algeats d'or & d'argent, outre quantité de magnifiques tapis.

De Sumatra on leur apporte du bois à bâtir, & pour les réparations de Batavia, où il y a treize bastions bâtis sur des pilotis & quantité de ponts.

De l'Isle de Banda, quantité d'épiceries, comme gérofles, muscades, bois de senteur, gommes aromatiques, de la pierre, & de la chaux pour bâtir.

D'Amboyne, ou Ambon, quantité de muscades; mais ils n'ont point de lieu aux Indes qui leur ait tant coûté, tant parce qu'ils ont perdu une infinité de monde avant que de s'y établir, qu'à cause que la forte odeur des muscades rend l'air fort mauvais,

de ſorte qu'il faut renouveller la garniſon de trois en trois ans, parce que la plûpart des ſoldats y eſt attaquée de maladies.

De Ceylan il leur vient de grandes richeſſes, comme de la canelle, bois de ſenteur, bois d'ébene, bois rouge pour les teintures, bois de Breſil, du marbre, du tamarin, du ſucre blanc & noir, & de la caſſe.

De l'Iſle Maurice proche celle de Madagaſcar, de l'ambre gris & jaune, & de l'ébéne.

De l'Iſle Formoſe, de l'or & du Peylan; c'eſt ainſi que les Maures appellent certaines piéces d'étoffes rayées, à fleurs de ſoyë, faites au métier, outre des bois de ſenteur & de teintures.

De Solor, quantité d'eſclaves qu'ils font travailler & qu'ils vendent.

Du Tonquin, la Chine & du Japon, quantité de beaux cabinets & meubles précieux, de magnifiques étoffes de ſoyë travaillées avec or & argent, du muſc, & autres Marchandiſes rares, & de grand prix.

De Japar, beaucoup de ſucre blanc, & du bois propre à conſtruire des

Navires & autres Vaiſſeaux.

Quels ſont les habitans de Batavia.

La Ville de Batavia eſt habitée de pluſieurs nations; entr'autres de Chinois, Maures, Japonois, Perſans, Malabares, Hollandois, François, Anglois, Danois, Cinglois, Banians, Bengalois, Portugais & autres peuples. Ils y ont tous liberté de conſcience; mais il y a plus de Chinois que d'autres nations, & le Gouverneur en reçoit un grand tribut. Ils ſont tous riches Marchands, & ont des boutiques bien garnies & de grand prix. Ils payent par mois une riſdale au Gouverneur, pour avoir permiſſion de porter un toupet de cheveux ſur le haut de la tête, entortillé autour d'une aiguille d'or, au bout de laquelle il y a un gros diamant enchaſſé. Ils ont tout le reſte de la tête raſé: ils vont tête nuë la plûpart, & les autres portent un petit turban percé afin de faire voir leurs cheveux, & les pieds nuds dans des babouches fort propres. Ils portent de longues robes ou ſimares blanches & fort riches. Il y en a quelques-uns qui portent des demi-calçons qui les couvrent juſqu'aux genoux, avec une demie-chemiſe par deſſus.

Tous les matins ils vont dans les Vaiſſeaux qui ſont à la rade, en criant trois fois, *Balanſcot*, c'eſt-à-dire, marchandiſe à acheter ou Marchand pour acheter, & ainſi les Matelots ou Marchands les abordent, pour leur vendre leurs marchandiſes. Les Chinois ſont aſſurément les plus laborieux Marchands des Indes; mais on peut dire qu'ils ſont les plus voluptueux & débauchés de tous les hommes, & les plus grands joüeurs qu'il y ait au monde. Ils n'épargnent rien pour leurs plaiſirs, & recherchent leurs commodités avec un ſoin continuel. Ils ont quantité d'eſclaves, & ſe font ſervir avec une propreté extraordinaire; car ils ſont naturellement très-propres en toutes choſes, mais particulierement en leur manger: quelques-uns mangent de la viande & les autres n'en goûtent jamais. Ils ne touchent point ce qu'ils mangent, mais ils prennent fort adroitement leurs morceaux avec deux petites baguettes d'or ou d'argent, & les moins riches avec des fourchettes de cuivre du Japon ou d'étain fin. Ils ſe ſervent de grands plats de porcelaine très-fine & tranſparente, & leur table ou tapis eſt

Naturel des Chinois.

ordinairement couvert de quinze ou vingt petites taſſes ou écuelles pleines de toutes ſortes de viandes, racines, poiſſons, ſalades, confitures, & principalement de gingembre confit, de poivre en branche & autres compotes & ragoûts, avec pluſieurs ſortes de boiſſons. Leurs femmes & leurs enfans mangent rarement avec eux.

Ils ſe promenent tous les Jeudis au mâtin dans des petits bâteaux ſur les canaux par toute la Ville, & l'aprés midi ils vont à pied par les ruës tous les jours, faiſant porter par deux eſclaves un gros timbre ſur lequel ils frapent un coup de maillet pour avertir les joueurs, qui s'aſſemblent, & joüent aux dez ſur des tables d'ébéne, enrichies de figures d'ivoire qu'ils font auſſi porter avec un tapis de ſoye, qu'ils mettent deſſus, & un autre deſſous au milieu des ruës où ils s'arrêtent. Ils portent d'ordinaire de gibeciéres de différentes couleurs à leurs ceintures, de rouges, de vertes & de jaunes, dans leſquelles il y a pluſieurs ſéparations, pour mettre les différentes eſpéces de monnoyë. Ils s'échauffent quelquefois ſi fort au jeu, qu'aprés avoir perdu tout leur

bien, ils joüent leurs femmes & leurs enfans qui ſont préſens, & qui ne ſe ſoucient pas de leurs pertes, parce qu'ils ſçavent bien que les autres Chinois la récompenſeront, & leur rendront la valeur de ce qu'ils auront perdu.

C'eſt une coutume établie entr'eux de remettre en fond juſqu'à trois fois un joüeur; mais s'il eſt également malheureux à la troiſiéme fois & qu'il perde encore tout, ils l'abandonnent à ſon mauvais deſtin, & pour punition ils lui coupent le toupet de cheveux qu'il porte ſur le haut de la tête, ce qui eſt une infamie parmi eux, & partagent ces cheveux également entr'eux: enſuite ils le banniſſent pour jamais de leur compagnie, & après avoir écrit ſon nom dans un grand livre, dont les feüillets ſont de feüilles de bannanier, ils font conduire ce malheureux par leurs valets à une lieuë de la Ville, où le plus ſouvent il ſe déſeſpere n'oſant retourner & ſe précipite dans la mer, ou s'expoſe dans les bois à la fureur des bêtes farouches, pour ne pas ſurvivre à ſon deshonneur & à ſon infortune. Les Hollandois ne

s'oppoſent point à cette coutume étant bien aiſes d'avoir la paix, & de laiſſer chacun en liberté de ſuivre ſes uſages.

Les Chinois ne ſont pas moins jaloux de leurs femmes que ceux de notre nation. Ils les obligent quand ils ne ſont pas joüeurs de profeſſion à garder la maiſon, où elles s'occupent à travailler à des ouvrages de ſoyë, or & argent très-magnifiques, & même à des peintures & mignatures que les étrangers achetent chérement. Elles ſont extrêmement propres tant en leurs ameublemens qu'en leurs habits. Leurs bois de lit ſont ordinairement d'ébéne enrichis de pluſieurs figures d'or & d'yvoire, ſur leſquels elles mettent pluſieurs matelats de duvet beaucoup plus fin que celui d'Europe, & de hoüette plus délicate que celle que l'on eſtime ſi fort en France & dans les autres Royaumes. Ils ſont couverts de courtepointes de ſoyë, relevées en broderies d'or & d'argent, & pour les conſerver il y a par deſſus de grandes couvertures pendantes faites au métier, & façonnées de peintures & de broderies. Il y a dans leurs chambres

des piles de carreaux aussi riches que la courtepointe, mais principalement sous un grand pavillon où elles se retirent, comme dans une alcove. Le reste de la chambre est garni de siéges magnifiques, de très-riches cabinets de peintures exquises, & de quantité de vases de porcelaine précieuse.

Portrait des femmes Chinoises.

Les femmes Chinoises sont mieux faites que leurs maris, qui ont le visage large & le teint assez jaune, le nez gros, & fait à peu près comme une nèfle ; la plûpart l'ont écrasé, la barbe claire, & la taille à peu près comme celle des Hollandois. Leurs femmes au contraire ont la taille dégagée, quoiqu'elles ayent presque toutes de l'embonpoint, le teint & la peau admirables, les yeux les plus beaux du monde, la bouche belle ; mais il s'en trouve fort peu qui ayent le nez bien-fait, parce qu'on prend soin de le leur rendre plat quand elles naissent. Elles ont toutes les pieds aussi petits que des enfans de cinq ans, à cause de la chaussure qu'on leur met quand elles commencent à marcher ; cela n'empêche pas qu'elles n'ayent la démarche belle,

Elles ont plus de modeſtie & de vertu que toutes les autres femmes des Indes, & leur galanterie eſt pour le moins autant réſervée que celle des Eſpagnoles ou des Italiennes. Elles rendent de grands devoirs deux fois la ſemaine aux défunts, & tous les Mercredis & Samedis, elles vont magnifiquement parées aux cimetiéres & autres lieux de leurs ſépultures qu'elles font orner de riches tapiſſeries, où après qu'elles ont achevé leurs prieres, elles ſe feſtinent les unes les autres, & danſent au ſon de différens inſtrumens, auſquels elles mêlent leurs voix qui ſont fort agréables. Elles laiſſoient autrefois ſur les tombeaux de leurs parens & amis, à boire & à manger; mais à préſent elles ne les pratiquent plus, parce que les ſoldats de la garniſon l'alloient prendre & en profitoient, ce qu'elles eſtimoient une profanation. Elles mettoient alors pareillement quelque piéce d'argent en terre pour leur aider à payer leurs dettes, en cas qu'ils fuſſent morts ſans les avoir acquitées, mais elles ont aboli cette coutume.

Les Chinois ſont preſque tous

Gentils & Idolâtres, comme les Banians & autres peuples des Indes qui demeurent à Batavia, auſquels les Hollandois pour ne ſe pas faire d'ennemis, laiſſent la liberté de vivre à leur mode, & de ſuivre telle religion qu'il leur plaît. Par cette politique ils ont ſçû attirer toutes ſortes de nations chez eux, & toutes ſortes de commerce.

Je demandai un jour à un Chinois qui parloit diverſes langues ce qu'il penſoit de la Religion Chrétienne, Monſieur, me dit-il, je n'en fais aucun jugement, & la raiſon eſt que nous naiſſons tous de la réligion de nos peres, & quand nous devenons grands & en âge de raiſon, chacun croit la ſienne meilleure que celle d'une autre nation. Un Portugais de Macao me contoit un jour qu'en général les peuples de la Chine ſont très-laborieux, & attachés au travail qu'ils ne quittent point quand ils l'ont une fois entrepris : car ils ſe mettent ordinairement quatre ou cinq ſur un ouvrage, & pendant qu'une partie des ouvriers dort l'autre travaille, même pendant la nuit. Si ces peuples ſçavent quelque Mar-

chand qui ait de l'argent à employer, ils font tout ce qu'ils peuvent pour l'avoir en apportant des Marchandises de toutes les espéces ; que si celles-ci ne plaisent point, ils en iront chercher d'autre jusqu'à ce qu'ils ayent attrapé l'argent du Marchand. Il me dit aussi que c'étoit la coutume dans ce païs-là, que toutes les personnes de même profession demeurassent ensemble dans une même ruë de la Ville ; de sorte qu'étant à Canton, grande Ville distante d'environ quarante-cinq lieuës de Macao, il avoit remarqué tous les Peintres en une ruë, tous les Cordonniers en une autre, & ainsi des autres métiers. Il n'y a pas jusqu'à la Noblesse qui a son quartier à part ; les personnes de très-grande qualité occupent une ruë, & ceux de la petite Noblesse une autre. Ce Portugais ajoûta encore que de tous les esclaves, les Chinois sont les plus fidéles, les plus industrieux & les plus actifs au travail ; qu'anciennement il y avoit des Portugais à Macao stilés à enlever des jeunes Chinois pour ensuite les vendre comme esclaves. Voici comme ils s'y prenoient.

Ces Marchands de chair humaine prenoient un prétexte d'aller à Canton, & en revenant se répandoient par les Villages le long de la Côte à trois ou quatre lieuës avant dans les terres, & quand ils trouvoient quelque bel enfant mâle ou femelle à l'écart, ils les attiroient & amorçoient avec des petites friandises jusqu'à ce qu'ils fussent un peu escartés, alors ils les enlevoient & conduisoient à certains endroits de la Côte, où on venoit les prendre la nuit dans des barques pour les aller vendre ailleurs. Un Mandarin Gouverneur de la Province de Canton, informé de ce désordre par les cris & les plaintes que les peres & les meres de ces pauvres petits malheureux faisoient, jugea à propos d'en prendre vengeance sur le corps d'un Capitaine de Vaisseau Portugais, qui par hasard se trouvoit alors à Canton. Le Mandarin l'envoya chercher, il fallut obéir, car il ne pouvoit faire autrement à cause du grand nombre d'Archers dont il étoit environné. Quand le Gouverneur l'eut à sa disposition, il commença par lui faire des plaintes très-vives contre ceux de sa nation, &

conclud à la mort & à la confiſcation de ſon Navire. Le Capitaine étourdi du coup ſe jetta aux genoux du Mandarin lui alléguant ſon innocence, & celle de tout ſon équipage qui ne devoit pas être puni pour les fautes d'autrui : enfin cet Officier s'adoucit un peu ; mais ne voulant pas laiſſer aller ce Capitaine de Vaiſſeau ſans quelque punition, il le fit dépoüiller tout nud & coucher de ſon long ſur le ventre, comme le Mandarin ſçavoit que ceux de notre Nation font à leurs eſclaves ; puis lui fit donner deux cens coups d'une longue canne appellée bambou, dont on ſe ſert pour châtier les malfaicteurs, & qui étant fenduë en deux écorche tout le corps avec les éclats, parce que celui qui frape, retire à chaque coup la canne en traînant comme une ſcie. Ainſi fut étrillé ce pauvre Capitaine qui en porta la nouvelle lui-même à ſes compatriotes à Macao, ce qui les rendit un peu plus réſervés dans la ſuite.

Les Chinois ſont naturellement ſubtils & adroits. Ce même Portugais me fit le récit aſſez plaiſant d'un de leurs tours de ſubtilité ; c'eſt qu'en paſſant

paſſant à Canton devant une boutique de Rotiſſeur il eut envie d'un canard roti, qui étoit froid & qui paroiſſoit fort gras; ayant payé le prix convenu il l'emporta à bord de ſon Vaiſſeau, mais comme il mettoit le couteau dedans pour le couper par morceaux, il ne trouva que la peau accommodée avec dexterité ſur du carton placé ſur des petits bâtons qui réprêſentoient fort bien le corps du canard: ce qui fit rire toute la compagnie à ſes dépens; mais pour le conſoler de la perte de ſon argent, on lui apprit que dans les ports du païs, on tuë de gros porcs dont ils vendent les jambons aux gens de marine & aux Marchands étrangers; & que ſouvent ils ont l'adreſſe de tirer toute la chair du jambon, au lieu de laquelle ils mettent de la terre noire avec l'os au milieu, puis couvrent cela de graiſſe ſi juſtement avec la peau du jambon par-deſſus que les plus fins y ſont attrapés, & comme ils vendent ces jambons au poids, il eſt mal aiſé de diſcerner les faux d'avec les véritables.

Police de Batavia.

La Police de Batavia eſt très-bonne; les Officiers qui en ont la dire-

ction, visitent régulierement la Ville & toutes les maisons afin qu'il n'y arrive aucun désordre, ils sont chargés de faire faire les réparations nécessaires, tant pour les édifices publics que pour les particuliers. L'entretien des murailles, des bastions, & des ponts & chaussées est d'une dépense prodigieuse, parce que la plûpart de la Ville est bâtie sur pilotis qui manquent fort souvent.

La Justice y est renduë avec la derniere sévérité sur-tout à l'égard des voleurs, filoux, & escrocs qui sont rigoureusement punis, même pour un vol de peu de chose. Cet ordre est nécessaire pour retenir les esclaves dans leur devoir; car si on n'usoit de rigueur pour empêcher les vols, on ne pourroit rien garder en sureté dans cette Ville, où le nombre des esclaves est plus grand que celui des Marchands & des patrons. On coupe la tête à toutes sortes de personnes, quand le crime dont ils sont convaincus mérite la mort; & pour une faute moins griéve on leur coupe une oreille, ou le bout du nez, ou le bout du menton, ou un doigt, & après on les marque à la maniere

d'Hollande; & s'ils ſont Matelots ou qu'ils ayent du bien, on leur confiſque leurs gages, & ce qu'ils peuvent avoir & on les met à la chaîne, où ils ſont nourris durant quelques jours de pain & de ris.

Pour ce qui eſt des eſclaves qui ſont ſurpris en dérobant, on les punit d'une autre maniere; on les couche ſur le ventre & on leur fait étendre les bras, les jambes & le coû, ſur chacun deſquels ont fait aſſeoir un autre eſclave, ou des Noirs appellés Cafres, qui prennent des verges & les fuſtigent juſqu'au ſang, juſqu'à ce que le patient ait avoüé ſa faute & qu'il crie miſéricorde; alors les Caffres le lavent avec de l'eau ſalée, & lui mettent une groſſe chaîne au pied attachée à une groſſe piéce de bois, que le patient eſt obligé de traîner, & qui péſe ordinairement quarante ou cinquante livres, & ſi quelqu'un étoit ſurpris en tâchant à le détacher, il ſeroit auſſi-tôt mis à ſa place.

Ils ont encore un autre ſuplice qu'ils firent ſouffrir durant mon ſéjour à des priſonniers qui avoient voulu ſe ſauver de priſon. Ce ſont

deux grosses piéces de bois jointes ensemble, dans lesquelles il y a des trous de la grosseur des bras & des jambes, attachées à la muraille, auprès de laquelle ils font coucher ceux qu'ils veulent châtier, & leur enferment avec un cadenat les pieds & les bras, de maniere qu'ils ne peuvent se remuer, ni se tourner de côté & d'autre.

Duretés des Portugais pour leurs esclaves.

Au reste les esclaves sont à Batavia en paradis en comparaison des traitemens qu'on leur fait à Goa: car il n'y a point de sortes de cruels châtimens qu'on ne leur fasse souffrir dans cette derniere Ville. Je le dis à la honte de ses habitans, & comme il n'est pas naturel de parler contre ceux de sa nation, je n'en parlerois pas si la conscience ne m'y engageoit. Ils enferrent ces pauvres malheureux en doubles fers, puis leur donnent des deux & trois cens coups de bâton sur le corps. Il y en a que l'on fait coucher sur le ventre comme à Batavia, & deux autres esclaves frapent sans pitié sur ce pauvre corps, comme si on battoit le plâtre; pendant cette cruelle expédition le Patron est assis, qui sans s'émouvoir, conte

gravement les coups avec les grains de ſon Roſaire ; & ſi par haſard ceux qui font l'opération ne frapent pas aſſez fort au gré du Maître, comme voulant épargner leur camarade, ils ſont mis à la place, & étrillés ſans miſéricorde.

Pendant que j'étois à Goa chez mon hôte, je n'entendois que coups toutes les nuits avec de foibles voix qui crioient, car ils leur ferment la bouche avec un linge pour les empêcher de crier. Après qu'ils les ont bien fait déchirer de cette ſorte, ils ouvrent les meurtriſſures avec un raſoir pour y jetter du ſel & du vinaigre, de peur que les vers ne s'y mettent ou la gangréne. Ils ont encore un autre ſuplice pour ces malheureux ; c'eſt de faire diſtiler du lard mis ſur une pêle à feu toute rouge ſur le corps du patient tout nud & couché ſur le ventre, de ſorte que la douleur les fait rénier pere & mere qui les ont mis au monde, & la Religion Chrétienne que l'on leur a fait prendre, puiſqu'elle n'empêche pas des actions ſi barbares ; pour moi voyant & entendant des cruautés ſi inoüies, j'en frémiſſois

d'horreur & en étois pénétré jusqu'au vif. Je finirai cet article par un trait de cruauté qui n'a guéres d'exemples. Un habitant de Goa ayant acheté durant mon séjour une esclave Japonnoise, belle & bien faite, & la vantant fort à sa femme pendant son dîner, sur-tout à cause de ses dents qui étoient bien blanches & bien rangées : celle-ci la voulut voir, & l'ayant examinée la renvoya avec les autres sans dire mot ; mais le mari étant sorti, elle fit prendre & lier cette belle esclave, à qui elle fit arracher toutes les dents les unes après les autres, & mutiler le visage sans nulle compassion ni sans craindre les reproches de son mari.

Grande liberté des femmes à Batavia.

Ce qui me parut le plus extraordinaire à Batavia, c'est la grande liberté que les femmes ont dans cette Ville, & je me suis étonné plus d'une fois que les Hollandois qui se piquent d'être fins Politiques, & qui gouvernent leurs Villes avec une grande police, ayent souffert que leurs femmes & leurs filles se soient mises en possession de se mocquer de leur autorité à Batavia, où elles sont

respectées avec plus de déférence qu'en aucune Ville du monde; de sorte que si un mari s'avisoit de fraper sa femme dans la colére, & qu'elle en fît ses plaintes au Gouverneur, il le feroit mettre en prison, d'où il ne sortiroit que quand il plairoit à sa femme de l'en retirer; c'est ce qui leur fait prendre la liberté de faire tout ce qui leur plaît, & d'entretenir des galanteries à la vûë de leurs époux. J'en ai vû un exemple pendant que j'étois en cette Ville.

Un riche Marchand âgé d'environ trente-cinq ans, avoit épousé une Hollandoise qui n'en avoit que dix-huit. Elle étoit belle & fort enjoüée, & aimoit autant la dépense, la bonne chére & les plaisirs, que son mari aimoit le ménage & l'épargne. Il la trouva un jour dans son cabinet, où elle se reposoit sur son lit avec un François nouvellement arrivé à Batavia: il s'approcha d'elle, & lui faisant de grands reproches, il lui donna un soufflet, & voulut en même-tems fermer la porte pour empêcher le galand de sortir, à dessein sans doute de le bien étriller: mais la belle ne se contenta pas de faire

évader le François, elle alla même se plaindre au Gouverneur de l'outrage que son mari lui avoit fait, il fut emprisonné sur le champ sans autre formalité, & fut contraint pour sortir de prison, de demander pardon bien humblement à sa femme, & de lui faire de grands présens, dont elle fit part à celui qui étoit cause de tout ce désordre. J'ai raporté cet exemple pour montrer l'autorité que les Hollandoises ont sur leurs maris; mais voici une histoire d'une autre nature, & dont j'ai été témoin.

Tour joüé à un Indien.

Un Marchand Indien fort riche étant devenu amoureux de la femme d'un Chinois qui étoit très-belle, usa de toutes les sollicitations & de tous les moyens qu'il put inventer pour la mener où il vouloit. N'en pouvant cependant venir à bout ni pour prieres, ni pour présens, il continua à l'importuner. Cette femme lasse de tant de poursuites, déclara la chose à son mari, qui en renard rusé, lui dit de donner à ce galand une assignation amoureuse pour certain jour & heure qu'il lui marqua, & que lui cependant feroit mine d'aller dehors, mais qu'il

reviendroit ſur ſes pas, & rentreroit chez lui. Ce projet ainſi concerté fut exécuté de même, & le Marchand Indien ayant reçu l'aſſignation de la Dame, tout tranſporté de ſa bonne fortune ne manqua pas de ſe trouver au rendez-vous, mais à peine étoit-il entré dans la maiſon, que voilà le fâcheux mari qui revient pour troubler la fête.

Alors la Dame faiſant fort l'étonnée, pria l'Indien de ſe cacher dans un coffre vuide, dans lequel on avoit coutume de ſerrer des porcelaines, ce qu'il fit dans la crainte où il étoit de la fureur du mari. La ruſée ayant auſſi-tôt fermé le coffre à double tour, courut ouvrir à ſon mari, qui laiſſa là le Marchand Indien ſe mortifier juſqu'au lendemain matin. On avoit fait exprès des petits trous au coffre pour laiſſer la reſpiration libre à cette pauvre dupe. Le jour venu, le mari fit prendre ce coffre par ſes eſclaves qui eurent ordre de le porter au Baſar, ou Marché, où étant arrivés, & le mari auſſi, il ſe mit à étaler ſur ce coffre quelques échantillons de porcelaine, aſſurant qu'il y en avoit tant de dou-

zaines d'une telle façon, tant de douzaines d'une autre à vendre dans ce coffre. Les Marchands ayant examiné les échantillons, enfin il y en eut un qui convint du prix ; il fut question alors d'ouvrir le coffre pour visiter & livrer la marchandise : mais quelle surprise pour celui qui étoit dedans de se voir ainsi exposé aux huées & à la risée de tout le public : d'un autre côté le vendeur faisoit fort l'étonné, feignant ne sçavoir ce que cela vouloit dire, & vouloit faire arrêter le Marchand Indien, comme s'il fût entré chez lui, & ce fût caché exprès dans ce coffre pour lui joüer quelque mauvais tour. Cette histoire fut sçuë de toute la Ville & le sujet des conversations, jusqu'à ce que quelques jours après, une autre avanture fit oublier celle-ci, comme il arrive presque toujours dans les grandes Villes.

Les femmes de Batavia se promenent par-tout où il leur plaît ; mais ordinairement elles vont par la Ville en bateau, & s'arrêtent souvent pour voir des Jongleurs & des Maitres qui font mille tours souples & surprenans pour gagner de l'argent.

Il y a de ces ſortes de gens par-tout dans les Indes, en Perſe & en Turquie, qui font des choſes ſi ſurprénantes, que les bonnes ames croyent que c'eſt le diable qui agit par leur moyen. J'ai vû un de ces Jongleurs fort grand, qui en portoit un autre ſur le bout d'une perche auſſi haute qu'une pique; il étoit aſſis ſur la pointe, ſerrant la perche avec ſes pieds & ayant la tête & les mains penchées. Celui qui portoit la perche l'appuyoit ſur ſa ceinture de cuir, & la pouſſoit en haut avec tant d'adreſſe, que celui qui étoit deſſus tomboit entre ſes mains. J'en ai vû auſſi un autre qui avoit de gros ſabots, monté ſur des échaſſes de quatre pieds de haut, & portoit par les ruës en courant deux ſceaux pleins d'eau ſans en répandre une goûte, & bien ſouvent il faiſoit trois ou quatre ſauts.

Il y a un très-bel Hôpital à Batavia; mais bien rempli de vermines & de punaiſes. Cet Hôpital eſt aſſez bien reglé, il eſt toujours garni d'un très-grand nombre de malades Hollandois. Les étrangers y ſont auſſi logés & nourris fort chétivement.

Ceux qui n'ont point d'argent y font très-mauvaiſe chere. Il y a un Directeur ou Grand-Maître, qui fait la dépenſe pour tous ceux qui ſont en ce lieu ; on l'appelle Eſcaffe-maître. Les Hollandois reçoivent leurs gages pendant tout le tems qu'ils ſont malades, comme s'ils ſervoient ſur les Navires ou dans la garniſon. L'eſcaffe-maître prend la moitié de leurs gages pour leur nourriture, & cet argent revient toujours à Meſſieurs de la Compagnie d'Hollande, & n'appartient pas à cet Eſcaffe-maître. Il s'en trouve toujours qui aiment mieux y reſter que d'aller en voyage, parce qu'ils ſont naturellement fainéans, ce qui fait qu'on les viſite ſouvent & qu'on les contraint de ſortir malgré eux. Ils ont neuf francs par mois, ſelon la ſupputation de l'argent de France ; ils s'envelopent les jambes avec de vieux linges & haillons pour mieux faire les malades. Il y avoit au tems que j'y étois deux Médecins qui parloient diverſes langues. Quand ces Médecins viſitent quelque malade priſonnier, ils ſont toujours accompagnés par deux ſoldats ou par le concierge de ce lieu,

qui a grand ſoin de compter pluſieurs fois par jour les priſonniers.

L'Eſcaffe-maître avoit cinq ſoux par jour pour la dépenſe de chaque priſonnier, qu'il ne nourriſſoit pas mieux que les Matelots & Soldats, excepté qu'il leur donnoit un petit pain d'un ſou par répas : les Matelots & les Soldats ſont nourris ordinairerement dans cet Hôpital, de ris à l'eau, & de quelques morceaux de bœuf ſalé & de vieux lard jaune, avec une écuellée de lippelape tous les matins. Cette ſorte de potage ſe fait avec des herbes hachées & mêlées avec du ris, ce qui reſſemble aſſez à la patée qu'on donne aux dindons qu'on veut élever, & deux fois la ſemaine ils avoient deux petits poiſſons frits, avec un peu de vinaigre. L'endroit où l'on traite les priſonniers malades eſt fermé & clos avec de groſſes grilles de fer.

Les Muſes ſont peu cultivées à Batavia ; la République des Lettres y a beaucoup moins de ſujets que celle d'Hollande ; il y a cependant quelques Imprimeries : mais la preſſe n'y roule guéres ; la plus belle eſt celle de Meſſieurs les Etats, qui

eſt en très-bon ordre & bien pourvûë de caractéres différens. Durant mon ſéjour on publia une hiſtoriette galante d'une Princeſſe Chinoiſe, elle fut imprimée en trois langues différentes, la Hollandoiſe, Chinoiſe & Portugaiſe; je vais la donner telle que je l'ai lûë, mais je l'abregerai beaucoup pour ne pas ennuyer ceux qui auront la patience de la lire.

Hiſtoire de la Princeſſe Bilibamba Chinoiſe, & de Kiambu ſon amant; de Tamilo, de Palicama, & autres.

Cette Princeſſe s'appelloit Bi-lì-bam-ba; elle naquit à la Chine dans la Province de Foquien. Son pere deſcendoit des anciens Empereurs Chinois avant l'invaſion des Tartares, & jamais la nature ne fit un chef-d'œuvre ſi accompli que cette Princeſſe, née exprès pour inſpirer de l'amour. Elle étoit d'une taille avantageuſe, avoit les cheveux blonds, naturellement friſés, de beaux yeux bleus, vifs, remplis de feu & de majeſté; le nez bien fait, la bouche petite, les lévres vermeilles comme du corail, & les dents blanches comme le plus bel yvoire. Le Lecteur ſçaura que cette deſcription eſt de l'eſſence de la piéce. Avec tant d'agrément de corps & d'eſprit, le Prince

ſon pere jugea à propos de la marier à un Prince du Japon appellé Cachemir. Elle n'avoit alors que quatorze ans. L'interêt particulier de la maiſon de la Princeſſe demandoit cette alliance, on n'attendoit plus pour la contracter que le moment favorable qui ne dépendoit que de la volonté du pere du Prince Japonois. Le futur époux n'avoit au plus que dix-huit ans; il étoit parfaitement beau, bien fait, & digne de la Princeſſe, mais elle ne ſentoit pour lui aucun de ces mouvemens, qui ſont les avant-coureurs de l'amour: il eſt vrai que Bi-li-bam-ba étoit dans un âge ſi tendre, qu'elle étoit encore incapable d'aucuns ſentimens de tendreſſe, elle ne ſçavoit en un mot ce que c'étoit que l'amour.

Le Prince Cachemir d'un autre côté, loin de ſentir dans ſon cœur quelques mouvemens pour la Princeſſe, avoit une ſecrette répugnance à ſe rendre aux conſeils & aux volontés du Prince ſon pere, qui par des raiſons d'Etat & de famille, lui mandoit continuellement de faire bien la cour à la Princeſſe, & de s'attacher à ſon ſervice.

Plusieurs mois s'écoulerent ainsi; l'indifférence de Bi-li-bam-ba pour Cachemir augmenta avec l'âge, elle n'en pouvoit comprendre la raison. Il devenoit cependant chaque jour plus beau & plus spirituel ; tout le monde l'admiroit ; elle seule le voyoit tranquilement, sans être touchée de ses belles qualités. Le Prince Cachemir de son côté, quoiqu'il trouvât la Princesse aimable & belle comme un astre, la regardoit sans émotion, & recevoit avec froideur les complimens qu'on lui faisoit sur le bonheur dont il alloit joüir en l'épousant. On s'appercevoit même à la Cour de l'Empereur de cette commune indifférence; les Courtisans s'en étonnoient, & les parens de la Princesse s'en allarmerent.

Pour vaincre cette mutuelle répugnance, les parens n'oublierent rien de ce qu'ils crurent capable de faire naître dans ces deux cœurs des sentimens tout opposés; mais l'heure de s'aimer n'étoit point encore venuë, & leurs soins furent entierement inutiles. Un jour que le Prince Cachemir étoit dans l'apartement de la Princesse, ses femmes se retirerent

par diſcrétion & par l'ordre ſecret qu'elles en avoient reçû. Auſſi-tôt Cachemir regardant Bi-li-bam-ba avec quelque ſorte de confuſion ; Belle Princeſſe, lui dit-il, le moment approche où le mariage va nous unir enſemble, oſerois-je vous demander ſi votre cœur ne reſſent pas quelque répugnance pour un joug que l'on veut lui impoſer ; car enfin l'amour ne ſuit pas toujours la volonté de nos parens ; plus on cherche à contrarier nos cœurs, & plus ils ſentent d'éloignement pour ce qui vient de la contrainte. Je vous entends, Prince, interrompit la Princeſſe en ſouriant, vous avez l'adreſſe de faire tomber ſur le général, ce qui nous eſt particulier à tous deux ; mais enfin banniſſons le déguiſement, & diſons que le Ciel ne nous a pas formés l'un pour l'autre : cela étant il n'eſt pas juſte de nous unir par des liens malheureux, déclarons à nos parens que nos cœurs s'oppoſent à l'alliance qu'ils projettent, & faiſons leur ſentir qu'en nous uniſſant malgré nous, ils auroient d'éternels réproches à ſe faire.

Le Prince Cachemir parut tranſ-

porté de joye de la résolution de la Prisicesse, il se jetta à ses genoux, & la remercia avec autant d'ardeur que si pénétré d'amour pour elle, elle lui avoit fait espérer d'être aimé; il lui jura une estime éternelle, & dès le jour même les parens de Bi-li-bam-ba s'étant assemblés, le Prince & la Princesse leur déclarerent leur résolution, les conjurant les larmes aux yeux de ne pas les forcer à une union pour laquelle leurs cœurs avoient une répugnance invincible. Ils eurent quelque peine à se déterminer; mais enfin leurs pleurs & les tristes conséquences qu'ils envisagerent d'un mariage où l'antipathie seule devoit présider, les obligerent à retirer leur parole, & à dégager ce couple de la contrainte qui lui étoit imposée. Le Prince Cachemir retourna au Japon, où quelque tems après il épousa une Princesse du Tonquin, du consentement de toute sa famille.

Pour ce qui est de la Princesse Bi-li-bam-ba, le Prince son pere la mena à Pékin, où étoit alors la Cour. Elle n'y fut pas long-tems qu'elle s'attira une foule de soûpirans : le

plus considerable d'entr'eux, tant par son mérite que par sa naissance, étoit le fils d'un des plus puissans Seigneurs de l'Empire, il s'appelloit Kiambu *. Il étoit difficile de trouver un jeune homme plus accompli, il faisoit la moindre de ses actions avec une grace admirable, & comme il étoit *Lettré* du premier ordre, il s'exprimoit avec toute la délicatesse imaginable; le moindre de ses discours étoit une piéce remplie d'esprit & de feu; d'ailleurs il étoit bien fait, avoit l'air majestueux & le plus beau visage du monde. Avec tant d'appas, il sçut plaire si fort à la Princesse, que son cœur n'eut pas de peine à se déclarer en sa faveur. Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit sorti des exercices convenables à une personne de sa condition, & il avoit si bien profité des leçons qu'il avoit reçûës, qu'il n'y avoit aucun Cavalier à la Cour de l'Empereur, ni même dans tout l'Empire qui osât entreprendre de l'égaler; soit à monter à cheval, soit à danser & à joüer de toutes sortes d'instrumens.

* Il étoit Prince d'une Principauté qu'on lui avoit usurpée.

On peut bien s'imaginer que la conquête d'un Seigneur tel que Ki-

am-bu, fut recherchée avec empressement par toutes les Dames de la Cour ; mais le bonheur & la sympathie de Bi-li-bam-ba le firent déclarer en sa faveur, il s'attacha tout à elle avec tant d'ardeur, qu'il lui fut impossible de lui laisser ignorer longtems que son cœur n'étoit point insensible à sa tendresse. Les parens de la Princesse remarquerent sans chagrin cet amour naissant ; & comment en auroient-ils pû être fâchés ? le pere de l'amant joüissoit d'un bien immense, & la maison de la Princesse pouvoit s'allier sans reproche à celle de Ki-am-bu. C'est ce qui détermina cet amant passionné, à prier la Princesse de lui permettre de la demander en mariage : il en obtint aisément la permission, il en fit la demande, & fut écouté favorablement.

La mort inopinée d'une proche parente de Bi-li-bam-ba retarda pour quelques tems l'union de ces deux amans: il falloit donner quelque mois à la douleur; cependant ils joüissoient tous deux du délicieux plaisir de se voir souvent sans contrainte. Un jour que Ki-am-bu étoit seul avec la

Princeſſe, elle lui demanda en ſouriant, ſi dans le cours de ſes exercices & des voyages qu'il avoit faits dans les principales Villes de l'Empire, il n'avoit jamais été touché d'aucune paſſion d'amour. Belle Princeſſe, répondit Ki-am-bu, je ne dois avoir rien de caché pour vous : il eſt vrai que pendant près de ſix mois, j'ai rendu des ſoins continuels à la plus aimable fille de Nanquin ; elle ſe nommoit Pa-li-ca-ma, elle n'avoit plus ſon pere ni ſa mere qui étoient morts, & joüiſſoit de biens aſſez conſidérables. Outre cela elle joignoit à beaucoup de beauté une vertu très-auſtére : j'avouë, continua-t-il, que j'avois quelque inclination pour elle, & que ſi j'en dois juger par les apparences, elle en avoit infiniment pour moi ; cependant n'étant pas faits l'un pour l'autre, je l'ai quittée ſans oſer même lui dire adieu, parce que je connoiſſois ſon extrême ſenſibilité. J'en ai reçû pluſieurs lettres depuis que je ſuis ici, auſquelles je n'ai pas répondu.

Je blâme fort votre dureté, lui dit alors la Princeſſe en riant, & je plains infiniment la malheureuſe Pa-

li-ca-ma ; mais ce qui me consolе, c'est que les Nanquinoises n'ont pas la réputation d'être constantes : elle vous rendra sans doute la pareille. La conversation roula encore quelque tems sur ce sujet, après quoi ces deux amans passerent à des discours plus intéressans, ils se firent mille sermens d'une fidélité inviolable, & se retirerent enfin également charmés l'un de l'autre.

Quelques jours après il arriva à Pékin un Gentilhomme qui se nommoit Ta-mi-lo. Il étoit impossible de rien voir de plus beau que lui, & sans la tendre prévention que la Princesse avoit pour Ki-am-bu, il est certain que son cœur n'auroit pû se défendre des charmes de ce nouveau venu. Il se disoit de l'Isle Formose, & avoir demeuré quelques mois à Nanquin pour se perfectionner dans quelques exercices. Son équipage n'étoit pas fort nombreux, mais il étoit assez considérable pour faire juger qu'il étoit d'une naissance distinguée, d'autant plus que son nom & ses manieres parloient ouvertement en sa faveur. Il demanda avec quelque sorte d'empressement d'être

présenté à la Princesse : elle y consentit, & fut surprise de voir dès la premiere visite cet Etranger pâlir & rougir de moment à autre. Plus il attachoit les yeux sur le visage de Bi-li-bam-ba, & plus son trouble augmentoit ; cependant il eut avec elle une conversation fort spirituelle, & elle fut très-contente de ses manieres polies ; elle attribua même l'embarras qu'elle avoit remarqué dans ce jeune Cavalier, à sa grande beauté qui l'avoit frappé, & elle s'en sçut bon gré, tant le sexe aime à se flatter.

Cependant après le départ du prétendu Cavalier Ta-mi-lo, Ki-am-bu arriva, il apprit à la Princesse qu'il avoit reçû une visite pareille à celle qu'elle venoit d'avoir ; il paroissoit même charmé de cette visite, & lui en parla dans des termes qui le témoignoient assez. Si je pouvois jamais soupçonner le cœur de ma Princesse, lui dit-il, j'aurois assurément un juste sujet de crainte : Ta-mi-lo doit être un rédoutable rival, car il est fait de façon à faire naître de la jalousie, & . . . . La Princesse alors prenant la parole, mon cher Ki-am-bu, ré-

pondit-elle, je vous ſuis trop attachée : & il n'y a que la mort ſeule qui puiſſe me faire perdre les ſentimens que j'ai pour vous, cependant pour vous dire ce que je penſe, je ſuis ſurpriſe que vous n'ayez pas vû ce jeune homme à Nanquin, puiſqu'il y étoit, comme il me l'a dit, préciſément dans le même-tems que vous ; les perſonnes de naiſſance ſe fréquentent ordinairement, & font des liaiſons enſemble.

Il eſt vrai, Madame, interrompit Ki-am-bu, que je n'ai eu aucune connoiſſance de cet homme à Nanquin, cependant ſon viſage ne m'eſt point inconnu, & ſans pouvoir aſſurer poſitivement l'endroit où je l'ai vû, ſa perſonne ne m'eſt point étrangere ; je l'ai ſans doute rencontré quelque part, mais ma mémoire ne peut me le rapeller. Il eſt de même à mon égard, nous nous ſommes reconnus ſans pouvoir dire le lieu qui a formé notre connoiſſance ; quoiqu'il en ſoit, il m'a demandé mon amitié avec tant d'ardeur que je n'ai pû le refuſer. Ki-am-bu finiſſoit ces derniers mots, lorſqu'il entra une compagnie qui fit changer la converſation.

Le

Le lendemain dans le tems que Ki-am-bu étoit avec la Princeſſe, Ta-mi-lo arriva, & après avoir ſalué reſpectueuſement ces deux jeunes amans : Belle Princeſſe, dit-il en s'adreſſant à elle, le Seigneur Ki-am-bu a bien voulu me recevoir au nombre de ſes amis, & j'oſe me flatter que la premiere marque qu'il voudra bien m'en donner, & qui ſans doute, me paroît la plus précieuſe, ſera de me faire obtenir un peu de part dans l'honneur de votre amitié. Ne doutez pas, Seigneur Ta-mi-lo, interrompit Ki-am-bu, que je ne faſſe tout le cas que je dois d'un ami tel que vous, je reçois avec plaiſir l'offre que vous me faites de votre amitié, & je vous donne la mienne avec joye, quoiqu'il ſoit bien dangereux d'avoir auprès de ſa maîtreſſe un confident fait comme vous : cependant je veux bien braver ce danger, parce que je compte ſur le cœur de ma Princeſſe, & ſur les droits de la ſincere amitié.

Ce dernier article ne ſeroit pas trop ſûr, interrompit à ſon tour le jeune Etranger, la Princeſſe a des charmes contre leſquels la raiſon

auroit peu d'empire; mais hélas! continua-t-il en ſoupirant, je ne ſuis plus le maître de mon cœur; un funeſte penchant l'entraîne vers un objet ingrat, qui me rend le plus malheureux des hommes. L'Etranger ne put contenir ſes larmes à cette réflexion, & on fut contraint de changer de converſation par la quantité de monde qui ſurvint alors dans la chambre de la Princeſſe. Les deux amans réſolurent pourtant d'engager Ta-mi-lo à la premiere entrevûë à leur faire le récit de ſes avantures, car il leur paroiſſoit tout-à-fait extraordinaire qu'il pût rencontrer des ingrates.

Ce projet fut exécuté dès le lendemain; ces deux amans le prierent avec tant d'inſtance de contenter leur curioſité, qu'après s'être fait un peu preſſer, il leur conta ſon hiſtoire à peu près en ces termes. Il eſt aſſez extraordinaire qu'étant auſſi jeune que je le ſuis, j'aye déja éprouvé tout ce que l'amour a de plus cruel; cependant il eſt bien vrai que je ſuis une de ſes plus triſtes victimes. Il y a quelques mois que je reçûs ordre de mes parens de paſſer quelque tems

à Nanquin pour me perfectionner dans les exercices qui y ſont en uſage ; je joüiſſois alors d'une tranquilité d'eſprit qui fut bien-tôt traverſée par un funeſte orage. Un de mes amis me propoſa de m'introduire dans une maiſon, dont la maîtreſſe paſſoit pour une des plus accomplies beautés de la Ville. En effet, je la trouvai encore au-deſſus des loüanges que tout le monde lui donnoit. Elle n'avoit ni pere ni mere, & joüiſſoit d'un aſſez gros revenu ; on la nommoit Pa-li-ca-ma. A ce nom, Ki-am-bu ne put ſe défendre de rougir, l'Etranger ne fit pas ſemblant de s'en appercevoir, & continua ainſi.

Il me fut impoſſible de voir longtems la belle Pa-li-ca-ma, ſans reſſentir pour elle la plus vive tendreſſe ; je lui demandai la permiſſion de la voir quelquefois, ce qu'elle m'accorda de très-bonne grace. Sa fréquentation & ſon eſprit acheverent de triompher de mon cœur, & de ma raiſon. Je laiſſai quelque tems à mes yeux le ſoin d'expliquer ma paſſion, mais je m'apperçûs bien-tôt que leur langage n'étoit point enten-

du, ou que du moins on feignoit de ne le point entendre : je résolus donc de parler plus clairement, je le fis en tremblant, je puisai dans mon cœur les termes les plus tendres & les plus expressifs, mais je connus bien-tôt avec chagrin que je n'avois le don, ni de persuader, ni de plaire : l'aimable Pa-li-ca-ma n'en parut point touchée. Je vois vos bonnes qualités, Seigneur, me dit-elle un jour, je connois votre mérite, mais pour tout cela je ne peux vous accorder que l'estime générale que tout le monde vous doit ; cherchez à vous guérir d'une passion infructueuse pour laquelle il m'est impossible d'avoir du retour : ce fut ainsi que Pa-li-ca-ma reçût mes premieres déclarations. Je ne me rebutai point croyant que ma persévérance triompheroit de sa froideur : mais hélas ! ce fut en vain que j'osai m'en flater. Un jour que seul auprès d'elle, je lui parlois de mon amour avec toute la vivacité qu'il inspire ; Seigneur Ta-mi-lo, me dit-elle, puisque mon indifférence ne peut vous rebuter, il faut que j'employe le dernier moyen qui me reste, pour vous guérir d'une

inutile tendreſſe. Sçachez donc que vous avez un rival que j'adore, que rien ne peut l'arracher de mon cœur, & que loin de me plaire par vos aſſiduités, vous allez vous faire haïr, puiſque vos ſoins m'empêchent de voir ce que j'aime. Ingrate Pa-li-ca-ma, m'écriai-je à ce diſcours, n'étoit-ce point aſſez de ſçavoir que je ne pouvois vous plaire, ſans apprendre encore qu'un Rival fortuné triomphe d'un cœur pour lequel je ſacrifierois ma vie; mais, pourſuivis-je, il n'eſt pas juſte que je ſois cauſe de vos malheurs; je ne vous verrai plus, aimable Pa-li-ca-ma, je vais renoncer à votre vûë, ſans pouvoir renoncer à mon amour. Tenez-moi compte du barbare ſacrifice que je vous fais, & connoiſſez du moins par ma ſoumiſſion, ce qu'étoit capable de produire la violence de ma paſſion. Je ſortis à ces mots de la maiſon de cette ingrate ſans attendre ſa réponſe, bien réſolu de ne la revoir jamais.

Que l'effort que je me fis en cette occaſion, me fut fatal! je tombai dangereuſement malade, & je fus à la veille de mourir; mais ma jeuneſſe,

ou, pour parler plus juſte, ma mauvaiſe fortune me fit revivre malgré moi. Je repris mes forces en peu de tems, mon funeſte amour ne perdit rien de ſa premiere violence; enfin je réſolus d'aller encore une fois chez mon ingrate Pa-li-ca-ma. Je m'y traînai donc avec peine, mais que l'état où je la trouvai, me fut ſenſible! Elle étoit ſur des carreaux de velours, les yeux baignés de larmes, les cheveux épars qui lui tomboient ſur la gorge; enfin les marques du plus violent déſeſpoir éclatoient en toute la perſonne de cette aimable fille. D'abord qu'elle me vit, ſes pleurs & ſes cris redoublerent: Venez Ta-mi-lo, me dit-elle, venez être le témoin de toute l'horreur qui m'environne. L'ingrat qui poſſedoit mon cœur & pour qui j'ai mépriſé votre amour, m'abandonne ſans retour; il trahit ſes ſermens, l'infidéle fuit, & me laiſſe en proye à tout mon déſeſpoir.

Belle Pa-li-ca-ma, lui dis-je en me jettant à ſes genoux, oubliez pour toujours un monſtre de perfidie, il ne mérite pas vos précieuſes larmes. Mais le puis-je, mon cher

Ta-mi-lo, reprit cette amante affligée, je ſçais tout ce que la raiſon doit inſpirer dans une pareille occurrence, je n'ignore pas ce qu'un juſte dépit peut ſuggérer ; mais hélas! mon amour eſt mille fois plus fort que le conſeil ; non, non, pourſuivit-elle avec tranſport, je ne veux ni ne dois chercher de ſoulagement à mon malheur que dans la mort que j'implore : oüi, ingrat, continua-t-elle, avec mille ſanglots, je ne me conſolerai de ta perte, que lorſque mon dernier ſoûpir aura ſignalé ma conſtance & mon amour.

Pa-li-ca-ma prononça ces paroles avec tant de véhémence, que je ne doutai pas qu'elle n'allât ſuffoquer. J'appellai ſes femmes à ſon ſecours, & je me retirai chez moi dans un état affreux. Vous connoiſſez l'amour, continua Ta-mi-lo à Ki-am-bu, ainſi il ne vous ſera pas difficile d'imaginer quelle devoit être ma ſituation : j'avois été le témoin des tranſports de Pa-li-ca-ma pour mon heureux Rival, je ne voyois que trop que rien ne pourroit la faire changer ; cependant je m'haſardai à retourner encore chez mon ingrate, je n'ou-

bliai rien pour remettre le calme dans ſon cœur, je lui dis tout ce que la raiſon pouvoit me fournir contre mon Rival, & tout ce que l'amour peuvoit dire pour moi, mais tous mes efforts furent inutiles.

Je vous plains, Ta-mi-lo, me diſoit cette aimable & malheureuſe fille, vous étiez né pour être heureux, c'eſt à regret que je contribuë à votre infortune, mais je ſuis incapable de penſer à autre choſe qu'à ma diſgrace particuliere; abandonnez un projet où l'Univers entier ne pourroit réüſſir, mon cœur n'eſt plus à ma diſpoſition, mon perfide amant s'en eſt pour jamais rendu le maître, je l'aimerai juſqu'au tombeau, & je fais vœu de lui être fidéle éternellement.

Quelle barbare déclaration pour un tendre amant comme moi, auſſi j'en fus tellement frapé, que je me ſuis étonné cent fois, comment je n'en tombai pas ſur le champ mort de douleur. Cependant je fus obligé de renoncer au ſeul eſpoir qui pouvoit faire le bonheur de ma vie. Je formai la réſolution de m'éloigner de Nanquin; j'allai dire adieu à Pa-li-

ca-ma : que ne puis-je vous redire tout ce que l'amour & le déſeſpoir me ſuggérerent dans ce triſte moment, vous auriez ſans doute pitié de l'état où je me trouvai ; mais l'inébranlable Pa-li-ca-ma n'en parut point émuë. Partez, Ta-mi-lo, me dit-elle, partez, je ne peux que vous plaindre, vous eſtimer, & mourir ; ce furent là les ſeuls diſcours obligeans que je pus obtenir de cette belle déſeſpérée, & je partis ſi étrangement agité, qu'après avoir donné ordre à mes gens de faire mon paquet, je ſuis venu dans cette grande Ville ſans trop ſçavoir la route que j'ai tenuë, perſuadé que je pourrois y trouver des objets capables de diſſiper mes noirs chagrins. En effet, j'ai réüſſi en partie, puiſque j'ai l'honneur d'être connu de la Princeſſe Bi-li-bam-ba, & que je ſuis devenu l'ami du Seigneur Ki-am-bu. C'eſt ainſi que Ta-mi-lo finit ſon diſcours.

Les deux amans plaignirent ſincérement l'Etranger, ils admirerent la conſtance de la Dame de Nanquin. Une maîtreſſe auſſi tendre méritoit bien d'être aimée, diſoient-ils, &

Ki-am-bu continuant la parole, je plains vos malheurs, mon cher Ta-mi-lô, lui dit-il, & je les plains d'autant plus, que j'en ſuis la cauſe innocente. C'eſt moi qui ſuis ſans doute le fortuné Rival, qui malgré lui s'eſt oppoſé à votre bonheur. J'ai ſçu plaire à Pa-li-ca-ma, je l'ai abandonnée; en un mot, c'eſt moi qui vous diſpute ſon cœur, mais vous ne devez pas vous en plaindre; c'eſt malgré moi qu'elle ne vous rend pas juſtice, puiſque j'atteſte le Ciel que je n'ai aucune tendreſſe pour cette aimable Dame, & que rien ne ſeroit capable de me faire renoüer avec elle.

Barbare Ki-am-bu, interrompit Ta-mi-lo, en verſant quelques larmes qu'il ne put retenir : as-tu bien le cœur aſſez cruel pour n'être pas touché de l'état où tu réduis l'infortunée Pa-li-ca-ma? Sçais tu qu'elle eſt prête à ſuccomber à ſon déſeſpoir? Pardon, belle Princeſſe, dit Ta-mi-lo en s'interrompant lui-même, je n'ai pû être le maître de mes premiers mouvemens, je ſçais que vous êtes une excuſe légitime à la dureté de Ki-am-bu; cependant je ne

peux m'empêcher de me plaindre d'un Rival, qui non-ſeulement m'enleve le cœur de ma maîtreſſe, mais qui eſt prêt encore à lui arracher la vie.

Je ne condamne point vos ſentimens, mon cher Ta-mi-lo, répartit Ki-am-bu; mais que peux-je faire pour votre bonheur ? ſi mon cœur ſe rendoit à la conſtance de Pa-li-cama, en ſeriez-vous plus heureux ? elle vous banniroit pour toujours de ſa préſence, & vous auriez la douleur de voir triompher votre Rival. Plût au Ciel, s'écria Ta-mi-lo, que je fuſſe réduit à cette extrémité; je l'aime pour elle ſeule, & dût mille fois périr le malheureux Ta-mi-lo, ce n'eſt que ſon bonheur que j'enviſage.

Je crois interrompit la Princeſſe, que le véritable amour conſiſte en effet beaucoup plus dans le bonheur de la perſonne aimée, que dans le ſien particulier. Vous penſez, Ta-mi-lo, en véritable amant; mais de grace, n'allez pas inſpirer au Seigneur Ki-am-bu des ſentimens préjudiciables à ma tendreſſe. Ne craignez rien, ma Princeſſe, répondit Ki-am-bu en ſouriant; j'eſtime Pa-

li-ca-ma, j'aime Ta-mi-lo ; mais j'adore Bi-li-bam-ba, & fais ferment de l'adorer toute ma vie, & tout le monde entier ne pourroit ébranler une résolution que l'amour & la raison autorisent. La conversation en resta là par l'arrivée de quelques domestiques, & Ta-mi-lo s'en alla.

La Princesse ayant quelque tems après réfléchi sur ce qui venoit de se passer, résolut d'avoir quelque froideur pour l'Etranger ; elle craignoit qu'il n'inspirât à son amant trop de reconnoissance pour la belle de Nanquin ; mais le cœur de Ki-am-bu ne pouvoit être ébranlé, elle s'en apperçût avec un plaisir qui marquoit assez son extrême tendresse. Il en devint plus assidu auprès d'elle, soit qu'il eût envie de lui ôter des soupçons dont elle ne pouvoit se défendre, soit qu'il prétendît faire voir par là à Ta-mi-lo qu'il étoit inutile de lui parler davantage en faveur de Pa-li-ca-ma ; quoiqu'il en soit, Ki-am-bu se mit en tête de presser son mariage avec la Princesse, ce qui fâcha fort Ta-mi-lo, qui cachoit le mieux qu'il pouvoit son désespoir. Mais il est aisé de juger quel en étoit

l'excès par la lettre ſuivante qui paroiſſoit venir de Nanquin, & qu'on lui rendit dans l'appartement de la Princeſſe, en préſence de laquelle il en fit l'ouverture, & lut ce qui ſuit.

Il eſt donc vrai, ingrat, que tu m'abandonne ſans retour. Une autre poſſede un cœur que mon amour devoit ſeul mériter. On dit même que tu vas t'unir pour toujours à ce nouvel objet qui te charme : mais perfide, ne crois pas joüir du fruit de ta lâche trahiſon. Crains la fureur d'une femme outragée, & tremble en ſongeant à ce que l'amour au déſeſpoir eſt capable d'inſpirer.

PA-LI-CA-MA.

La lecture de cette lettre fit frémir la Princeſſe; ô Ciel, ô Dieux, s'écria-t-elle, à quels malheurs ſommes-nous expoſés! Que craignez-vous, Madame, interrompit Ki-ambu, ces impuiſſantes ménaces n'ont rien qui m'étonne. Que pourroit Pa-li-ca-ma contre moi? Laiſſons ſa douleur s'exhaler en plaintes inutiles, & ſongeons à précipiter le bonheur que l'amour me prépare. Comme cet amant achevoit ces mots, Ta-mi-lo entra; Voyez mon cher,

lui dit Ki-am-bu, les douceurs de Pa-li-ca-ma; en même-tems il lui présenta la lettre que cet Etranger lut avec étonnement. Je vous avouë, dit-il à ces deux amans, que le ſtile de cette fille me ſurprend, je n'euſſe pas ſoupçonné cette Dame d'un pareil emportement; mais tout eſt pardonnable à l'amour, il n'eſt pas rare de le voir devenir furieux; le mépris & l'inconſtance ſont deux choſes qu'il pardonne rarement.

Il eſt vrai, interrompit Ki-am-bu; mais que pourroit tenter l'impuiſſant couroux de Pa-li-ca-ma? je vais m'unir à l'objet de mes vœux, qu'ais-je à rédouter d'une jeune perſonne, dont le ſexe ne peut produire qu'un vain éclat? Ne vous y trompez pas, mon cher ami, lui répondit Ta-mi-lo, la vengeance eſt douce lorſque l'amour la produit. Puiſque cette Dame vous aime, elle eſt capable de tout entreprendre; craignez ſa fureur, ſi vous mépriſez ſa tendreſſe. Vous me faites trembler, Ta-mi-lo, s'écria Ki-am-bu, quoi! ſeroit-il poſſible que Pa-li-ca-ma pût ſe porter à des extrémités, dont l'image ſeule me fait horreur: puis s'a-

dressant à la Princesse, n'ayez pas peur, Madame, lui dit-il de cette Nanquinoise, elle a plus de babil que d'effet.

Tout au contraire, reprit Ta-mi-lo, & Madame peut juger du fait par elle-même. Si on lui enlevoit inhumainement ce qu'elle aime, que feroit-elle, que diroit-elle ? Pour moi, continua-t-il, je connois le cœur de Pa-li-ca-ma, je sçais par une funeste expérience quelle est sa tendresse pour Ki-am-bu ; je crains qu'elle ne la porte plus loin, que la raison ne devroit lui permettre. Il faut prévenir les effets de sa fureur.

Je les préviendrai aussi, reprit Ki-am-bu, par la promptitude de notre mariage qui nous mettra à couvert d'une si dangereuse ennemie. C'est dans quinze jours que le deüil de la Princesse doit finir, elle permettra bien que ce tems s'abrége. Bi-li-bam-ba y consentit ; enfin tous les aprêts de ce mariage furent si précipités, que du consentement des parens de la Princesse, il fut arrêté pour le sixiéme jour ; mais la surveille de ce jour que ces deux amans regardoient comme le plus beau de

leur vie : une perſonne inconnuë remit à la Princeſſe par le moyen d'une de ſes femmes, un billet conçû en ces termes :

Bi-li-bam-ba, tu vas me réduire au dernier déſeſpoir ; crains tout de ma fureur, ſi tu te livres à tout ton amour.

La lecture de ces paroles fit fremir la Princeſſe, elle ne douta pas qu'il ne vînt de la belle de Nanquin ; mais elle ne pouvoit comprendre comment cette fille avoit pû découvrir ſi à propos la précipitation de leur mariage. Elle ne douta pas qu'elle ne fut cachée dans Pékin. Cette idée qui lui parut vrai-ſemblable, redoubla ſes juſtes allarmes : elle étoit dans cette fâcheuſe perplexité lorſque ſon amant entra. Voyez mon cher Ki-am-bu ; lui dit-elle en lui donnant le billet ; voyez ce que nous avons à craindre d'une amante mépriſée, il n'en faut plus douter ; elle eſt en cette Ville, elle obſerve nos démarches, elle eſt prête à ſe venger. O Ciel, pourſuivit-elle, préſervez mon amant du malheur dont il eſt menacé.

Calmez-vous, Madame, repartit Ki-am-bu, je ne vois pas qu'il y ait

dans ce billet aucun ſujet de s'allarmer ; je vois qu'il eſt de Pa-li-ca-ma, je connois ſa main ; mais celà ne me perſuade pas qu'elle ſoit dans Pékin. Ce billet n'eſt point datté, il ſe peut faire qu'il y ait long-tems qu'il ſoit écrit, ou qu'il vous ait été rendu par quelque eſpion qu'elle a ici, plus tard qu'elle n'a ſouhaité. D'ailleurs, continua cet amant, que pourroit la jalouſe fureur de cette Dame ? vous êtes à couvert de ſa malignité. Pour moi, je ſuis toujours accompagné d'une foule d'amis & de domeſtiques qui me mettent à l'abri de l'aſſaſſinat. Je ne pourrois même ſoupçonner cette Dame d'une action ſi lâche ; ainſi, charmante Bi-li-bam-ba, reprenez votre premiere tranquilité, & ne ſongeons qu'à goûter les plaiſirs que l'amour prépare à nos cœurs.

Ces aſſurances calmerent en partie les funeſtes preſſentimens qui s'élevoient dans ſon ame ; elle ſe rendit aux raiſons de ſon amant, & ils attendirent tous deux avec une égale impatience le jour heureux qui devoit pour jamais unir leurs deſtinées. Ta-mi-lo étoit preſque toujours témoin des tranſports de ces deux

amans ; on lisoit cependant malgré lui dans ses yeux un certain trouble qui l'agitoit. En vain on cherchoit à le mettre de belle humeur, & à lui persuader que ce mariage pourroit contribuer à sa félicité. Il étoit même assez vrai-semblable de croire que la Dame de Nanquin ayant perdu pour jamais l'espérance de plaire à Ki-am-bu, rendroit enfin justice au mérite & à l'amour du jeune Etranger ; mais tous ces raisonnemens ne pouvoient retirer Ta-mi-lo du noir chagrin qui le dévoroit : il quittoit souvent les compagnies pour aller rêver dans les endroits les plus solitaires, & ce n'étoit qu'avec une peine incroyable qu'on pouvoit l'arracher à sa solitude.

Cependant le jour du mariage de Ki-am-bu & de la Princesse arriva : à peine cet amant fut-il habillé que Ta-mi-lo entra dans son appartement ; mon cher ami, lui dit-il, souffrez que je vous entretienne un instant ; je viens de recevoir des lettres de Nanquin qu'il faut absolument que je vous communique. A ces mots Ki-am-bu le fit entrer dans son cabinet & s'y rendit un moment après.

Vous n'ignorez pas, lui dit Ta-mi-lo, l'amour que j'ai pour Pa-li-ca-ma ; vous ſçavez que j'ai ſacrifié pour elle mon corps & ma tranquilité, il ne me reſte plus à lui ſacrifier que ma vie. Liſez, continua-t-il en lui préſentant une lettre, & jugez ce que je dois faire pour ſuivre un ordre qui m'eſt précieux. Ki-am-bu prit la lettre, & lut ce que le Lecteur lira auſſi.

» Je ſçais Ta-mi-lo que vous êtes » ami de Ki-am-bu, il vous aura » ſans doute fait le récit de ſon lâche » procedé avec moi ; vous n'ignorez » pas ſon mariage avec la Princeſſe » Bi-li-bam-ba ; il faut, mon cher, » me venger de l'un & détourner » l'autre ; je vous demande ſa mort » comme une preuve de votre a- » mour. Percez le cœur de ce perfi- » de, ſi vous voulez parvenir au » mien ; en un mot, votre obéiſſance » à ſuivre ma volonté, & votre » promptitude à l'exécuter, déter- » mineront en votre faveur le cœur » de Pa-li-ca-ma.

Vous voyez, mon ami, lui dit Ta-mi-lo, que je ne dois pas balancer ſur le parti que je dois prendre

en cette occaſion : il faut renoncer à la Princeſſe, ou vous réſoudre à riſquer votre vie pour arracher la mienne.

Me croyez-vous aſſez lâche, reprit bruſquement Ki-am-bu, pour reſter en ſuſpens ſur ce que je dois faire. Bi-li-bam-ba & mon honneur me ſont également chers, & rien au monde ne pourra me faire renoncer ni à l'un ni à l'autre. Cependant comme c'eſt aujourd'hui que je dois poſſéder l'aimable Princeſſe que j'aime, ſouffrez que je remette à demain la ſatisfaction que vous me demandez.

C'eſt être beaucoup plus amoureux que brave, répartit fiérement Tami-lo, & l'honneur dont vous vous parez, ne doit pas vous être auſſi précieux que vous le dites, puiſque vous éludez à le ſatisfaire. Ah ! ç'en eſt trop, s'écria Ki-am-bu, je vous ferai voir bien-tôt que l'on ne m'inſulte pas impunément : en achevant ces mots, ces deux Seigneurs prirent une voiture, & ſortirent de Pékin. Un des Valets de Chambre de Ki-am-bu qui lui étoit fort affectionné, avoit remarqué dans les yeux de Tami-lo pendant qu'il parloit à ſon

maître, un trouble & une agitation toute extraordinaire : la curioſité le porta à vouloir pénétrer l'important ſecret que Ta-mi-lo avoit à communiquer à Ki-am-bu. Il avoit entendu à travers la porte du cabinet toute la converſation : ce fidéle domeſtique pour prévenir le malheur qu'il enviſageoit, courut chez la Princeſſe, qui étoit alors à ſa toilette occupée à relever ſa beauté, par tout ce que l'art pouvoit lui prêter d'agrémens.

Au récit que fit ce domeſtique, elle abandonne tout, & à demi vêtuë prend une ou deux de ſes femmes, ſe jette dans un Palanquin, & ſe fait porter avec viteſſe en pouſſant mille ſanglots vers l'endroit que le Valet de Chambre avoit indiqué. Après avoir jetté les yeux de côté & d'autre ſans trouver ce qu'elle cherchoit, à la fin elle apperçût à la deſcente d'un petit vallon, ces deux fiers ennemis qui ſe battoient avec une fureur qui la fit trembler. Auſſi-tôt elle deſcendit précipitamment de ſa voiture, & vola vers eux réſoluë de ſe jetter au milieu de ces deux acharnés combattans ; mais ſa préſence au lieu de les déſarmer, ne fit qu'irriter en-

core plus leur fureur. Ta-mi-lo pénétrant l'intention de la Princeſſe, ſe précipita ſur Ki-am-bu avec tant de rage, qu'il lui plongea ſon épée dans le ſein preſque juſqu'à la garde.

A ce coup mortel le malheureux Ki-am-bu vint tomber aux pieds de Bi-li-bam-ba, tout baigné dans ſon ſang. Ce funeſte ſpectable étoit capable de faire évanoüir la Princeſſe; mais ſon déſeſpoir prenant le deſſus, elle ramaſſa l'épée de ſon amant & s'avançant vers Ta-mi-lo: cruel, barbare, s'écria-t-elle, il te faut encore une victime, je te l'offre, réjoins par ma mort deux amans que ton inhumanité vient de ſéparer : en prononçant ces paroles elle ſe mit en devoir de ſe précipiter ſur Ta-mi-lo, qui reculant quelques pas; Princeſſe, lui dit-il, puiſqu'il faut ſelon vous encore une victime pour appaiſer les manes de Ki-am-bu, c'eſt à l'infortunée Pa-li-ca-ma à ſe punir de s'être trop vengée; regardez-moi, connoiſſez-moi à préſent, je ſuis cette malheureuſe fille qui viens d'arracher la vie à votre amant, & qui vais ſacrifier la mienne pour me faire ou-

blier ſon inconſtance, votre triomphe & ma rage. En finiſſant ces mots Pa-li-ca-ma ſe perça le cœur de ſa propre épée, & tomba ſans ſentiment aux pieds de Ki-am-bu.

A la vûë d'un évenement ſi tragique, la Princeſſe voulut ſuivre l'éxemple de Pa-li-ca-ma, ſi les deux femmes qu'elle avoit amenées ne lui euſſent promptement araché le fer homicide qu'elle tournoit déja contr'elle. On la mit promptement dans ſon Palanquin, où elle ne fut pas plutôt qu'elle tomba dans une foibleſſe, qui ménaçoit d'une mort prochaine. En effet on la conduiſit chez elle & on la mit au lit, ſans que tout ce qu'on lui donna pût la faire revenir de l'affreuſe léthargie où elle étoit plongée : enfin au bout de quelque tems elle reprit ſes eſprits, & ſe plaignit que l'uſage de la raiſon lui étoit mille fois plus funeſte que l'état dont elle venoit de ſortir. Elle ſe répréſenta toute l'horreur de ſon ſort. L'image ſanglante de Ki-am-bu venoit à chaque moment s'offrir à ſes yeux, elle ſe le répréſentoit percé d'un fer cruel : elle ſe retraçoit dans l'eſprit l'idée de l'implacable Pa-li-ca-ma qui s'arra-

choit elle-même la vie, après en avoir privé ſon amant. Toutes ces chôſes qui ſe préſentoient en foule à ſon imagination troublée, la replongerent dans ſes premiers transports, elle cherchoit les moyens d'aſſouvir ſa fureur, elle vouloit abſolument mourir ; mais ce fut inutilement, car les ſoins que ſes parens prirent pour la ſauver, détournerent les effets de ſon cruel déſeſpoir. Ils lui répréſenterent en pleurs autour de ſon lit, l'atteinte qu'elle donnoit à ſa réputation par une douleur immoderée; enfin ils ſçurent ſi bien la perſuader, qu'au bout de quelques jours elle fut en état de profiter de leurs ſages conſeils, & quoique dans le fond du cœur ſa douleur ne perdît rien de ſa prémiere violence, elle devint du moins en apparence plus tranquile.

Cependant elle apprit que les parens de Ki-am-bu pour éviter la rigueur des loix, l'avoient fait enlever du lieu de ce funeſte combat, & que l'on ignoroit où l'on avoit fait porter ſon corps auſſi-bien que celui de Pa-li-ca-ma. Elle approuva fort cette précaution, mais elle ne put s'empêcher

s'empêcher d'être irritée du peu de douleur qu'ils témoignoient pour une perte, qui, ſelon la Princeſſe, étoit irréparable. Elle regarda avec mépris la dureté de leur cœur, & ne pouvant ſe conſoler de la perte de ſon amant, elle prit la réſolution de ſe confiner parmi des filles conſacrées au ſervice des divinités de l'Empire, afin d'avoir la liberté de donner un libre cours à des larmes que la bienſéance la forçoit de retenir. Elle déclara ſa réſolution à ſes parens qui firent tout ce qu'ils purent pour la détourner de ce projet; mais ce fut en vain; tout ce qu'ils purent obtenir d'elle, ce fut une aſſurance de n'y reſter qu'un an. Elle fut long-tems à ſe déterminer ſur le choix de ſa retraite. Enfin pour éviter les perſécutions que la proximité des lieux auroit pû lui attirer, elle ſe détermina en faveur d'une magnifique Maiſon bâtie ſur les Frontiéres de l'Empire, vers la grande muraille conſtruite contre les courſes des Tartares, où elle fut conduite auſſi-tôt.

L'année de retraite étant paſſée, les parens de la Princeſſe allerent la rechercher. Ils n'oublierent rien pen-

dant la route pour lui faire oublier entierement le Seigneur Ki-am-bu : pour cet effet, ils lui proposerent un nouveau parti très-avantageux qui se présentoit; mais elle leur répondit avec fermeté que si c'étoit cette seule pensée qui les obligeoit à la retirer de sa retraite, ils pouvoient l'y remener. Ses conducteurs surpris de l'opiniâtreté qu'elle leur témoignoit, jugerent à propos de ne lui en plus parler, espérant que le tems triompheroit de sa constance. Enfin la Princesse arriva à Pékin où ses pere & mere, parens & amis la reçurent avec mille transports de joye. Au bout de quelques tems quelques Seigneurs de la Cour de l'Empereur voulurent s'empresser à lui offrir leurs services, mais elle n'en voulut écouter aucun, rebutant même les uns & les autres avec une hauteur qui tenoit un peu de la férocité. Toujours occupée de l'image de Ki-am-bu, elle n'avoit d'autre plaisir qu'à chercher la solitude pour s'entretenir de son bonheur passé, & ses malheurs présens.

Un matin étant plus accablée qu'à l'ordinaire à cause de l'imagination

funeste qu'un songe affreux avoit retracée à sa mémoire ; elle se leva avec précipitation & prenant une de ses femmes avec elle, elle descendit dans les jardins de son Palais, où après avoir fait plusieurs tours, elle porta ses pas vers un cabinet de verdure qui étoit au milieu d'une espéce de labyrinthe le plus gracieux du monde. Elle se croyoit seule en ce lieu ; mais elle fut extrêmement surprise en entrant dans ce cabinet d'y rencontrer un Maure le plus beau que l'on eût jamais vû. Il s'étoit endormi sur un lit de gazon : ses jouës paroissoient moüillées de larmes, il avoit sur la tête une espéce de turban ou bonnet garni de plumes de différentes couleurs ; son collier paroissoit d'or, rempli de caractéres, ausquels la Princesse ne fit pour lors aucune attention. Il avoit aux oreilles de grosses perles très-fines : frapée de ce spectacle Bi-li-bam-ba s'en approcha, & fut quelque tems à admirer ce Maure, & la curiosité naturelle au sexe l'ayant portée à examiner de plus près l'écriture du collier, elle fut surprise d'y trouver ces mots. JE RENAIS POUR MOURIR...

MON CHANGEMENT N'EST POINT DANS MON CŒUR... JE MEURS SI JE NE CHANGE, ET JE MOURRAI SI L'ON ME CHANGE.

Comme la Princeſſe tâchoit de pénétrer le véritable ſens de toutes ces deviſes, le beau Maure s'éveilla, & ayant reconnu Bi-li-bam-ba; belle Princeſſe, lui dit-il en ſe jettant à ſes pieds, puis-je être excuſable d'avoir pû un moment fermer les yeux devant le plus bel objet de la nature. Il y a dans ce diſcours, interrompit-elle, plus de galanterie que de ſincerité; mais laiſſons les complimens, & apprenez-moi qui vous êtes, & ce que vous venez chercher ici. Hélas! Madame, dit le Maure en ſe relevant, je ſuis un malheureux qui de la ſuprême felicité, ſe voit à la veille de tomber dans la plus cruelle des infortunes, ſans pouvoir m'en plaindre avec juſtice, & je cherche un bonheur auquel je n'oſerois prétendre. Voilà, Madame, quelle eſt ma ſituation; convenez, s'il vous plaît, qu'il n'en eſt pas de plus terrible.

J'avouë, lui répondit la Princeſſe, que vous êtes à plaindre, mais vous ne contentez ma curioſité qu'à demi.

Votre eſprit & votre politeſſe me font juger que vous êtes plus que vous ne voulez paroître ; & les deviſes galantes qui ornent votre collier, font aſſez comprendre que l'amour cauſe une partie de vos peines. Hé bien, Madame, reprit le Maure, puiſque vous ſouhaitez que je réponde poſitivement aux queſtions que vous me faites, j'aurai l'honneur de vous dire que l'eſprit & la politeſſe que vous m'attribuez, viennent de l'éducation que j'ai euë en vivant autrefois avec le Seigneur Ki-am-bu.

Ah Dieux ! s'écria alors Bi-li-bamba, vous avez connu le malheureux Ki-am-bu. Oüi, Madame, pourſuivit le Maure, j'ai ſçû ſes plus ſecrettes penſées : il adoroit la Princeſſe Bi-li-bam-ba, & je ſçais même qu'il l'adorera toute ſa vie. Hélas ! interrompit la Princeſſe avec un torrent de larmes, vous ignorez ſans doute ſa déplorable fin ; je l'ai vû percer d'un fer homicide, je l'aurois ſans doute ſuivi dans le tombeau, ſans le ſoin barbare que l'on prit pour me conſerver la vie ; mais au moins, ma fidélité pour ſa mémoire, juſtifiera la violence de mon amour.

Quoi ! Madame, lui dit le Maure, Ki-am-bu eſt mort, & vous lui ſerez fidéle ! N'en doutez pas, reprit bruſquement la Princeſſe, toutes les puiſſances de l'Univers ne pourroient ébranler mon cœur ; ma conſtance me ſuivra dans le tombeau. J'ai aimé la perſonne de Ki-am-bu, je me plais dans ſon ſouvenir, & rien ne pourra me diſtraire du ſeul bonheur qui reſte à mes jours infortunés.

Ah ! Madame, quelle fidélité ! interrompit le Maure en ſe proſternant aux pieds de la Princeſſe, reconnoiſſez-moi, trop aimable Bi-li-bam-ba ; je ſuis ce trop heureux Ki-am-bu que l'apparence d'une mort certaine n'a pû arracher de votre cœur. Je ſuis cet amant tendre & fidéle qui vous adore, & qui joint à la plus vive paſſion la plus ſenſible reconnoiſſance. A ces paroles la Princeſſe fut extrêmement ſurpriſe, elle reconnoiſſoit la voix de Ki-am-bu ; ſon cœur même l'aſſuroit qu'elle le voyoit en la perſonne du Maure ; mais ſes traits étoient tellement défigurés, qu'elle ne ſçavoit à quoi ſe déterminer. Je vois bien, ma Princeſſe, lui dit Ki-am-bu, (car en effet c'étoit lui-même,)

que vous n'oſez vous en raporter à mes paroles, l'apparence les combat. L'état où je me trouve eſt ſi contraire à celui où je devrois être naturellement, que je ne puis condamner votre incertitude; mais, Madame, le récit de mes avantures vous éclaircira d'un doute que je ne peux déſaprouver. Enſuite Ki-am-bu pria la Princeſſe de s'aſſeoir ſur le banc de gazon où il s'étoit endormi, ce qu'elle fit tellement agitée, & ſon cœur flotant ſi fort entre la crainte & l'eſpérance, que ne pouvant proférer un ſeul mot, elle donna à Ki-am-bu le tems de conter ſon hiſtoire en ces termes.

Je me ſouviens, ma belle Princeſſe, de l'empreſſement avec lequel vous accourûtes pour vous oppoſer au combat de Ta-mi-lo avec moi. Mon reſpect & mon amour rallentirent ma colére pendant que votre préſence reédoubla la fureur de mon antagoniſte. Je reçûs un coup d'épée qui m'étendit à ſes pieds ſans ſentiment, je n'ai ſçû que quelque tems après, que le prétendu Ta-mi-lo étoit mort ſur le lieu même de notre combat après s'être percé de ſa propre

épée, & que ce Ta-mi-lo & Pa-li-ca-ma n'étoient qu'une ſeule & même perſonne. O Ciel, s'écria en cet endroit Ki-am-bu, peut-on pouſſer plus loin l'amour, la jalouſie & la fureur! je ne puis comprendre comment une choſe ſi extraordinaire ne ſoit pas devenuë publique, & qu'une affaire de cette conſéquence ait été enſevelie avec les cendres de l'infortunée Pa-li-ca-ma. Quoiqu'il en ſoit, pourſuivit Ki-am-bu, il auroit été heureux pour moi qu'une pareille avanture eût été répanduë dans le Public, elle m'auroit épargné les malheurs qui me ſont arrivés depuis, & l'état cruel où je me trouve aujourd'hui. Car enfin, Madame, pour vous achever le récit que j'ai commencé, & pour me confirmer dans votre eſprit pour le véritable Ki-am-bu; vous ſçaurez que quelques heures après les funeſtes événemens que vos ſoins ne purent prévenir, je repris mes ſens & me trouvai dans une maiſon inconnuë. Je demandai d'abord de vos nouvelles, comme la choſe du monde qui m'intereſſoit le plus, perſonne ne voulut me répondre. Je m'informai enſuite du lieu où j'étois,

je n'en fus pas mieux éclairci ; enfin je fus contraint de rester dans le silence, par celui que l'on observoit avec moi. Je me laissai panser & médicamenter sans rien dire, & le seul discours qui se prononça de toute la journée dans cette silencieuse maison, fut une certitude que le Chirurgien me donna d'une guérison prochaine.

Quoique je n'aye jamais été trop attaché à la vie, cette assurance ne laissa pas de me faire un sensible plaisir. L'idée flâteuse de vous revoir, me causoit des transports qui ne sont connus que des véritables amans. Le lendemain matin je vis entrer dans mon appartement Kiam-si mon oncle, qui après s'être informé de l'état de ma santé, m'aprit que mon combat avoit été raporté à l'Empereur en secret, & qu'il avoit assuré quelques Mandarins de sa Cour, que malgré les bontés qu'il avoit toujours euës pour notre Maison, il vouloit m'abandonner à la rigueur des loix pour avoir osé me battre sans sa permission, si la mort ne m'en avoit garanti.

Vous jugez bien mon cher neveu,

continua mon oncle, qu'après cette déclaration autentique, il faut bien vous garder de vous montrer en ce païs, & vous résoudre à passer quelque tems hors de l'Empire, jusqu'à ce que nous ayons trouvé moyen d'accommoder cette affaire. Vous devez même éviter de donner de vos nouvelles à la Princesse; quand même la discrétion & sa tendresse assureroient votre secret, la joye qu'elle auroit de vous sçavoir hors de danger, vous trahiroit.

Je consens à tout ce que vous souhaitez de moi, répondis-je à mon oncle; mais pour ce dernier article, je n'y souscrirai de ma vie. Il y auroit de l'inhumanité à laisser une Princesse dans la cruelle situation, où l'apparence de ma mort l'a réduite. Mon oncle qui comprit facilement que je m'obstinerois à vouloir vous donner de mes nouvelles, feignit d'y consentir, & entra même de si bonne grace dans mes justes raisons, qu'il se chargea d'un billet pour vous, par lequel je vous instruisois de l'état où j'étois, & vous assurois d'une fidélité éternelle; mais j'ai sçû depuis que le Seigneur Ki-am-si l'avoit sup-

primé, aussi-bien que plusieurs autres, dont je chargeois ses domestiques.

Cependant ma santé se rétablissoit tous les jours, mon oncle pressoit mon départ; mais je voulois vous voir avant de partir; votre silence, Madame, me paroissoit extraordinaire, & je me doutai que l'on supprimoit mes lettres. Je connoissois trop votre cœur pour le juger capable d'ingratitude; enfin je me serois obstiné à vouloir prendre congé de vous, quelque danger qn'il y eût eu à suivre mon dessein, si je n'avois appris dans l'instant que je me disposois à l'effectuer, que vous étiez partie de Pékin pour un long voyage, sans que l'on pût me dire la route que vous aviez prise. Je m'en fis informer de tous côtés, mais ce fut en vain. Enfin je fus contraint de céder aux instantes priéres de mes parens; j'allai m'embarquer à Macao sur un petit Vaisseau Portugais qui faisoit voile pour le Japon, où nous espérions arriver en peu de tems.

Mais à peine eûmes-nous gagné la haute mer qu'il s'éleva un vent si furieux, que nous nous trouvâmes bien-

D vj

tôt dans un danger évident; car la tempête devint si violente que nos mats se briserent, le gouvernail fut emporté, nos voiles déchirées, de sorte que nous n'attendions plus que le moment d'être engloutis par les flots; mais le Ciel me réservoit à des malheurs plus singuliers. La tempête s'appaisa au moment que nous l'espérions le moins; mais ce ne fut que pour tomber d'une extrêmité dans une autre. Un Pirate Cochinchinois vint fondre rapidement sur nous, & ne courut aucun risque à nous attaquer. Je tentai inutilement à ranimer le courage des Matelots, & de tous ceux qui étoient sur notre Vaisseau, mais ils étoient tellement abbatus par l'extrême fatigue qu'ils venoient d'essuyer, qu'ils se laisserent enlever sans résistance.

Le Pirate nous fit tous passer sur son bord, où nous fûmes mis à la chaîne au fond de cale; ensuite il pilla notre Vaisseau, & en retira tout ce qu'il crut pouvoir lui être utile, après quoi il l'abandonna à l'avanture. Pour nous après nous avoir fait roder deux ou trois semaines sur la mer, il nous mit à terre dans une isle

dont le Prince participoit à tous ses vols & brigandages. Le nom de cette isle m'est échapé. Nous fumes vendus à différens particuliers, & comme j'étois la seule personne de marque qui fût sur le Vaisseau Portugais, je fus présenté au Prince de l'Isle, qui me reçût un peu moins grossiérement qu'il n'avoit coutume. Il avoit appris ma condition & mon nom par quelqu'un de nos Matelots. Ainsi l'espérance d'une rançon considérable, l'obligea de me traiter un peu moins mal que les autres.

Il me fit donner un logement assez commode, mais j'y étois observé avec tant de soins, qu'il paroissoit impossible que je pusse jamais m'échaper. Aussi n'en avois-je pas la moindre espérance, étant dans une isle qui n'étoit qu'un séjour de Corsaires. Le seul espoir qui me restoit alors, étoit de pouvoir peut-être un jour obtenir ma liberté à force d'argent, en écrivant par ces Pirates à mes parens, qui le feroient tenir à Canton ou à Macao, au choix de ces Brigands.

Je pressentis un jour sur cela le Prince de l'Isle; mais son excessive avarice lui fit mettre ma rançon à une

ſomme ſi exhorbitante que je craignis que mes parens ne vouluſſent pas la payer. Je leur écrivis cependant par un de ſes Corſaires, & j'attendis leur réponſe avec une impatience extraordinaire. En l'attendant toujours je paſſois ma vie fort triſtement dans ce maudit lieu, & je m'étonne comme je n'y ai pas cent fois ſuccombé. J'avois ſçû retirer des mains de nos voleurs quelques livres que je liſois quelquefois ſur une petite hauteur où l'on me permettoit d'aller; je m'y entretenois ſouvent l'eſprit de mes malheurs, & ſongeois à l'aimable Bi-li-bam-ba. Voilà ce qui faiſoit mon unique conſolation, voilà à quoi je m'occupois.

Je paſſai de cette maniere ſept mois ſans recevoir aucunes nouvelles. Une nuit qu'étendu tout habillé ſur mon lit, je repaſſois dans mon eſprit, les belles & ſages maximes du divin Con-fu-ciu, je vis entrer au clair de la Lune, une femme envelopée dans une aſſez longue robe; Ki-am-bu, me dit-elle, en langage Portugais, que je ſçais un peu écorcher; tu vois ce que l'amour eſt capable de produire, je t'ai vû ſur la

hauteur, & je t'ai trouvé si fort à mon gré, que j'ai franchi toutes les loix de la pudeur pour venir moi-même t'annoncer ma tendresse. Je suis Portugaise d'origine, née à Macao, & me promenant un jour au bord de la mer avec une de mes parentes, nous fûmes toutes deux enlevées dans une chaloupe par trois des Pirates de cette Isle, qui nous conduisirent à leur Vaisseau caché à l'abri d'un grand rocher. Après que ces coquins eurent couru la mer à leur ordinaire, ils me conduisirent ici seule, car ma parente succombant à la douleur, mourut & fut jettée à la mer. Le Prince, ou plutôt le Tyran de cette Isle me trouvant quelques appas, me mit d'abord au nombre de ses femmes : il y a deux ans que j'ai cette belle qualité. Dans les commencemens ce n'étoit auprès de moi qu'assiduités, en un mot j'étois sa favorite ; mais l'infidéle m'a sacrifiée depuis huit mois aux appas d'une Cochinchinoise qui est à présent sa chere maîtresse. Je dois cependant suspendre mes plaintes, puisqu'étant moins observée, j'ai trouvé le moyen de me dérober à la vigilance

de ſes gens, pour me rendre où l'amour m'appelle.

A la vûë de cette femme j'étois deſcendu de mon lit, l'ayant laiſſée parler tout à ſon aiſe, & voyant qu'elle n'avoit plus rien à dire; Madame, lui dis-je en ſa même langue, je dois m'eſtimer heureux dans mon malheur; puiſque l'amour s'intereſſe pour moi, & qu'il ſe ſert d'une auſſi aimable perſonne que vous, pour m'aider à ſupporter mon infortune.

Les complimens ſont ici ſuperflus, reprit la Portugaiſe, je n'ai point de tems à perdre, il faut que je retourne promptement; tu connois ma tendreſſe, parce que je fais aujourd'hui pour toi en venant t'avertir que ſi tu veux je te procurerai la liberté; j'en ſçais les moyens, ſonges ſi tu es d'humeur à les exécuter, adieu, je te reverrai demain.

En effet, elle ne manqua pas à ſa parole, dès qu'il fut ſoir elle vint me trouver. Hé bien! Ki-am-bu, dit-elle, as-tu pris ta réſolution; oüi Madame, lui dis-je, je ſuis prêt à tout entreprendre, pourvû que j'aie l'honneur de vous avoir pour compagne; mais de quoi s'agit-il? Vous

le ſçaurez bien-tôt, reprit la Dame; il s'agit à préſent de me préparer pour mon entrepriſe. En prononçant ces dernieres paroles, elle tira de deſſous ſa robe, le vêtement complet d'un Maure, dont elle s'habilla promptement après avoir quitté ſes habits de femme: enſuite elle tira de ſa poche un petit pot de pommade, dont elle ſe barboüilla le viſage, les mains, les bras, & une partie du corps, & ayant paſſé de l'eau deſſus, elle parut à mes yeux du plus beau noir du monde.

Pour moi qui ne comprenois rien à ce myſtére, je contemplois cette métamorphoſe avec une ſurpriſe étonnante, ce que remarquant Mirmala (c'étoit le nom de cette femme,) je n'ai plus rien à craindre, dit-elle, de la perquiſition du Tyran de cette Iſle, tout le monde enſemble ne pourroit me reconnoître pour la véritable Mirmala, puiſque la pomade dont je me ſuis noircie ne peut s'effacer qu'au bout d'un an; trop heureuſe d'être connuë uniquement du Seigneur Ki-am-bu: j'y borne ma felicité, & je n'aſpire qu'à ſon cœur, pour me payer du ſacrifice que je lui fais du mien.

Comme j'étois ſur le point de répondre à ce diſcours obligeant, le Prince de l'Iſle vint me trouver, heureuſement j'avois caché les hardes de la Portugaiſe. Jeune homme, me dit-il, je viens de recevoir des lettres de tes parens de la Chine ſur la rançon que j'exige de toi. Ils me mandent qu'ils ſont dans l'impoſſibilité de me fournir la ſomme que j'ai preſcrite : Ecris leur encore une fois, je ne veux point démordre de mes prétentions ; je te donne un mois pour avoir leur derniere réponſe, après quoi ſi elle ne t'eſt pas favorable, je jure par le Dieu Ram, que je te ferai mettre dans le milieu de l'Iſle aux emplois les plus bas, afin de les engager à me ſatisfaire.

Après cette cruelle ſentence, le Prince ſe mit en devoir de ſortir, mais appercevant Mirmala qu'il ne reconnut pas, que fait-là ce Maure, dit-il, & qui l'a laiſſé entrer ici. C'eſt, Seigneur, lui dis-je, un jeune homme, qui depuis quelques mois me rend quelques ſervices, il m'eſt plus agréable qu'aucun autre à cauſe de ſa fidélité. Je ne prétends point, reprit le Prince, qu'aucune perſon-

ne suspecte puisse approcher de toi, je dois me défier de tout, après la fuite de Mirmala qui s'est échapée de chez moi par quelque correspondance secrette avec quelqu'un de mes sujets : que l'on saisisse ce Maure, continua-t-il, en se tournant vers ses gardes, & que l'on le mette au rang de mes esclaves ; ceux à qui il appartient viendront le chercher eux-mêmes, puisqu'il m'a nommé un nom que je ne connois point.

A peine cet ordre fut-il donné, que l'on se jetta sur la malheureuse Portugaise, dont les plaintes & les soupirs furent inutiles, on l'enleva malgré sa résistance, je la plaignis dans mon cœur, & j'étois dans une agitation extraordinaire par la crainte où j'étois qu'elle ne fût découverte, & que je ne fusse compris dans sa disgrace : je regardois les vils emplois dont ce Prince me ménaçoit, comme une marque qu'il soupçonnoit quelque chose ; & si ce Tyran, disois-je en moi-même, vient à découvrir le sexe du Maure prétendu, & reconnoître en lui la véritable Mirmala, je suis perdu sans ressource, & on m'ôtera la vie.

Ces inquiétudes me parurent si bien fondées, que je fus quelques jours sans pouvoir prendre ni repos, ni nourriture; d'ailleurs le terme que ce cruel Prince m'avoit accordé, me paroissoit si court, que je craignois fort que durant cet intervale, je ne pusse recevoir des nouvelles de la Chine. Toutes ces réflexions, & plusieurs autres me mettoient le désespoir dans le cœur. Enfin je résolus de tout risquer pour m'échaper du funeste lieu où j'étois, & même de l'Isle s'il m'étoit possible.

J'avois en ma puissance la pomade avec laquelle Mirmala avoit défiguré ses traits, je m'en servis pour effacer les miens; je pris un petit équipage mauresque, & en cet état j'attendis que la nuit fût avancée, résolu de me servir d'un poignard que la Portugaise m'avoit donné, au cas que j'eusse le malheur d'être découvert par mon garde, ou de me faire tuer si l'on venoit se jetter sur moi: par bonheur les choses tournerent tout autrement que je n'aurois osé l'espérer; car mon garde se trouva justement un de ceux que Mirmala avoit corrompus par ses présens, & me

prenant juſtement pour elle dans ce moment, je ſuis charmé, me dit-il, Madame, à demi bas, de vous voir échapée à la fureur de notre Prince, je craignois qu'il ne découvrît votre ſexe, & je ſongeois déja à fuir dans les bois, pour n'être point exposé aux tourmens affreux qui auroient ſans doute été préparés pour vos complices.

Tu n'avois rien à rédouter de mon indiſcrétion, lui répondis-je en contrefaiſant une voix féminine, charmé de ſon erreur : mais enfin, comme il n'eſt rien de ſi caché qui ne puiſſe ſe découvrir un jour, j'ai réſolu de m'échaper d'ici, je viens de dire un éternel adieu au malheureux Kiam-bu ; je ne peux ſoutenir notre ſéparation ſans déſeſpoir ; il s'eſt mis au lit, & m'a priée pour derniere faveur de ne laiſſer approcher perſonne de lui. J'avouë pourſuivis-je, en faiſant ſemblant de verſer quelques larmes, que j'ai trop aimé cet infortuné priſonnier pour être inſenſible à ſon état ; mais enfin bien loin de pouvoir le ſoulager, je ne puis que lui nuire, ſi je venois à être découverte ; ainſi, mon ami, fais-moi ſortir de ce

lieu ſans que perſonne puiſſe me voir, peut-être que tes camarades qui ſçavent mon ſecret, & qui viennent de me faire entrer ici, ne ſont plus dans le même poſte, & tu ne pourrois peut-être me garantir de la curioſité des autres. En lui diſant ces dernieres paroles, je lui mis dans la main un des diamans que Mirmala m'avoit laiſſés avec ſes habits de femme. Je m'en étois muni pour ſubvenir aux dépenſes que je prévoyois être obligé de faire, ſans leur ſecours je n'aurois jamais pû accomplir mon deſſein.

Le garde ébloüi de la magnificence de mon préſent, me conduiſit par des bois, des montagnes, des vallées, & par des routes détournées à l'autre côté de l'Iſle. Quoique nous allaſſions aſſez vîte, nous fûmes bien trois heures à faire ce chemin, qui ſelon mon eſtime contenoit bien trois ou quatre lieuës. Durant la route mon guide m'aprit que quoique cette Iſle eût un nom particulier, elle étoit cependant particulierement conuë ſous celui de l'Iſle aux Larrons; que les Pirates qui l'habitent avoient accoutumé de vendre tout ce qu'ils pil-

loient à des Marchands affidés du Japon, de la Cochinchine, & même à des Portugais de Macao, qui les venoient prendre de tems en tems, & payoient ces marchandises partie en argent, partie en poudre à canon, balles, armes, chanvre, gaudron & autres choses dont ces Pirates ne pouvoient se passer; que cette Isle étoit éloignée de la Chine de quelques trois cens lieuës, & qu'il ne manquoit pas toutes les semaines d'arriver de l'autre côté de l'Isle, où nous allions, des barques de pêcheurs du Japon, de l'Isle Formose, & autres endroits pour pêcher du corail, de l'ambre, des perles & des coquilles au pied des rochers qui se trouvent là en assez grand nombre; qu'il ne doutoit pas enfin qu'à la pointe du jour je ne découvrisse quelqu'un de ces pêcheurs par le moyen duquel je pourrois m'évader, qu'au surplus si je ne voyois personne, je pourrois me tenir cachée dans les bois, où il n'y avoit rien à craindre, & où je trouverois des platanes & autres fruits pour me sustenter, & qu'il étoit certain que dans deux ou trois jours je trouverois quelque barque.

En diſcourant ainſi nons arrivâmes à une deſcente aſſez longue qui ſe terminoit à la mer qui avançoit aſſez ſur la terre entre deux grands rochers : là m'ayant dit adieu, il me laiſſa ſeul & s'en alla bien vîte.

Cet endroit ſolitaire & le ſilence de la nuit me ſaiſirent d'abord de frayeur, je ne ſçavois ce que j'allois devenir, le tems d'un autre côté me preſſoit extrêmement, ma fuite ne pouvoit pas être long-tems ignorée, je craignois de ne point trouver ces barques dont le Maure m'avoit parlé; enfin l'eſprit agité de mille ſoucis, je me promenois doucement ſur le ſable de peur de faire du bruit; en attendant la pointe du jour qui ne devoit venir que dans quatre ou cinq heures : quand deux heures après mon arrivée en ce lieu, je fus ſurpris de voir à la clarté d'un reſte de Lune quelqu'un qui me ſuivoit, en faiſant autant de tours de promenade que moi; je crus même remarquer que l'on m'éxaminoit avec beaucoup d'attention. Je voulus d'abord éviter les regards de ce curieux indiſcret, mais ce fut inutilement. Cet homme attaché à mes pas ſembloit être devenu mon ombre,

ombre. Comme j'avois tout lieu de craindre quelque ſurpriſe dans le cruel détroit où je me trouvois, je pris mon parti ſur le champ ; je mis le poignard à la main ne voulant pas me ſervir d'un piſtolet, à cauſe du bruit qu'il auroit pû faire en le lâchant, ſi j'y étois forcé, & ſaiſiſſant cette perſonne inconnuë à la gorge, je la terraſſai.

Prépares-toi à la mort, lui dis-je, ſi tu ne m'inſtruis à l'inſtant de ce que tu es, & de la raiſon qui t'oblige à me ſuivre avec tant d'obſtination. Hélas ! me dit-il, je ſuis un malheureux eſclave qui cherche à ſe ſauver de captivité ; je t'ai pris pour un de mes camarades à qui j'avois donné rendez-vous en ce lieu, & qui a le même deſſein que moi. Comme la nuit n'eſt pas trop claire, & que ces grands rochers font de l'ombre, je craignois de me tromper, & je voulois avant de me déclarer, être ſûr de celui à qui j'allois parler.

Je ſuis fâché, lui dis-je en relevant cet inconnu, de la frayeur que je t'ai cauſée ; bien loin de vouloir te détourner de ton projet, je t'avoüerai franchement que je ſuis dans le même

cas, & que j'attends le jour pour ſçavoir, s'il n'y a pas ici, ou aux environs, quelques barques de pêcheurs pour nous y retirer à couvert. Il y en aura ſans doute, reprit l'inconnu, & nous les verrons au point du jour; je m'en ſuis bien informé avant de prendre le parti que j'ai pris.

Pendant que cet inconnu me parloit ainſi, je repaſſois dans mon eſprit où j'avois entendu le ſon de ſa voix, je n'y fis cependant pas une longue attention; mais quel fut mon étonnement quand aux premiers rayons de la lumiere je reconnus la Portugaiſe Mirmala en la perſonne du faux eſclave. Les habits de Maure qu'elle avoit pris en ma préſence, me la firent reconnoître aiſément, mais je n'eus garde d'en faire la moindre déclaration. Nous attendîmes donc enſemble que le jour fût plus grand, alors nous eûmes le bonheur de remarquer un Vaiſſeau à l'anchre à environ une lieuë de nous. Nous tinmes conſeil Iſouf & moi, (car Mirmala avoit pris ce nom,) ſur ce que nous avions à faire.

Comme nous nous diſpoſions à faire quelque ſignal à ce Vaiſſeau, de

nous envoyer chercher, nous vîmes mettre la chaloupe en mer avec quelques outils que l'on mit dedans, & quelques pêcheurs qui y descendirent. Ils s'en vinrent droit vers nous sans nous appercevoir, parce que nous nous étions cachés derriere une pointe de rocher. Si-tôt qu'ils furent à terre nous les accostâmes, les priant bien-humblement de nous mener promptement à leur Vaisseau, parce que nous avions quelque chose d'important à dire à leur Capitaine. Ces bonnes gens se regarderent un moment consultant entr'eux ce qu'ils avoient à faire, quelques-uns furent d'avis de nous laisser là & d'aller consulter sur cela le maître de la barque; mais les autres nous voyant sans armes, & noyés de larmes, eurent pitié de nous, & nous ayant reçûs dans leur chaloupe nous conduisirent dans leur bord, où nous arrivâmes en peu de tems.

Le Capitaine de cette barque qui étoit faite comme une frégate légere, s'appelloit Mo-ta-ga; il étoit Chinois d'origine de la Province de Canton. Nous lui contâmes comment nous nous étions échapés, & par le

moyen d'un des diamans de Mirmala, dont je lui fis préſent, tant pour mon paſſage que pour celui de mon camarade ; je le rendis fort traitable, & il nous promit de nous faire partir dès le ſoir même ; auſſi-bien, dit-il, nos peſcheurs ne trouvent preſque plus rien le long de ces rochers depuis que certains Marchands Tonquinois leur rendent de fréquentes viſites. Là-deſſus il enfila un long diſcours ſur cette pêche, lequel aboutit à nous faire comprendre qu'en payant quelque tribut tous les ans au Prince de cette Iſle, ils pouvoient y venir pêcher quand ils vouloient, ſans craindre aucune inſulte de la part de ces Pirates, ſoit en pêchant, ſoit en allant & revenant, ce qui nous fit un grand plaiſir.

Le ſoir venu, il nous tint parole, car après le retour de ſes gens, il mit incontinent à la voile. Iſouf mon camarade voyant le Vaiſſeau partir, témoigna quelque chagrin de n'avoir pas avec lui l'eſclave pour lequel il m'avoit pris. Je lui en demandai la cauſe, & il m'avoüa naturellement qu'outre qu'il étoit lié avec lui par les nœuds d'une ſincere amitié, il

l'avoit chargé de tout ſon argent & de pluſieurs bijoux de prix, & qu'ainſi il ſe trouveroit fort embaraſſé pour la ſuite de ſon voyage.

Ne craignez rien, lui dis-je, vous ne manquerez point, & ſi vous voulez vous attacher à moi, je prendrai autant de ſoin de vous que je pourrois avoir de moi-même. Généreux ami, me répondit le faux Iſouf, que ne dois-je pas à vos bontés, & que ne puis-je les reconnoître? mais le ſort m'enleve tout ce que j'avois de plus précieux au monde, & cette liberté ſi belle dont les perſonnes raiſonnables font tant de cas, eſt pour le malheureux Iſouf une peine effroyable. Je feignis de ne point comprendre le ſens de ſes paroles, qui en effet n'étoient intelligibles que pour moi, & reprenant bruſquement la parole; pour moi, dis-je, quoique j'aye tout ſacrifié pour obtenir la liberté, j'aurois encore mille fois haſardé ma vie pour ſortir d'eſclavage. Il eſt ſi doux de ſe voir libre, que l'on ne peut trop acheter une pareille félicité.

Mo-ta-ga, le maître du Vaiſſeau qui écoutoit notre converſation, voulut être de la partie, & comme il

ne manquoit pas d'eſprit, il chercha à confondre Iſouf ſur le diſcours qu'il avoit avancé. Il faut être dépourvû de bon ſens, lui dit-il, pour ſoutenir une propoſition auſſi ſinguliere que la tienne le paroît. Si tu avois des engagemens dans l'Iſle aux Larrons aſſez forts pour les regreter, qui t'as contraint à les abandonner, & pourquoi t'es-tu procuré un bonheur, dont tu te plains ?

Il eſt de certaines circonſtances, lui répondit Iſouf, qui rendent les apparences trompeuſes. Peut-être étois-je amoureux ſans pouvoir être auprès de l'objet de mon amour, pendant que ſoumis aux emplois les plus mépriſables, je me voyois accablé ſous la tyrannie d'un maître barbare. Ceſſes donc de te plaindre, interrompit bruſquement Mo-ta-ga, & confeſſe que la liberté doit te paroître précieuſe, puiſqu'elle t'arrache à ton malheur, ſans te priver d'un bien dont tu ne pouvois joüir. Il eſt vrai, lui répondit Iſouf, qu'à regarder les choſes dans le ſens avantageux que vous les dites, je dois être content de ma bonne fortune; mais vous ne faites point attention qu'en me pro-

curant un bien, qui n'étoit pas le but principal de mes ſouhaits, je ſuis pour jamais privé de l'eſpérance qui fait ſeule la douceur de la vie.

Cette converſation fut ſoutenuë avec aſſez de vivacité de part & d'autre, & tandis que nous navigions du côté de la Chine avec un vent favorable, le Capitaine de la barque charmé de rencontrer dans les deux eſclaves tant de politeſſe & d'eſprit, ne nous quittoit preſque jamais. Il nous conta l'hiſtoire de ſa vie; que ſon pere l'avoit deshérité pour enrichir ſon cadet, & qu'après ſa mort n'ayant pû rien avoir de ſa ſucceſſion, il avoit abandonné ſa Province réſolu de n'y rentrer de ſa vie; qu'avec le peu d'argent qu'il avoit arraché de ſon frere, il s'étoit addonné au trafic de la mer, qui au bout de ſix années lui avoit aſſez apporté de profit pour lui faire acheter le Vaiſſeau ſur lequel nous étions, & dont la charge étoit entierement à lui.

Nous loüâmes fort ſon induſtrie, & nous blâmâmes la dureté de ſon pere. Avec de pareils diſcours nous cherchions à diſſiper l'ennui de huit

ou dix jours de navigation. Nous commencions déja à découvrir les environs de Macao, & même nous comptions d'y arriver dans peu de tems, lorſque la nuit qui ſelon toutes les apparences devoit être la derniere de notre voyage : environ ſur les trois heures du matin, le feu ſe prit à notre Vaiſſeau par la négligence d'un Matelot qui s'étoit enyvré, & avoit laiſſé ſa pipe allumée auprès de quelques bottes de chanvre. Ce feu embrâſa le Vaiſſeau avec tant de violence, qu'il ne fut pas queſtion de ſauver la moindre choſe. Nous eûmes à peine le tems de jetter à la mer notre grande chaloupe avec laquelle nous cherchâmes à gagner au plus vîte la terre.

Mo-ta-ga voyoit conſumer tout ſon bien avec une force d'eſprit & un courage que j'admirois dans un homme de ſa profeſſion. Il ne pouſſa aucun ſoupir. Vous voyez, nous dit-il d'un grand ſang froid, que l'homme raiſonnable ne doit compter ſur rien. Qui eſt-ce qui n'auroit pas crû que la fortune pour réparer l'injuſtice de mes parens, ſe déclaroit en ma faveur? cependant elle ne m'accable au-

jourd'hui, que pour mieux me faire ſentir ſa barbare inconſtance. Par bonheur, pourſuivit-il, il me reſte un bien qu'elle ne peut détruire.

Que vous me ſoulagez, interrompis-je, je vous croyois ruiné ſans reſſource! je le ſuis en effet, me dit-il, puiſque le thréſor qui me reſte ne conſiſte que dans mon cœur, mon eſprit & ma raiſon; avec lui je peux braver tous les autres. Je vous avouë, belle Princeſſe, que le diſcours de cet homme me ſurprit. J'y remarquois tant de grandeur d'ame, dans un tems où je croyois qu'il eſt un peu permis d'en manquer, que je ne pouvois aſſez marquer mon étonnement. Iſouf n'en étoit pas moins émerveillé : Nous ne pûmes nous empêcher d'en marquer notre ſurpriſe à Mota-ga, mais il nous répondit avec tant de liberté d'eſprit, que nous conçûmes pour lui une eſtime infinie.

Sur ces entrefaites, nous arrivâmes à terre à la pointe du jour. Je dis au Capitaine que des affaires de conſéquence m'appelloient en diligence à la Cour de l'Empereur, & que s'il vouloit m'y ſuivre, non-ſeulement

E v

je le défrayerois de ſon voyage, mais que peut-être je trouverois moyen de lui faire rendre juſtice ſur ſon bien, ou de le placer honorablement. Mo-ta-ga me remercia avec beaucoup de politeſſe; quoique peut-être il regardât l'offre & l'appui dont je le flâtois comme une chimére, il ne laiſſa pas d'accepter ma propoſition avec plaiſir : il ne ſçavoit plus où donner de la tête après la perte qu'il venoit de faire, ainſi il ſe détermina à m'accompagner, & congédia ſon équipage, qui le quitta les larmes aux yeux.

Nous cherchâmes donc des voitures, avec leſquelles nous ſommes arrivés à Pékin tous trois il y a un peu plus d'un mois. Vous jugez bien, Madame, que mon premier ſoin fut de m'informer de vos nouvelles, l'on m'apprit que pluſieurs de vos parens étoient partis pour aller vous retirer de votre ſolitude, & que vous deviez arriver inceſſamment. Je fus tenté d'aller au-devant de vous; mais la honte de paroître à vos yeux dans l'état difforme où je ſuis, contraignit mon impatience. Je fis faire le collier que vous voyez, & graver

les deviſes que vous y avez lûës, qui témoignent une partie de mon déſeſpoir & de mes craintes ; car enfin je ne doutai pas que votre retour ne fût une marque évidente de quelqu'établiſſement. Je ne pouvois m'en plaindre, quoique cette idée me fît mourir de douleur. Que n'ais-je point ſouffert dans cette cruelle attente ? La converſation de Mirmala & de Mo-ta-ga ne pouvoit diſſiper mes ennuis : toujours ſolitaire & malheureux, je n'attendois pour ceſſer de vivre que l'inſtant où vous ceſſeriez d'être fidéle à la mémoire de Ki-am-bu. Enfin, ma Princeſſe, je ſçus votre retour, j'appris votre conſtance à refuſer d'illuſtres alliances. Je n'oſois m'en imputer la gloire, j'étois dans l'incertitude de me découvrir à vous avant que de me déclarer à mes parens ; je craignois de ne pouvoir vous perſuader ayant encore pluſieurs mois à attendre, avant de reprendre ma figure naturelle. Je tremblois que quelqu'un de mes rivaux ne fût enfin aſſez heureux pour vous déterminer en ſa faveur. Cependant je réſolus de ne point me faire connoître, pas même

à mes parens, & j'aurois ſans doute tenu la promeſſe que je m'en étois faite ſans l'heureux haſard qui m'offre à vos yeux & qui me fait voir même votre amour & ma gloire. Ki-am-bu finit ainſi ſon hiſtoire.

La Princeſſe fut tellement attendrie de ce diſcours, que ne pouvant plus douter d'une vérité que ſon cœur lui confirmoit, elle ſe jetta entre les bras de ſon amant, & par les plus tendres careſſes, cherchoit à lui exprimer combien elle étoit ſenſible à ſa conſtance & à ſon retour. Mais ce même malheur qui juſqu'alors les avoit également perſécutés, ne perdit point l'occaſion de le faire. Odatis jeune Prince Tartare & parent de l'Empereur, entra dans le cabinet de verdure où étoient ces deux amans, & ſurprit le beau Maure aux genoux de la Princeſſe, qui le ſerroit tendrement entre ſes bras.

Il eſt impoſſible de pouvoir exprimer quelle fut la ſurpriſe de ce Prince à cette vûë. Il étoit un des plus zélés adorateurs de Bi-li-bam-ba ; il avoit mis dans ſes interêts preſque tous les parens de la Princeſſe ; ſon bien étoit ſi conſidérable qu'elle étoit perſécu-

tée pour l'épouſer; ainſi le Lecteur peut ſe répréſenter quel dût être ſon étonnement à l'aſpect qui s'offroit à ſes yeux.

Il recula quelques pas, & régardant la Princeſſe avec le dernier mépris : Pardonnez mon indiſcrétion, Madame, lui dit-il avec un ſourire amer, je ne m'attendois pas de vous trouver en ſi honorable compagnie, ni à voir vérifier ici une des hiſtoires de notre Poëte Ki-ki-la : J'avois toujours regardé ce qu'il dit comme une fiction ; mais il eſt de ces goûts dominans, auſquels il eſt impoſſible de pouvoir réſiſter.

Le Seigneur Ki-am-bu qui s'étoit promptement relevé à l'arrivée du Prince, ne donna pas à Bi-li-bam-ba le tems de répondre, & prenant bruſquement la parole ; quelque ſoient les goûts de la Princeſſe, lui dit-il, apprenez que vous devez les reſpecter, ſur-tout quand ils ſont conformes à la gloire & à la vertu, dont elle fait profeſſion.

Il eſt vrai, interrompit gravement le Prince, que la bienſéance eſt bien obſervée en careſſant des gens de ton eſpéce; vas, mon ami, pourſuivit-

il, rends graces au peu de considération qui me reste pour Bi-li-bam-ba, sans quoi je te punirois de ton insolence. Apprends toi-même, interrompit Ki-am-bu piqué au vif, apprends que sans cette même considération, dont tu parles, je te ferois répentir du peu de respect que tu as pour la belle Bi-li-bam-ba.

A ces mots le Prince Odatis outré de fureur, ne put se contenir plus long-tems, & mettant le sabre à la main, il s'avança sur Ki-am-bu, qui se trouvant sans armes, ne put faire autre chose que de parer avec un mauvais bâton qui se trouva là par hasard, le coup que son ennemi vouloit lui porter; après quoi il se jetta sur lui à dessein de le désarmer. L'entreprise n'étoit pas facile, ils étoient tous deux grands, forts & robustes, aussi se fit-il entr'eux une lutte cruelle & douteuse.

Pendant ce tems-là, la frayeur saisit si fort la Princesse, qu'elle ne faisoit autre chose que de crier de toute sa force pour appeller du secours. Trois de ses parens suivis de tous les domestiques de son Palais accoururent promptement, & arriverent

dans l'inſtant même que Ki-am-bu vainqueur avoit déſarmé ſon ennemi, & lui faiſoit demander la vie. Cette circonſtance rédoubla tellement la fureur de ces domeſtiques, qu'ils ſe jetterent tous à la fois ſur le malheureux amant qu'ils ne connoiſſoient pas. Ils l'auroient ſans doute accablé, ſi le danger preſſant, où la Princeſſe le vit expoſé, n'eût ranimé toutes ſes forces.

Elle courut avec précipitation le dégager des mains de ces furieux, & elle fit ſi bien par ſes cris, ſes pleurs, & ſes ménaces qu'elle les détourna de leurs lâches projets. Ses parens étonnés de ce qu'ils lui voyoient faire en faveur du Maure, la regardoient avec ſurpriſe; mais leur étonnement devint bien plus grand, lorſque le Prince Odatis leur eût raconté le ſujet de ſon combat. Il n'épargna pas la Princeſſe, & la fureur où il étoit, lui fit lâcher forces traits empoiſonnés à l'occaſion de ſes careſſes pour le Maure.

Bi-li-bam-ba le laiſſa exhaler toute ſa bile, ſans l'interrompre, après quoi prenant la parole à ſon tour, elle déclara hautement que ſa ten-

dreſſe pour le Maure étoit légitime ; puiſque le Seigneur Ki-am-bu & lui n'étoient qu'une ſeule & même perſonne. Elle fit enſuite un abregé des circonſtances qu'elle venoit d'apprendre, & jetta par ce récit ſes auditeurs dans une perplexité difficile à exprimer. Ils ſe regardoient tous ſans pouvoir ſe rien dire. Enfin le Prince Odatis rompit le ſilence le premier, en proteſtant avec ſerment qu'il n'étoit pas aſſez crédule pour ajoûter quelque foi à une fable que la Princeſſe n'avoit inventée, que pour mettre le Maure à l'abri des tourmens qu'il avoit mérités.

Ce diſcours ralluma la colere des parens de la Princeſſe, & on alloit de nouveau attenter ſur la perſonne de Ki-am-bu, mais Bi-li-bam-ba ſe mettant au-devant de lui, aſſura fiérement qu'on lui arracheroit plutôt la vie que de ſouffrir qu'il lui fût fait la moindre violence, qu'elle lui avoit donné ſa foi, & qu'en un mot elle le regardoit comme ſon mari ; que par conſéquent elle périroit avec lui, s'il falloit qu'il ſuccombât à leur indigne fureur. Cette authentique déclaration mit le comble aux étonne-

mens, & rendit les auditeurs comme petrifiés.

Ce fut alors que la Princeſſe profitant de leur ſilence, les aſſura que le Seigneur Ki-am-bu reprendroit dans quelque tems ſa figure naturelle; elle leur fit remarquer ſon collier d'or, & les deviſes dont il étoit rempli; elle leur parla de Mirmala qui pourroit rendre témoignage en ſa faveur, & qui par le même artifice s'étoit défigurée les traits; enfin elle harangua ſi bien, qu'il fut conclu qu'on ne feroit aucune violence au Maure; qu'on lui donneroit un appartement où il ſeroit gardé à vûë jusqu'au tems qu'il avoit limité pour le rendre reconnoiſſable; mais qu'après cet effort que l'on ne faiſoit qu'en faveur de la Princeſſe, s'il ne pouvoit vérifier ſa naiſſance, il ſeroit abandonné à la rigueur des loix pour ſes impoſtures, & la Princeſſe enfermée pour toute ſa vie.

Bi-li-bam-ba accepta avec plaiſir toutes ces conditions, & ces deux amans ſe retirerent plus tranquiles qu'ils ne l'avoient eſpéré. On mit Ki-am-bu dans un appartement ſéparé, on lui donna des gardes, &

on envoya arrêter Mirmala qui fut bien ſurpriſe de ſe voir découverte. Elle avoüa ingénuement tout ce qui s'étoit paſſé dans l'Iſle aux Larrons, & jura que dans quelque tems le noir de ſon viſage ſe diſſiperoit de lui-même. Elle apprit avec déſeſpoir l'hiſtoire de Ki-am-bu; elle demanda à lui parler, mais on lui refuſa. Cette hiſtoire fit beaucoup de bruit à Pékin, où on ne parloit d'autre choſe. Les parens de Ki-am-bu ne ſçavoient à quoi ſe déterminer; d'un autre côté la Princeſſe ne put jamais obtenir la permiſſion de voir ſon amant dans ſa retraite, car elle étoit obſervée ſoigneuſement.

Enfin au bout de dix mois Mirmala reprit ſa figure naturelle, & ſe montra aux yeux de toute la Maiſon de la Princeſſe la plus belle perſonne du monde. Cette circonſtance ne fit plus douter du ſort de Ki-am-bu. En effet, on vit quelques jours après le feint Maure devenir le véritable Ki-am-bu: Les parens de Bi-li-bamba en furent charmés, ſes amis auſſi, & ſur-tout l'aimable Princeſſe, qui en eut des tranſports de joye inconcevables. Le Prince Odatis vint mê-

me la ſuplier de lui pardonner ſes fautes, ce qu'elle lui accorda de fort bonne grace : le mariage de ces deux amans fut agréé de l'Empereur, conclu d'un conſentement général, & célébré quelques jours après avec toute la magnificence poſſible ; Ki-am-bu fit rendre juſtice à Mo-ta-ga, & lui fit épouſer la belle Mirmala. C'eſt ainſi qu'après tant de traverſes ces deux illuſtres amans gouterent la douceur d'une union, que l'amour & la raiſon doivent faire durer à jamais.

A préſent que je me ſuis acquitté de ma promeſſe en faiſant part au Lecteur d'une piéce qui pourroit bien ſervir de ſujet pour une tragi-comedie, je reviens à parler de Batavia, où j'ai vû des animaux que je n'ai jamais vûs ailleurs. Ce ſont des oiſeaux gros comme des moutons que les gens du païs appellent Caſoüars ou Caſuels, qui n'ont ni langues, ni aîles, ni plumes, ni queuë ; mais ſeulement de longues ſoyes comme des ſangliers, piquantes, & faites comme les pointes des porcs-épics. Ils avalent le fer, & même des charbons ardens comme un morceau de

Oiſeaux ſans plumes, ſans langues, aîles, & queuë.

viande, ſans en mourir, ni en être incommodés. Ils courent ſi fort que le meilleur coureur ne ſçauroit les attraper; & quand quelqu'un les veut prendre, ils ſecoüent le coû, & s'élançant contre lui le renverſent avec leurs pieds, dont ils lui frapent ſi fort l'eſtomach qu'ils le tuënt s'il ne les prévient avec quelque arme.

On vend auſſi en cette Ville de très-beaux perroquets qui viennent des Iſles de Sombreſe. Il y en a de diverſes couleurs, très-faciles à apprivoiſer, ſur-tout les blancs qui ſont gros comme des poules, & qui ont trois rangs de belles plumes jaunes ſur la tête. J'en ai vû qui parloient auſſi diſtinctement qu'une perſonne. Ils ne coutent tous dreſſés que vingt ſtubres ou ſoux de France; mais il eſt fort difficile de les tranſporter en Europe, parce qu'ils meurent ordinairement quand ils ont paſſé la Ligne.

Il y a pareillement à Batavia une ſorte de négoce dont je dirai deux mots. C'eſt que pluſieurs Hollandois qui ont ſervi Meſſieurs les Etats en pluſieurs Comptoirs des Indes, viennent ordinairement ſe retirer en

cette Ville avec toutes leurs richeſſes, où ils font un commerce honteux de perſonnes débauchées qui s'entendent merveilleuſement bien à épuiſer la bourſe de ceux qui les frequentent.

C'eſt la coutume du gouvernement de Batavia d'envoyer tous les ans au Cap de bonne Eſpérance, les criminels qui n'ont pas mérité la mort, mais qui ſont exilés pour un tems. Le Gouverneur de ce lieu les traite & nourrit fort durement, les employant de plus à réparer les fortifications de la Forteresſe, & à pluſieurs autres rudes travaux. Sur la fin de l'année mil ſept cens ſeize, le Gouverneur de cette Ville avoit fait partir un Navire de Batavia chargé de ces ſortes de criminels & de pluſieurs autres marchandiſes. Un François qui ſe faiſoit appeller de la Pariſiére, & qui avoit amaſſé de grands biens, voyant ce Vaiſſeau prêt à partir, jugea à propos de s'y embarquer avec ſa femme, ſes enfans, & tous les effets qu'il avoit gagnés au ſervice de la Compagnie d'Hollande; mais ce Vaiſſeaux périt, & la fin de ceux qui étoient deſſus fut ſi déplo-

rable, qu'elle mérite bien d'être raportée. La relation qui en fut imprimée, commence ainsi par l'histoire du sieur de la Parisiére.

Histoire d'un François.

Ce François, dont on ignore la famille & le lieu de sa naissance, après avoir demeuré quelque tems à Batavia eut envie de s'y marier. Il jetta pour cela les yeux sur la fille d'un opulent Portugais, qui passoit pour une des grandes beautés de la Ville; il s'agissoit d'abord de gagner les bonnes graces du pere pour parvenir à la fille: mais il n'en put jamais venir à bout, car le pere étoit de ces gens rébarbatifs, qui n'écoutent pas volontiers les raisons d'un jeune homme passionné. Il n'en étoit pas de même de la Demoiselle, à qui la langue dorée de la Parisiére sçavoit persuader tout ce qu'il vouloit. Enfin tous les deux étant contens l'un de l'autre, tout alloit assez bien, au mariage près.

C'étoit cependant où visoit le François à cause que la Demoiselle étoit l'unique héritiere. Le pere étoit d'une opiniâtreté insuportable, & il n'y avoit pas apparence pour la Parisiére de pouvoir jamais parvenir

à cette alliance qui lui tenoit ſi fort au cœur. Enfin après mille & mille réflexions, il prend le malheureux deſſein de ſe défaire ſécrettement du pere, & pour cet effet ayant remarqué qu'il ſe promenoit quelquefois ſeul le long de la mer, il alla l'y attendre dans un endroit où il ne pouvoit être vû.

Le pere ne manqua pas de venir ſelon ſa coutume, & dans le tems qu'il ſe promenoit, occupé à la lecture d'un livre, le François ſortit de ſa cachette avec un poignard à la main, dont il lui donna tant de coups qu'il le laiſſa mort ſur la place. Enſuite il reprit le chemin de la Ville tranquillement après avoir jetté ſon poignard à la mer, & rentra par une porte oppoſée à celle du côté de laquelle le meurtre avoit été commis.

Ce crime demeura ſi bien caché qu'on ne put jamais en découvrir l'auteur. Cependant la Pariſiére alla marquer à ſa maîtreſſe les larmes aux yeux toute la part qu'il prenoit à la cruelle perte qu'elle venoit de faire. Enfin comme ce qui eſt violent ne dure pas long-tems, la douleur de la belle ſe calma, & elle épouſa ſans

le ſçavoir le meurtrier de ſon pere; qui entra par cette alliance en poſſeſſion des grands biens pour leſquels il ſoupiroit depuis long-tems. Les jeunes mariés paſſerent quelques années dans la joye & les plaiſirs; mais voyant le Vaiſſeau dont je viens de parler, qui ſe diſpoſoit à partir pour le Cap de bonne Eſpérance, notre François eut envie de s'y embarquer avec ſa femme, ſes enfans & tous ſes effets. Il comptoit trouver en ce Cap quelque Vaiſſeau François ou d'une autre nation, par le moyen duquel il ſe rendroit en France ſa chere patrie, où il avoit fait deſſein de briller, mais le Ciel en avoit décidé autrement.

Le Vaiſſeau alla quelque tems fort heureuſement; mais quand il fut arrivé à la hauteur du Cap des Courans, une horrible tempête le fit échoüer & briſer contre des rochers, de ſorte que tous ceux qui étoient deſſus eurent toutes les peines du monde à ſe ſauver, les uns par le moyen des débris du Vaiſſeau, les autres avec la chaloupe. Ces pauvres malheureux ſe voyant à terre ſe mirent en route pour chercher un endroit

droit habité par les Portugais, qu'ils estimoient être proche du lieu de leur naufrage, mais ils se trouverent bien surpris de se trouver en un païs situé entre le Cap des Courans & celui de bonne Espérance, où les Noirs du païs les harceloient nuit & jour par les bois, & le long de la marine.

Les Hollandois se défendoient le mieux qu'ils pouvoient, mais ils ne pouvoient résister qu'à demi à cause de la violente chaleur du climat, de la faim & de la soif qui les tourmentoient étrangement, de sorte qu'il y en eut plusieurs qui restérent exposés à la cruauté des Noirs & des bêtes farouches. Ces Noirs, sans se soucier des coups de feu, en tuerent grand nombre; le reste entre lesquels se trouva la Parisiére, sa femme & ses enfans, se sauverent le mieux qu'ils purent en gagnant toujours païs; mais à force d'avancer ils tomberent entre les mains d'autres Noirs, qui leur firent mille cruautés, & massacrerent la plûpart de ces malheureux. La Parisiére réfléchissant alors sur le misérable état où il se trouvoit avec sa femme & ses enfans au milieu des barbares, &

dans des déſerts brûlans & arides, avoüa qu'il méritoit bien ce châtiment; & que le ſang de ſon beaupere excitoit la vengeance divine contre lui.

Il n'en fallut pas davantage pour faire verſer à ſa malheureuſe femme un torrent de larmes; elle lui fit mille reproches, & à quelques jours de là ne pouvant réſiſter à ſa douleur, à la faim, à la ſoif, à la chaleur & à une infinité d'autres miſeres, elle fut trouvée mourante par le François ſon mari qui venoit de chercher quelques racines pour la ſuſtenter. Il en reçût les derniers ſoûpirs & l'enterra dans le ſable, comme il avoit fait tous ſes enfans; après quoi ſon déſeſpoir le porta à ſe jetter dans les bois, & depuis on n'en a jamais entendu parler. Tous ceux qui étoient de ſa compagnie furent mangés par les bêtes, ou tués par les Noirs, excepté un ſeul Hollandois, qui en réchapa avec des peines & fatigues incroyables, & fit tant qu'il arriva au Cap de bonne Eſpérance, où il fit le récit de cette déplorable avanture.

Le tems de mon retour à Goa s'ap-

prochant, je fis marché avec le Patron d'un Navire Portugais, qui avoit quelques Marchandiſes pour cette Ville, & quelques Comptoirs le long de la Côte de Malabar, mais comme il ne devoit partir que dans le terme de trois ſemaines; je pris ce tems pour reconnoître quelques endroits de cette grande Iſle, & pour remarquer ce qu'il y avoit de plus curieux le long de la mer aux environs de Batavia.

Voyage de l'Auteur aux environs de Batavia.

Pour cet effet je loüai un Birmar; c'eſt une eſpéce de Bateau, dont il y a grand nombre en cette Ville, entretenus aux dépens du Gouverneur, qui retire un grand profit de leur loyer, & m'y étant embarqué avec quelques proviſions, & un ſçavant Botaniſte qui m'honoroit de ſon amitié, nous partîmes un jour de grand matin pour cotoyer l'Iſle, nous faiſant mettre de tems en tems à terre pour faire nos obſervations dans les endroits que nous jugions convenables à notre deſſein.

Nous ramaſſâmes d'abord un grand nombre de burgos, coquilles, vignots & autres raretés marines dont la beauté étoit ſurprenante; mais ce qui

nous étonna davantage, ce fut qu'ayant mis dans mon mouchoir une certaine ſorte de petit coquillage avec le poiſſon qui y étoit renfermé, ce même mouchoir parut teint d'une couleur de pourpre; ce qui nous fit conjecturer que ce poiſſon pouvoit bien être le *Murex* des anciens, dont on a perdu l'uſage. Je gardai par curioſité quelques-unes de ces petites coquilles, mais je les perdis à Goa.

Après nous être promenés aſſez long-tems ſur les bords de la mer, & nous être rafraîchis, nous entrâmes plus avant dans le païs, où nous trouvâmes une campagne aſſez ſpacieuſe environnée de bois. Nous y fîmes rencontre de deux habitans de l'Iſle qui étoient là avec un petit garçon occupés à ramaſſer quelques racines & quelques fruits. Ils ne parurent point ſurpris de notre rencontre, ils nous firent même quelques civilités à leur maniere, mon camarade leur dit en leur langue le ſujet qui nous amenoit en ce lieu; c'eſt ce qui détermina le petit garçon à nous montrer pluſieurs ſimples, dont ſe ſervent ces peuples, & une herbe

entr'autres qui leur ſert de contre-poiſon, lorſqu'ils ont pris quelque choſe de pernicieux, ou quand ils ont été frapés de fléches empoiſonnées. Nous prîmes des feüilles de cette herbe, & mon ami en compoſa un onguent dont il fit l'eſſai; il ſe trouva très-excellent pour les playes & autres maux. Nous voulûmes prendre la racine de cette herbe, mais ce petit garçon ſe mit auſſi-tôt à crier, & les deux Indiens le quérellerent fort de ce qu'il nous avoit montré cette plante qu'ils eſtiment infiniment.

En parcourant les bois nous trouvâmes un arbre dont les feüilles ſont aſſez ſemblables à celles du laurier; mais l'arbre eſt plus gros, quoiqu'on en trouve auſſi de petits. En faiſant une inciſion à cet arbre, il en ſort une gomme blanche & excellente contre les apoſtumes ou tumeurs, Copal. cauſées par des humeurs froides, car pour celles qui viennent de chaleur, cette gomme que les Indiens appellent Copal, n'y eſt pas bonne.

Nous cueüillimes pareillement en Anac. cet endroit une racine que mon Botaniſte m'aſſura être très-excellente: les

Portugais l'appellent Anac. C'eſt une plante rampante à terre & aſſez ſemblable à l'ariſtoloche longue, elle porte un petit fruit qui imite les poires, longues, tendres & vertes. Cette racine a une vertu merveilleuſe, pour guérir une certaine maladie appellée Antac, que l'on prend facilement par le commerce avec les Noirs. Il n'y a pas d'autre remède aux Indes pour exempter de la mort que celui-là. On broye d'abord cette racine, & on en prend le poids d'un écu ou environ en poudre dans de l'eau claire, & cela fait ſuer ſi fort le malade, qu'en peu de tems il eſt guéri. Je mis ſur ma langue un peu de cette racine, je la trouvai quelque peu amere, & cependant d'une odeur & d'un goût aſſez agréable.

Datura. Mon ami me montra auſſi en cet endroit quelques plantes par-ci-par-là qui portoient de grandes fleurs blanches ſur des tiges aſſez hautes : il m'aſſura qu'il y en avoit beaucoup aux environs de Goa, où il avoit demeuré, & que les Dames n'en ignoroient pas la vertu de ſon tems. Ma curioſité me porta à lui faire quelques queſtions au ſujet de cette belle

plante, & pour me contenter il me dit que ce que j'admirois, s'appelloit Datura, & que quiconque en prendroit en trop grande quantité, mourroit en peu de tems, riant & pleurant comme un insensé; & qu'autrefois les Dames de Goa, pour avoir le plaisir de converser sûrement avec leurs amans, donnoient une petite dose de cette herbe à leurs maris, en y mêlant quelqu'autre composition qu'il ignoroit, de sorte que le pauvre mari après en avoir pris, entroit en une si grande folie ou rêverie, qu'il prenoit une pique, fusil, ou hallebarde pour garder la porte de sa maison; demeurant de cette maniere en sentinelle sans dire aucun mot aux entrans ou sortans, vingt-quatre heures entieres, qui est le tems ordinaire de l'effet de la drogue; après quoi s'éveillant comme d'un profond sommeil, il ne se souvenoit point de ce qu'il avoit vû ou fait, tant les yeux, les sens, & la pensée sont agités par la force de cette plante.

Cette description me divertit fort, & donna lieu à quelques plaisanteries, qui nous amuserent en mangeant quelques noix de cocos, dont Cocos.

nous bûmes le lait avec plaiſir. Mon ami m'aſſura que ce lait pris en trop grande quantité, eſt fort nuiſible à la ſanté. Il n'enyvre pas à la vérité, car il n'échauffe pas, & ne monte pas à la tête; mais au contraire il glace, & engourdit ſi fort les nerfs, qu'on ne peut marcher ni ſe tenir debout.

Nous remarquâmes encore en cet endroit quelques plantes que la terre produit ſans être cultivée, comme quelque peu de cochenille, du paſtel, du bois de teinture, du mollé & du cacao. La cochenille eſt une eſpéce de petite araignée blanchâtre qui croît ſur certains arbres d'une eſpéce particuliere, & aſſez ſemblables à des figuiers. Ces arbres ſont fort bas de tige, mais ils ont grand nombre de feüilles & d'une grandeur prodigieuſe. Tout le monde eſt inſtruit de l'eſtime & de l'uſage qu'on fait de la couleur d'écarlate dans tous les païs de l'Europe; cependant c'eſt de cette petite beſtiole ſeulement qu'elle ſe tire. Il y en a grande abondance dans la nouvelle Eſpagne d'où on l'apporte en Europe.

Cochenille

Paſtel.

Le Paſtel eſt une plante ſemblable au chanvre; elle eſt excellente pour les

belles teintures bleuës : les Peintres & les Teinturiers ne peuvent s'en passer. Le bois de teinture dont j'ai parlé, étoit assez semblable à celui qui porte le nom de campêche, bois si renommé dans tous les païs, que les Navires s'en chargent avec plaisir. L'industrie des hommes l'a trouvé propre à teindre vingt-deux couleurs différentes.

Le Mollé est un grand arbre fort touffu, dont la feüille verte teint en jaune, au raport de mon Botaniste; ses petites branches appliquées entre la tête & le chapeau, sont un véritable réfrigératif & préservent des coups de Soleil : nous en fîmes l'expérience, car le Soleil étoit bien ardent. La gomme qui découle de cet arbre est blanche, & sert comme de baume pour guérir toutes sortes d'ulcéres & de blessures. Son tronc peut servir au charronnage; son fruit pend comme de petites grapes de groseilles rouges, dont il approche fort pour la grosseur, la forme & la couleur : il est d'un goût & d'une odeur assez agréable, mais cependant un peu forte, & on en peut tirer une espéce de vin fort doux qui enyvreroit. Mollé.

F v

Cacao. Le Cacao, dont nous ne trouvâmes que trois arbres malgré nos perquisitions & nos recherches, croît comme un arbre de moyenne hauteur. Il aime l'ombre, & se trouve presque toujours à l'abri de quelqu'autre arbre plus élevé que lui, comme s'il cherchoit à se garantir des ardeurs du Soleil. Il produit depuis sa racine jusqu'à ses branches les plus hautes une espéce de cocos raboteux, & par grains au dehors à peu près comme seroit un grand concombre d'un gris brun. Ce cocos étant ouvert montre au-dedans environ cent grains plus ou moins, qui sont couvert chacun d'une petite écorce cotonneuse de très-bon goût & pleine de suc. Quand on a mangé cette écorce, on trouve dedans un grain roux couvert d'une autre écorce plus mince & presque noire, & ce grain qu'elle renferme, est précisément ce qu'on appelle le cacao. L'usage en étoit plus commun dans l'Europe avant celui du caffé qui semble l'avoir emporté sur lui, sur-tout en Angleterre, France & Hollande.

Ce grain, au raport de mon camarade qui avoit été en Amérique, sert

de monnoye dans la nouvelle Eſpagne. On en donne ſoixante qui tiennent lieu de ſept ſoux : dans les marchés publics on en achette les menuës uſtenciles de cuiſine & de ménage, & on s'en ſert auſſi à faire l'aumône. Quand ce grain eſt moulu & qu'il eſt réduit en pâte, il s'en tire une eſpéce de pomade blanche qu'on appelle pomade de cacao : elle eſt d'une odeur fort agréable, on s'en ſert utilement en pluſieurs ſortes de maladie, & quelques perſonnes l'appliquent avec ſuccès ſur les bleſſures nouvellement faites. Il y en a de petit, de moyen & de gros ; mais ſa bonté ne conſiſte point en ſa groſſeur, ni en ſa couleur, mais en l'excellence de ſon goût qui provient de la qualité du terroir. Le meilleur de tous eſt celui qui croît en Amérique dans la Province de Nicaragua, & enſuite celui de Guatimala qui eſt preſque le même climat, puiſque celui de Varacoſa dans l'Iſle de Cuba, & ce dernier eſt le plus roux.

Après ceux-là, celui de Saint Domingue l'emporte, parce qu'il eſt menu & excellent pour ſon ſuc ; celui de Caracas qui eſt le plus gros,

eſt le moins eſtimé de toutes les Indes. Il y en a auſſi dans le Pérou, mais il ne croît que dans le Goyaquil : il y eſt fort gros & excellent, tant qu'il ne ſort pas du Royaume, mais lorſqu'on veut le tranſporter ailleurs, il change de goût en paſſant la mer, & devient chanci : c'eſt ce qui fait que pluſieurs perſonnes le recherchent avec plus d'empreſſement que les autres, parce qu'il fait plus de mouſſe & d'écume que celui du Méxiqué, & il y a bien des gens qui n'aiment que la mouſſe du chocolat, & ils n'en voudroient pas boire s'il n'étoit fort mouſſeux. Cette petite diſſertation du cacao vient de mon Botaniſte, je n'y ai rien mis du mien.

Maguey. Nous rencontrâmes pareillement en nous promenant par la campagne pluſieurs plantes que les Portugais appellent Maguey, il eſt de la forme de l'artichaud. Il croît ſans culture dans les champs ; mais quand on le cultive, il a plus de force & de vertu. Ses feüilles ſont beaucoup plus grandes que celles de l'artichaud, puiſqu'elles ont une aulne de long, & qu'elles ſont larges à proportion, communément elles ont trois quarts

de long. Cette plante est fort large par le pied; & croît en diminuant de grosseur jusqu'au haut, où s'éleve une espéce de tuyau de la grosseur & de la forme d'une plume à écrire, fort abondant en épines. Cette feüille est épaisse de deux doigts, & a une écorce assez dure qui peut dans un besoin servir de papier, de même que son tuyau taillé avec un canif, peut servir de plume.

Le corps de la feüille qui est dessous cette écorce étant cuit au four, a le même goût que de la pâte de coin : lorsqu'elle est verte, il en sort un suc merveilleux pour les blessures & pour ranimer la vigueur des chevaux accablés de fatigues, & quand elle est séche, elle sert de tuiles pour couvrir les maisons. Quand on la lave ou qu'elle demeure quelque tems dans l'eau, elle s'amollit de telle sorte qu'on en file du fil très-fin, dont on fait toutes sortes de toiles & de cordages, suivant la grosseur qu'on lui donne en filant.

La tige d'où sortent ces feüilles est grosse comme la cuisse par le bas, & diminuë en pointe jusqu'à la hauteur d'environ vingt pieds. Elle pous-

ſe des fleurs jaunes dont on fait des ſyrops & des purgations ſouveraines pour les maux vénériens, & pour toutes ſortes de puſtules. Le bois en eſt ſouple, mais d'une nature peu ſujette à ſe corrompre ; & pour cette raiſon on s'en peut ſervir à couvrir les toits. On en fait auſſi des fourreaux d'épée & de piſtolets ; des treillis pour les fenêtres, des clôtures de jardins, & les Eſpagnols ont trouvé le ſecret en Amérique, où ils ont beaucoup de cette plante, d'employer le cœur qui eſt le plus tendre à faire des images ou répréſentations de Saints, à quoi il eſt fort propre. On peut tirer du vin de cette plante en y faiſant une petite ouverture aſſez profonde cependant, puiſqu'il faut qu'elle aille juſqu'au cœur du tronc, à l'endroit où les feüilles s'en ſéparent, & de cette ouverture coule une liqueur que l'on peut recüeillir quatre fois le jour, parce qu'on en retire ordinairement le poids de deux livres chaque fois. De cette liqueur ſe fait d'excellent miel, de l'huile, du vinaigre, & de cette eſpéce de vin qu'on appelle Pulqué, dont on s'enyvre fort dans la nouvelle Eſpagne,

où cette plante de Maguey est fort commune & en abondance.

Après nous être munis de quelques plantes, dont mon ami avoit besoin, nous reprîmes la route de la mer pour joindre nos Mariniers que nous supposions s'être fort ennuyés de nous attendre; mais à la descente d'un chemin creux & rempli de broussailles, un gros vilain serpent de plus d'une aulne & demie de long, s'élança vers nous avec des siflemens horribles : sa peau étoit marquetée de jaune, gris, bleu & autres couleurs. A l'aspect de cette effroyable bête je reculai quelques pas tout tremblant; mon compagnon s'appercevant de ma peur : ne craignez rien, me dit-il, je vais rendre cette bête aussi souple que vous la voyez furieuse. En effet après avoir marmotté entre ses dents quelques paroles, que je n'entendois pas; le serpent devint doux, & gagna sa retraite en caressant de la queuë mon ami, comme les chiens font ordinairement à leurs maîtres. Mon Botaniste se mocqua un peu de ma peur, & me dit que la plûpart des habitans de l'Isle ne faisoient pas difficulté

d'en manger après leur avoir ôté la tête & les inteſtins, & après les avoir mis quelque tems ſécher au Soleil.

En nous entretenant ainſi nous rejoignîmes nos gens : les drôles s'étoient mieux divertis que nous ; en notre abſence, ils avoient rodé avec leur bateau le long de la Côte, perſuadés que nous ne reviendrions pas ſi-tôt, & ils avoient trouvé d'excellentes huitres parmi les rochers, & quelques groſſes écrévices de mer qu'ils avoient fait cuire dans une chaudiére qui par haſard ſe trouva dans la chaloupe, s'étant ſervis de quelques brouſſailles, & herbes ſéches pour faire du feu. Ils s'étoient régalés de ces poiſſons, & par grace ſpéciale nous en avoient réſervé une petite portion. Nous en mangeâmes & trouvâmes les huitres excellentes & très-délicates : pour ce qui eſt des écrévices, nous remîmes à les manger à Batavia, où nous arrivâmes ſur le ſoir aſſez tard.

Comme nous avions eu du plaiſir à cette promenade, quelques jours après mon ami me propoſa une ſeconde ſortie pour viſiter un autre endroit de l'Iſle, je taupai à ſa pro-

poſition, & ayant pris le même bateau, & les mêmes gens dont nous nous étions déja ſervis, nous allâmes deſcendre en un lieu où mon curieux croyoit trouver de quoi ſatisfaire ſa curioſité & la mienne; mais ſon eſpérance fut vaine. Nous ne trouvâmes d'abord que des Mangrouës qui nous bouchoient le paſſage, mais ayant pénétré plus avant nous vîmes quelques plantes de tabac, des bambous, de la caſſave, des patates, des yams, des calebaſſes, quelques mahis, & parmi les bois quelques petits cédres & des platanes, avec force ſinges ou guenons de différentes couleurs, & des oiſeaux de pluſieurs eſpéces.

Mangrouës, Tabac, Bambous, Caſſave, Patates, Yams, Calebaſſes, Mahis, Cédres, Platanes.

Le Tabac que nous cueillimes en ce lieu, faute d'être cultivé, ne me parut pas avoir grande force; mon ami me dit que les Indiens ne le cultivoient jamais, & qu'ils ſe contentoient ſeulement de le ſemer dans leurs plantations, puis quand il leur paroît aſſez ſec, ils prennent les feüilles qu'ils entaſſent les unes ſur les autres, après quoi ils en font une eſpéce de rouleau, au milieu duquel ils laiſſent une ouverture.

Les Mangrouës dont je viens de parler, sont une espece d'arbres qui en s'élevant s'embrassent les uns les autres, de telle maniere qu'ils bouchent le passage. Cet arbre a deux bons pieds de tour, il croît assez haut, & a beaucoup de séve : on m'a assuré que l'écorce de ceux qui viennent au bord de la mer est fort rouge, & qu'on s'en sert pour la teinture des cuirs.

Les Bambos ou Bambous sont aussi incommodes que les Mangrouës, ils bouchent totalement les passages. On void sortir d'un même tronc une infinité de branches armées d'épines, qui arrêtent tout court ceux qui voudroient passer. Les Patates & les Yams sont des racines que les Indiens font rôtir, & qu'ils mangent : la Cassave imite fort le légume que nous appellons panais. Mon camarade me dit qu'il y en a de deux espéces différentes ; une pernicieuse, dont cependant on fait usage en exprimant tout le suc qui est mauvais, puis faisant sécher cette racine qu'on reduit en poudre, que l'on paitrit ensuite, & dont on fait du pain, & une autre douce.

Les Calebaſſes croiſſent comme nos citroüilles ; mais les Indiens en ont de deux ſortes, les unes douces, les autres ameres. Ils mangent les douces, & de leurs écorſes ſe font des vaiſſeaux pour boire, ou des plats pour mettre à manger. Ils ont une autre ſorte de Calebaſſes qui croiſſent à une eſpéce d'arbriſſeau fort touffu ; il y en a auſſi de deux ſortes, de douces & d'ameres : on ne peut manger que des douces, car pour les autres, il n'eſt pas poſſible d'en tâter ; mais en récompenſe on en fait de très-bons remedes contre la colique & les fiévres. Pour ce qui eſt des petits Cédres, dont nous coupâmes quelques branches, ils nous parurent d'une agréable odeur, & d'une couleur très-rouge.

A l'égard des Platanes, ceux que je vis avoient le tronc environné de quantité de feüilles longues & épaiſſes, qui paroiſſent entées les unes ſur les autres, & forment un aſſez bel aſpect. Les fruits de cet arbre croiſſent vers le ſommet, & ſont auſſi agréables quand ils ſont murs, qu'ils ſont dégoûtans quand ils ſont verds. Les Indiens en font des avenuës & de pe-

tits bois. Nous mangeâmes quelques-uns de ces fruits, qui nous servirent merveilleusement à nous rafraîchir.

Après nous être promenés quelque tems, comme nous nous disposions à retourner à notre bateau, il survint une pluïe si abondante mêlée de tonnerre & d'éclairs, que nous crûmes être à notre dernier jour ; elle dura deux grosses heures, & l'endroit où nous étions étant bas & fort creux, l'eau y vint avec une telle impétuosité, que peu s'en fallut que nous ne fussions entraînés par le torrent : tout ce que nous pûmes faire, fut de gagner promptement quelque hauteur, & de nous y percher sur des arbres comme des oiseaux ; car il y avoit plus d'un pied d'eau au pied de ces arbres, & nous craignions avec raison qu'elle n'augmentât considérablement. Cependant nous en fumes quittes pour la peur & pour être bien moüillés ; mais après l'orage le Soleil venant à percer les nuées, fut si ardent qu'il ne tarda pas à nous sécher, & une demie-heure après, il ne parut non plus d'eau dans la vallée, que s'il n'y en fût jamais tombé.

Mon ami me dit que nous étions au fort de l'hyver de ce païs-là, & que cette saison se passe ordinairement en pluïes chaudes, & en violens coups de tonnerre, ce qui me surprit infiniment n'ayant jamais rien vû de pareil.

En arrivant à notre bateau nous trouvâmes nos gens occupés à vuider l'eau qui y étoit tombée en si grande abondance, qu'il y en avoit plus de trois pieds; ils n'étoient pas de si bonne humeur qu'au premier voyage, parce qu'ils n'avoient pas trouvé d'huitres ni d'écrévices, & qu'au contraire un de leurs camarades se baignant dans la mer, avoit été sur le point d'être tué par un grand poisson qui a un grand os pointu entre les yeux & la tête, & qui va ordinairement à fleur d'eau aussi vîte qu'un Martinet, de sorte qu'il est très-dangereux de rencontrer cet animal, comme notre Marinier avoit fait. Il auroit sans doute succombé à son malheur sans ses camarades, qui ayant vû venir de loin l'animal, l'en avertirent fort à propos.

Quand nous fûmes de retour à Batavia, on ne s'y entretenoit d'au- Fuite de prisonniers

tre chose que de la mauvaise humeur du Gouverneur, qui étoit dans une colére terrible à cause de l'évasion de quelques prisonniers: Voici comme on contoit l'histoire. Il y avoit douze ou quinze prisonniers dans la prison destinés pour le Cap de bonne Espérance. Ces malheureux firent prier le Gouverneur de leur permettre de prendre l'air quelquefois, & de se baigner dans le canal qui est aux pieds des murailles de la prison. Il fût long-tems sans leur accorder cette grace; mais enfin il leur permit de sortir les matins & les soirs, trois à la fois avec leurs gardiens, pour se laver & nettoyer leurs hardes. Les femmes Hollandoises, qui sont extrêmement libres, venoient exprès pour les voir baigner, & s'entretenoient avec eux sans façon; ce qui fut cause que quelques-uns de ces baigneurs en ayant voulu approcher quelques-unes pour les caresser, les maris des Hollandoises en avertirent le Gouverneur, qui défendit de laisser sortir à l'avenir ces prisonniers.

Cette défense, qui leur paroissoit trop sévere, & l'aversion qu'ils avoient pour le voyage du Cap de

bonne Espérance, les obligea la plûpart à chercher les moyens de sortir de prison & de tromper la vigilance de leurs gardes qui les observoient jour & nuit. Les plus subtiles s'aviserent après avoir examiné & consideré la situation du lieu, de faire un trou dans la muraille par dessous un lit, de sorte qu'on ne pouvoit pas s'en appercevoir. Ils réüssirent si bien que la nuit suivante trois d'entr'eux s'évaderent, & se sauverent où ils purent; mais pour avoir le loisir de venir à bout de cette entreprise, il fallut amuser celui qu'on appelle le gardien que quelques prisonniers faisoient boire pendant que les autres travailloient. Ce malheureux s'enyvra, & dormit si long-tems, que le sergent qui étoit de garde pour visiter les prisonniers, crut qu'ils l'avoient empoisonné, & l'ayant éveillé, il reconnut l'évasion des trois, sans pouvoir sçavoir par où ils s'étoient sauvés.

Le Gouverneur en fut averti, & l'ayant fait venir pour l'interroger, il le fit attacher à un pillier planté dans la cour de la prison, & le fit fustiger par les autres gardiens; il

commanda même à tous ses esclaves de lui donner chacun un coup avec le bout d'une grosse corde, de sorte qu'il fut quinze jours à se faire panser, & ensuite il devint comme enragé contre les autres qu'il traitoit fort rudement. Mais le tems qui vient à bout de toutes choses, calma un peu sa colére, & lui fit oublier ses ressentimens. Il s'humanisa comme auparavant avec les prisonniers, & reprit ses premieres habitudes de boire & manger avec eux; ce qui leur fit aussi reprendre le dessein de tenter un second effort pour se sauver presque tous à la fois.

Ce fut le jour de l'exaltation de Sainte-Croix, quatorze de Septembre de cette année, qu'ils se préparerent tous à s'esquiver la nuit pendant que quelques gens appostés feroient boire ce gardien & qu'ils l'exciteroient à fumer. Le dessein fut bien conduit, & dix étoient déja sortis quand le gardien s'en apperçut. Ils étoient couchés dehors dans des herbes fort hautes pour s'attendre les uns les autres, & voyant que deux d'entr'eux ne venoient pas, ils passerent à la nage un canal large de douze à quinze pas;

pas, & profond de douze pieds rempli d'eau quand la marée monte; mais malheureuſement un de ces priſonniers ne ſçachant pas nager, fut obligé d'attacher à ſon coû un ſac plein de hardes qu'il portoit auparavant ſur ſes épaules, & dans la penſée que les autres l'aideroient, il ſe jetta dans l'eau ſans les avertir.

A peine avoit-il fait quelques pas, que la marée qui deſcendoit, le gagna, & fit tourner ſon ſac ſous ſon ventre, dont la péſanteur l'attiroit au fond de l'eau, ce qui l'obligea à faire quelque bruit, que la ſentinelle n'entendit pas plutôt qu'elle tira un coup de mouſquet, qui mit la garde en allarme: elle ſortit promptement avec des flambeaux, & trouva les priſonniers qui ſe ſauvoient, qu'elle pilla & maltraita avec outrage, & les conduiſit nuds comme ils étoient dans des cachots. Ils ne furent cependant pas tous repris dans le moment, car il y en eut qui ayant pris les devans, ſe refugierent dans la caſe d'un Portugais, où ils demeurerent cachés juſqu'au lendemain ſur les quatre heures du ſoir qu'ils furent découverts par une femme Portugaiſe,

qui courut en avertir le Major de la Ville, lequel fit partir à l'inſtant des Caffres, (ce ſont les Archers de Batavia) pour les prendre. Ces priſonniers avoient eu la précaution de ſe munir d'épées & de piſtolets qu'ils avoient attachés à leurs chapeaux quand ils paſſerent le foſſé à la nage, & s'ils les avoient eus alors, ils ſe ſeroient bien défendus; mais ils les avoient cachés dans des herbages, de ſorte qu'ils perdirent ces armes que les Caffres ne trouverent point. Ils n'en furent pas quittes pour cela à meilleur marché que leurs camarades; car ces Caffres les foüillerent & leur prirent tout leur argent; on les mit de même que les premiers dans des cachots, d'où on les fit paſſer tous dans une chambre fort obſcure, où on les garda quinze jours à faire pénitence en faiſant mauvaiſe chere, & couchant ſur la dure. Ils firent prier le Gouverneur de moderer leurs peines, & de leur faire rendre leurs lits; mais il aima mieux les renvoyer au même lieu où ils étoient auparavant, dont on avoit viſité toutes les murailles.

Ils n'y furent pas huit jours, qu'il

prit envie à deux de ces malheureux de tenter encore une fois fortune. Ils ſortirent donc par le même trou qui n'avoit point été découvert, parce que les priſonniers l'avoient fort proprement rebouché, & s'étant cachés trois jours durant dans les bois à une demie lieuë de la Ville, eſpérant trouver quelqu'un qui leur montreroit le chemin de Bantam où ils vouloient ſe ſauver, ne voyant perſonne ils prirent la réſolution de retourner à Batavia, où ils prirent un Noir qui avoit un bateau, à qui ils perſuaderent de les mener à bord d'un Navire qui étoit à la rade; mais après que le Maure les eut conduit à la rade, ils le ménacerent de le tuer s'il ne les menoit à Bantam. Ce Noir épouvanté de pareille ménace ſans dire un ſeul mot, ſe jetta dans la mer & alla trouver à la nage un Capitaine Hollandois qui étoit en ce lieu avec ſon Navire: il lui donna avis de ces deux priſonniers qui vouloient ſe faire conduire à Bantam, & qui l'avoient ménacé de le tuer, s'il ne leur obéiſſoit; de ſorte que cet Officier fit incontinent embarquer du monde dans une chaloupe

pour courir après les fuyards qui furent bien-tôt attrapés, & conduits devant le Gouverneur qui leur demanda ce qui pouvoit les obliger à chercher tous les jours le moyen de se sauver; mais ils lui répondirent que le désir de recouvrer la liberté étoit si naturel aux hommes, qu'il ne falloit pas s'étonner s'ils tâchoient de se la procurer. Cette réponse déplût fort au Gouverneur, qui les renvoya tous deux en prison, ordonnant qu'ils fussent enchaînés, & nourris de ris & d'eau seulement. Ces fréquentes évasions avoient tellement irrité ce Gouverneur, que personne n'osoit l'aborder pour lui demander la moindre grace.

Le tems de mon départ approchant j'allai trouver le Capitaine Portugais, avec qui j'avois fait marché pour me remettre à Goa; je lui demandai quand il souhaitoit que je fisse porter mon bagage à bord de son Vaisseau; mais je fus bien surpris de voir qu'il me remettoit encore à la huitaine. Il faut, me dit cet homme, que j'envoye une barque à Yambi charger quelques balles de poivre; cela ne tardera pas, & si vous vou-

lez, continua-t-il, vous promener jusques-là, il ne tiendra qu'à vous. Je m'informai où étoit cet Yambi, & il me répondit que c'étoit dans l'Isle de Sumatra, distante de Batavia de vingt ou trente lieuës : il disoit cela exprès.

La curiosité de voir & d'apprendre toujours quelque chose de nouveau, fit que je montai le lendemain sur cette barque, & dès la nuit suivante je croyois arriver à Sumatra, mais je me trompois, car nous n'y arrivâmes que le sixiéme jour, où nous fûmes à la vûë de l'Isle de Sumatra, & le lendemain nous cherchâmes l'embouchure de la riviere : nous y trouvâmes un fort mauvais port, consistant en une trentaine de mauvaises maisons bâties sur des piliers. Ce fut là que nos Matelots chargerent leur poivre, de sorte que je ne vis pas la Ville d'Yambi.

Nous arrêtâmes peu en cet endroit, & ayant un vent favorable nous reprîmes la route de Batavia, où nous arrivâmes en peu de tems. La premiere chose que je fis, fut de me plaindre à mon Patron Portugais du voyage infructueux qu'il m'avoit

fait faire. Il se mit à rire, & me dit qu'il ne m'avoit parlé de cela que par maniere de risée, & qu'il ne croyoit pas que je fusse assez ingénu pour le croire. Je ne jugeai pas à propos de le trop pousser sur cet article ayant besoin de lui pour mon retour. J'enrageois cependant dans mon ame d'avoir été sa dupe, & d'avoir fait très-mauvaise chere un assez long tems.

Départ de Batavia.

Deux jours après nous partîmes de la rade de Batavia. Il y avoit sur notre Vaisseau vingt ou trente personnes tant Marchands que Passagers, du nombre desquels étoit un riche Marchand de Perse qui alloit à Surate : pour ce qui est de l'Equipage, il étoit assez nombreux en Matelots & en esclaves. Ce même jour notre Navire alla moüiller devant la Ville de Bantam capitale de toute cette Isle de Java. Ce fut en cet endroit où nous prîmes des rafraîchissemens pour notre Navire ; comme cocos, ananas, pampelmous, & autres fruits & légumes, & pareillement des viandes, comme quelques vaches, poules, oyes, canards & autres volailles, que l'on nous apportoit à

notre Vaiſſeau dans des barques & bateaux ; notre Capitaine, qui n'étoit pas un homme d'une humeur aiſée, ne voulant pas ſouffrir que perſonne de ſon bord allât à terre.

Après que chacun eût fait ſes petites proviſions notre Capitaine fit lever l'anchre, & prit la route de Goa, où nous arrivâmes en deux mois quelques jours moins, le vingt de Novembre mil ſept cens dix-huit. Notre voyage fut aſſez gai d'abord ; mais quelque tems après nous fûmes battus de bourraſques épouvantables. Les Pilotes & gens de mer appellent ces ſortes de coups de vent & de pluïe, des grains : nous eûmes auſſi quelquefois des calmes, pendant leſquels on ne s'appercevoit pas du moindre vent. Alors nos Mariniers & les plus entendus d'entre nous prenoient le plaiſir de la pêche ; laquelle étoit ſouvent ſi abondante, que nous étions obligés de rejetter à la mer, des poiſſons que nous trouvions trop petits, & que l'on auroit trouvé ailleurs d'une raiſonnable groſſeur. Retour de l'Auteur à Goa.

Nous eûmes fort peu de malades durant cette traverſée : quelques-uns furent attaqués de fiévres chau-

des, mais par les bons ſoins d'un très-habile Chirurgien François qui étoit ſur notre Navire; perſonne ne mourut qu'une jeune eſclave de l'Iſle de Sumatra, pour laquelle un de nos Matelots avoit pris une paſſion toute extraordinaire : il fut tellement touché de la mort de cette jolie eſclave, qu'il fut attaqué de la même maladie, de laquelle on eut toutes les peines du monde à le faire revenir; dans le fort de ſes accès il ſe mit en tête qu'il étoit Roi de Siam, & qu'il équippoit une flotte conſiderable pour combattre l'Empereur du Japon qui avoit fait enlever ſa maîtreſſe par ſubtilité; cette croyance où il étoit, le faiſoit jurer, crier & tempêter comme un enragé; on crut que cette idée ſe paſſeroit avec la fiévre, mais quand il fut guéri, la même idée lui ayant continué, on reconnut qu'il étoit devenu véritablement fou. C'étoit une choſe aſſez plaiſante de voir ce Matelot gros & gras s'équiper de toutes ſortes de guenilles, & venir s'aſſeoir ſur une eſpéce de trône que ſes camarades lui faiſoient ſur le tillac, d'où il donnoit ſes ordres gravement pour bat-

tre & ruiner la flotte de l'Empereur du Japon. Ce pauvre malheureux nous divertit aſſez pendant quelque tems ; mais notre Capitaine apprehendant que ſa frénéſie ne le fit précipiter dans la mer, le fit attacher avec une chaîne de fer à un des coins du Vaiſſeau, nous priant tous de ne plus agacer ce pauvre garçon.

Je crois avoir dit qu'il y avoit ſur notre bord un Marchand de Perſe qui alloit à Surate : la ſympathie que nous avions l'un pour l'autre me fit lier amitié avec lui, il étoit né à Ardeüil proche Iſpaham ; ſes voyages lui avoient acquis beaucoup d'expérience & de lumieres, auſſi-bien que ſes lectures : il raiſonnoit ſur toutes choſes avec une netteté & une juſteſſe ſi admirable, qu'on l'auroit plutôt pris pour un Philoſophe moral que pour un Marchand. L'accident arrivé au Matelot dont je viens de parler, le frapa, il en fut ſenſiblement touché, & admirant la folle opinion de ce Marinier, dont on ne pouvoit le guérir ; combien de gens, me dit-il, riroient de l'extravagance de ce pauvre garçon, pendant que l'on pourroit rire avec ju-

itice de leurs opinions, qui ne ſont guéres mieux ſenſées. Que de choſes on pourroit dire ſur la varieté des opinions humaines! chacun a la ſienne & n'en veut pas démordre, de ſorte que l'on peut dire que l'Opinion eſt la Reine de l'Univers. Enſuite il paſſa à l'état des affaires de ſon païs, où il prévoyoit qu'il arriveroit de grandes révolutions par la méſintelligence des Grands, dont l'ambition démeſurée ne tendoit pas moins qu'à uſurper le Gouvernement de l'Etat. En nous entretenant ainſi tous les jours d'affaires Politiques & de pluſieurs queſtions curieuſes, nous arrivâmes, comme je l'ai déja dit, inſenſiblement à Goa, où je perdis de vûë mon Perſan, parce qu'il y fit peu de ſéjour, & que j'avois mes propres affaires en tête.

Arrivée de l'Auteur à Goa.

A peine notre Vaiſſeau fut-il entré dans le baſſin de cette Ville, qu'ayant pris congé du patron du Navire & de la compagnie, je me jettai promptement dans un bateau avec mon bagage pour me rendre chez du Ligneul mon cher hôte. D'abord qu'il me vit il fut tranſporté de joye, appréhendant qu'il ne me fût arrivé

quelque chose de sinistre ; en même-tems il me remit une lettre de ma mere, qu'elle avoit écrite au commencement de cette année, & mise à l'adresse de ma tante. Le Patron du Vaisseau qui l'apporta ayant appris sa mort, & que je logeois chez ce François, la lui avoit renduë. Je fus bien charmé de recevoir cette lettre, & ma mere devoit l'être aussi d'en recevoir une des miennes que je lui avois adressée au commencement de l'année avant mon départ pour Batavia. Après avoir lû cette lettre : Comment se porte votre femme, dis-je à mon hôte, on ne la voit pas, & vous ne m'en dites rien : à ces mots ce pauvre homme en poussant mille soupirs, & versant un torrent de larmes m'apprit qu'il y avoit environ deux mois qu'elle avoit été emportée en vingt-quatre heures par une maladie violente. Je le consolai au mieux qu'il me fut possible, & lui demandai des nouvelles de mon cher protecteur le bon Pere Suarez, sans oublier son ami le R. P. Olivarez. Il me dit que le premier avoit envoyé depuis un mois ou deux plusieurs fois chez lui, pour sçavoir s'il

n'avoit point reçû de mes nouvelles ; mais qu'il n'avoit pû lui en donner ; Et le Seigneur Oviédo de Las-Velas, lui dis-je, eſt-il toujours en bonne ſanté, figure-t-il toujours par ſa dépenſe & par ſa magnificence ? Il eſt toujours le même, répartit du Ligneul, mais il a eu un chagrin bien cuiſant. Il eſpéroit à la faveur de ſes richeſſes, dont il a répandu une partie, parvenir à un poſte conſidérable & fort lucratif ; mais il y a apparence que la Cour de Portugal ne lui a pas été favorable, puiſqu'un autre a obtenu ce qu'il briguoit avec ardeur, & comme cet homme créve d'ambition, il a penſé auſſi créver de dépit. En nous entretenant ainſi de tout ce qu'il y avoit de nouveau en cette Ville, on ſervit le ſouper, dont je pris ma part, & mon hôte la ſienne ; après quoi je m'allai coucher dans un bon lit, où je me trouvai ſi bien, que je ne me levai que le lendemain ſur les onze heures.

Après avoir dîné, & m'être muni de quelques curioſités que j'avois ramaſſées durant mon voyage, je me rendis au Collége des R. R. Peres Jéſuites, où je trouvai le bon Pere

Suarez qui m'attendoit, car mon hôte étoit allé dès le matin l'avertir de mon retour. D'abord qu'il me vit, il accourut au-devant de moi pour m'embrasser; le Pere Olivarez survint un moment aprés, & ces deux Religieux à l'envi l'un de l'autre, s'empresserent de me témoigner par leurs caresses toute la joye qu'ils ressentoient de me voir retourné en bonne santé. Je répondis à leurs civilités & à leur politesse, par tous les endroits qui pouvoient leur marquer ma reconnoissance, attribuant tout le bonheur que j'avois plutôt à leurs saintes prieres, qu'à la droiture de ma conduite, & à mon mérite personnel qui étoit bien peu de chose.

Ensuite je fis tout mon possible pour leur faire accepter quelques raretés que j'avois apportées des Indes; mais ils refuserent constamment tous deux de rien prendre. Ils se contenterent seulement de les examiner, & de faire à cette occasion plusieurs belles observations. Cependant après avoir réïteré mes prieres, je fis tant que mon cher protecteur voulut bien recevoir un ma-

nuſcrit Perſan que j'avois acheté à Batavia d'un Marchand de Candahar qui me l'avoit lâché pour cinq tomans. Il traitoit de la Philoſophie ſecrette des Gaures, ou anciens Perſans Adorateurs du Feu. Pour ce qui eſt du Pere Olivarez, l'ayant fortement ſollicité pour qu'il me fît la même faveur que ſon compagnon, il ſe rendit enfin à mes inſtances, & choiſit un très-beau Béſoar dont il parut très-content. La converſation roula enſuite ſur la maniere & les moyens qu'il falloit employer pour engager Oviédo à terminer avec moi, & il fut réſolu qu'on laiſſeroit paſſer le lendemain qui étoit un Dimanche, & que j'irois chez lui le Lundi ſuivant en compagnie de mon Procureur & du Pere Olivarez. En attendant ce tems, me dit mon Protecteur, je vous conſeille de prendre à vos gages quelque domeſtique d'apparence, qui vous ſerve de laquais & de valet de chambre; car autrement on vous prendroit ici pour un *Picaros* ou miſérable : votre hôte trouvera bien vîte votre affaire, vous pouvez vous en raporter à lui.

Là-deſſus ce dévot Religieux, qui

portoit pour ainſi dire, ſon cœur ſur ſes lévres; vous ignorez, continua-t-il, comment on vit ici, je vais vous l'aprendre. La plûpart des Vaiſſeaux qui nous viennent tous les ans de Portugal, ne ſont chargés que de Païſans & gens de métier; cependant à peine ont-ils paſſé quelques mois qu'ils trenchent du Fidalque & du Gentilhomme : cela leur eſt très-aiſé à faire en ajoûtant trois lettres à leur nom, de ſorte que Gaſpar, par exemple, qui étoit Savetier à Lisbonne, devient Gentilhomme à Goa, en ſe faiſant appeller Dom Gaſpar. J'ai connu même un certain Pedro, qui vuidoit le fumier des écuries en Portugal, & qui étant venu ici, prit le nom de Dom Pedro au bout de ſix mois. Il ſe fit même tant eſtimer des Dames Criolles les plus qualifiées, qu'une d'entr'elles le mit en état de ſe promener à cheval par la Ville avec une chaîne d'or au coû : mais il arriva par malheur pour ce Gentilhomme de nouvelle fabrique, qu'un jeune homme de Lisbonne l'ayant rencontré dans ce ſuperbe équipage par les ruës de cette Ville, lui cria; Bon jour, mon pau-

Nobleſſe de Goa.

vre Pierre, comment te portes-tu ? A quoi l'autre répondit qu'il ne le connoiſſoit pas ; mais le jeune homme ayant perſiſté à lui ſoutenir qu'il avoit ſouvent vuidé les écuries de ſon pere ; le nouveau Fidalque fut ſi déconcerté que l'ayant tiré à l'écart, il le ſuplia de ne point divulguer ce qu'il avoit été, parce qu'on le croïoit à Goa Gentilhomme de la meilleure Nobleſſe de Portugal. Il offrit même au jeune homme de l'argent & des préſens pour l'obliger au ſilence, mais il les refuſa.

Mœurs des Soldats.

Il n'y a pas même juſqu'aux Soldats qui nous viennent d'Europe, pourſuivir ce bon Pere, qui veulent paſſer pour Gentils-hommes. D'abord qu'ils arrivent ici, eux & leurs habits ſont tous couverts de vermines ; c'eſt ce qui fait que ceux qui ſont ici de vieux tems, ſe mocquent d'eux, & leur diſent mille injures ; de ſorte que les nouveaux débarqués n'oſeroient plus ſortir du logis qu'ils ne ſoient habillés à la maniere du païs, & alors on ne les reconnoit plus, tant ils ſont les graves, ſe faiſant même porter un paraſol par les ruës.

Quand ils ſçavent que quelqu'un les connoît, ils envoyent demander à ce quelqu'un par un homme apoſté s'il eſt vrai qu'il connoiſſe un tel, le priant de dire qui il eſt, de quelle caſte ou race, & s'il deſcend de parens nobles ou non ? que ſi l'autre répond que la perſonne, dont on s'informe eſt un miſérable & de baſſe extraction, en voilà aſſez pour jetter le Soldat dans le déſeſpoir ; & outré de ſe voir reconnu pour ce qu'il eſt, il complotte avec d'autres gens comme lui contre celui qui a dit cette vérité, & à la premiere occaſion lui donne tant de coups qu'il le laiſſe pour mort ſur la place. Cela eſt cauſe qu'on a ici, pour ainſi m'exprimer, bouche couſuë, je veux dire que l'on a grand ſoin de ne rien dire ſur le compte des uns & des autres, & notamment de ceux à l'occaſion deſquels on eſt interrogé.

Quand ils ont envie de déchiqueter quelqu'un (ce ſont leurs expreſſions) à coups d'épée, ils envoyent des billets à leurs amis pour les prier de les aſſiſter contre tels & tels qui les ont offenſés. Si ceux auſquels le billet eſt adreſſé ne viennent pas,

ſous prétexte que ces tels & tels ſont leurs amis, ils regardent ces perſonnes-là comme des lâches, & s'aſſocient contr'eux pour l'aſſommer, quand ils en trouvent l'occaſion favorable.

Ce n'eſt pas encore tout, ils vont quelquefois la nuit avec leurs bonnets de drap faits en façon de caſque, dont ils hauſſent & baiſſent la viſiere quand ils veulent; ils vont, dis-je, à l'heure du ſouper aux maiſons où ils ſçavent qu'il y a de quoi prendre, & s'étant fait ouvrir la porte que quelques-uns d'eux gardent, ils montent aux chambres le viſage toujours caché, puis demandent au maître du logis tant d'argent à emprunter, ou ſinon, maltraiteront & tueront le maître, pillant, & emportant le meilleur de la maiſon. Veulent-ils s'habiller de neuf, ils vont avec leur tailleur ſans façon à la boutique de quelque Marchand Indien, prennent & choiſiſſent tout ce qu'ils veulent, & quand il s'agit du payement, il faut que l'Indien aille chercher ſon argent en leurs logis; puis étant là, il ſe trouve qu'un de leurs camarades a emporté la clef du coffre fort,

de ſorte que le pauvre Indien eſt remis à un autre jour ; mais à quelque tems de là on ne connoit pas le Marchand, on n'a rien pris chez lui, on ne ſçait ce qu'il demande, & on ne lui doit rien.

Il ne faut pas compter que la Juſtice veüille avoir affaire avec ces ſortes de gens, ou qu'elle ſe mette en devoir d'en arrêter quelqu'un pour ſervir d'exemple aux autres. Il n'y feroit pas bon pour les Huiſſiers ni pour les Archers, car ces prétendus Fidalques ont toujours chez eux de groſſes bouteilles pleines de poudre à canon, avec des mêches attachées à l'entour toutes prêtes à y mettre le feu, afin de les jetter par les fenêtres, au milieu de ceux qui voudroient approcher de leur porte, ce qui fait un étrange ravage. Ils uſent encore de mille ſortes de ſtratagêmes, courant la nuit armés & avec des lances à feu. En un mot, madame Juſtice ne veut rien avoir à démêler avec eux, elle ne s'adreſſe qu'aux pauvres & aux ſimples qu'elle traite avec beaucoup de tyrannie. Que ſi ces Soldats ont commis quelque grand crime qui mérite la mort, ils en ſont

quittes pour passer sur la terre ferme de Goa, chez quelque Prince Indien qui les reçoit fort volontiers, & comme de tems en tems on publie en cette Ville des amnisties, quand on a besoin de soldats, alors ces malheureux reviennent tranquilement dans leurs maisons, comme s'il ne leur étoit jamais rien arrivé.

Cruauté de quelques Soldats Portugais.

Mais pour achever de vous convaincre, continua le Pere Suarez, de la barbarie & de l'humeur avare & sanguinaire de nos Soldats Portugais; je veux vous raporter une histoire qui a fait autrefois ici bien du bruit, & qui vous fera frissonner d'horreur. Quelques Soldats ayant appris qu'il y avoit le long de nos Côtes aux environs de Cochin un Temple, où il y avoit une très-grande Pagode d'or avec plusieurs autres plus petites, résolurent de faire leur possible pour les enlever toutes à la fois. L'entreprise étoit délicate & périlleuse pour eux, parce que les peuples de ce canton étoient amis des Portugais, avec lesquels ils avoient fait une alliance & confédération. Il ne falloit donc pas exécuter ce projet de jour, la nuit leur parut plus favo-

rable. Ayant donc pris une barque, pour se rendre en ce lieu-là, ils y arriverent sur la minuit. Si-tôt qu'ils furent descendus à terre, ils coururent mettre le feu par toutes les cases & les maisons, pour que ces pauvres gens s'occupassent à l'éteindre, pendant qu'eux iroient piller le Temple, & en enleveroient toutes les richesses. La chose ne réüssit pourtant pas comme ils l'avoient projetté, car le feu embrasa si subitement le Temple, qu'ils ne purent enlever aucune des Idoles d'or qui y étoient.

Il y avoit dans ce Temple environ cinq cens filles occupées à danser, & à faire le service de leurs Idoles selon le rit & maniere du païs ; comme elles virent les Soldats Portugais entrer comme des furieux à main armée dans ce lieu qui brûloit déja de tous côtés, elles s'assemblerent toutes en un instant comme un peloton, & se lierent si bien ensemble les bras & les jambes les unes avec les autres, qu'il fut impossible à ces scelerats d'enlever une seule Idole; ce qui les mit tellement en furie, voyant aussi que le feu les talonnoit de près qu'ils se jetterent sur ces filles, ausquelles

ils arracherent les oreilles & coupe-rent les doigts pour avoir leurs bou-cles & leurs bagues, puis les laisse-rent brûler sans vouloir permet-tre à aucune de se sauver. Fuyez donc ces garnemens, me dit-il en fre-missant, leur commerce est pour le moins aussi dangereux que celui des femmes.

Je remerciai mon cher Protecteur des bons avis qu'il me donnoit, & résolus de me bien tenir sur mes gardes, en un païs sur-tout où je ne connoissois personne, & où tout de-voit m'être suspect. Je retournai à mon logis, & priai mon hôte de me chercher quelqu'un de bonne mine & de bonnes mœurs qui pût me ser-vir; je lui dis même que le Pere Sua-rez m'avoit dit de ne point prendre un domestique que de la main de M. du Ligneul.

Cette déclaration gonfla si fort le cœur de mon hôte, que me serrant les mains il me dit avec une espéce de transport de joye; le marché se tiendra un tel jour, nous irons en-semble, je me connois un peu en tout, je me garderai bien de vous laisser tromper, il ne s'agit que de

ſçavoir ſi vous voulez un eſclave Malabar, ou Bengalois, Arabe ou Cochinchinois.

Qu'appellez-vous, aller au marché, lui répondis-je à demi en colere? Me prenez-vous pour un Marchand de chair humaine, & ſçavez-vous qu'il n'y a rien qui me faſſe plus d'horreur? La raiſon répugne contre un ſi vilain négoce, & quand même nous n'écouterions pas là raiſon ſur cet article, la Religion lui eſt totalement contraire. Non, non, ne vous imaginez pas que j'employe jamais mon argent en pareille marchandiſe; tout ce que je ſouhaite de vous, c'eſt que vous me trouviez une perſonne libre & ſage qui veüille bien me ſervir, je ne regarderai pas aux appointemens, pourvû que j'en ſois content. A ces paroles mon hôte changea de ton s'excuſant ſur la coutume du païs, & ſur ce qu'il ne ſçavoit pas mon intention. Il me dit que ſi je voulois aller avec lui le lendemain, qui étoit un Dimanche, à l'Egliſe des Rois ou à celle de la Miſéricorde, qu'il eſpéroit y trouver de quoi me ſatisfaire. J'y conſentis, & nous prîmes heure pour cela.

Le lendemain nous allâmes entendre la Meſſe enſemble à l'Egliſe de Los-Reys, ou des Rois, (c'eſt un Convent de Cordeliers,) après l'avoir entenduë je paſſai dans l'intérieur du Monaſtere, pendant que mon hôte s'amuſoit à parler au Frere Portier. Un quart d'heure après il vint me rejoindre avec un grand jeune homme aſſez mal vêtu, mais au reſte d'une très-jolie figure qui parloit bon françois; je lui demandai s'il vouloit me ſervir, que je lui donnerois cinquante ducats de gages outre quelques profits ſi j'étois content de lui, & que s'il vouloit repaſſer en France ou en Portugal, il ne tiendroit qu'à lui.

Ce jeune homme, qui pouvoit avoir vingt-huit ou trente ans, fut ſi charmé de ma propoſition, qu'il me proteſta en mille manieres de m'être fidéle, & de s'attacher uniquement à moi; je lui dis de me ſuivre, & il ne ſe le fit pas dire deux fois. Quand nous fûmes de retour au logis mon hôte & moi, je queſtionnai ce jeune homme ſur ſa naiſſance, l'état de ſa fortune, & par quel haſard il ſe trouvoit à Goa. Il ſatisfit à tou-

tes

tes mes demandes avec beaucoup de sageſſe & une grande préſence d'eſprit, & enfin me conta ſon hiſtoire à peu près en ces termes.

Je ſuis originaire de France, d'un certain canton que l'on nomme le païs des Baſques. Mon pere s'appelloit Daſcara & étoit Chirurgien, je le ſuis auſſi. Après ſa mort voyant que je n'avois pour tout bien que ma lancette & mon étui, je réſolus de rechercher en mariage la fille d'un riche Laboureur, qui étoit fort en état de me mettre plus à mon aiſe. La fille m'écouta fort volontiers, je ſçûs lui plaire, & nous prîmes l'un pour l'autre une très-forte paſſion. Les choſes alloient aſſez bien, & étions déja ſur le point de former ce lien qui tient tant de monde enchaîné, lorſqu'il prit envie à un malheureux que j'avois de me deſſervir & de traverſer cette union. Il alla ſecretement trouver le pere & la mere de la fille, & leur dit que c'étoit une honte de ſacrifier ainſi une fille unique, & belle comme elle étoit à un faiſeur d'emplâtres & à un barboteur; qu'il étoit obligé en conſcience de les avertir que j'avois des

Hiſtoire d'un Baſque, valet de l'Auteur.

liaiſons d'amour ailleurs, & que d'ailleurs quand même je n'en aurois pas, ils devoient conſiderer que j'étois ſans un ſou de bien, & parconſéquent obligé de gagner ma vie à guérir les plus puantes, & les plus infectes maladies que leur fille pourroit contracter par ma fréquentation. Ces raiſons & pluſieurs autres, que ce perfide couſin ajouta, déterminerent ces bonnes gens à me refuſer leur fille, qu'ils marierent deux mois après à un particulier, qui avoit plus d'amour pour les écus de ces gens-là, que pour leur fille.

Réduit au déſeſpoir d'avoir manqué ma fortune par une ſi lâche perfidie, je ſongeai aux moyens de m'en venger, mais Dieu m'abandonna alors à un tel point, que je ne choiſis d'autre objet de ma vengeance que moi-même; en un mot, je formai la cruelle réſolution de me noyer; je voulus même que la choſe ſe fît avec éclat, & que les parens de ma précédente maîtreſſe, connuſſent d'une maniere à n'en pouvoir douter, qu'ils étoient eux ſeuls la cauſe de ma mort. Pour cet effet, je choiſis le jour du mariage de mon infidéle pour conſom-

mer le fatal deſſein que j'avois formé, & pendant qu'elle étoit à l'Egliſe occupée à donner ſa foi à ſon mari, je m'allai précipiter à la mer en un endroit où l'on ne me pouvoit voir que de très-loin, & où naturellement je devois me perdre ſans reſſource.

Mais la choſe n'alla pas comme je me l'étois imaginé. A quelque diſtance du lieu où je me jettai, il y avoit une pointe de rocher, & derriere cette pointe, une chaloupe avec quelques peſcheurs de ſardines. M'ayant vû précipiter à l'eau tout habillé, ils accoururent au plus vîte avec leur chaloupe, & le bonheur voulut qu'à force de me débatre au fond de l'eau, elle me renvoya en haut ſans connoiſſance. Les Matelots eurent l'adreſſe de m'accrocher avec un harpon par mes habits, & m'ayant mis dans leur bateau, par le moyen d'une pipe à fumer qu'ils me placerent en certain endroit ſouflant dedans, & me tenant la tête bien panchée, ils me firent vuider toute l'eau dont j'étois rempli, & par le moyen de leur eau de vie, ils me firent revenir peu à peu.

Si-tôt que je fus en état de parler, ils s'informerent qui j'étois, & ce qui m'avoit obligé à une action si déſeſpérée; je leur contai mes chagrins, ils en furent attendris, & quoique gens groſſiers, ils ne laiſſerent pas de me faire des ſages & ſalutaires remontrances : ils me propoſerent même de prendre parti en qualité de Chirurgien ſur un Vaiſſeau qui en manquoit, & qui étoit prêt à partir pour les Indes Orientales, de la rade d'un port peu éloigné du lieu où nous étions, s'offrant de m'y conduire dès que mes habits ſeroient ſecs, & que j'aurois pris quelque nourriture.

J'étois ſi chagrin d'avoir manqué mon mariage, & d'un autre côté ſi honteux d'avoir attenté ſur ma propre vie, que je me laiſſai conduire aiſément par ces bonnes gens. En peu de tems nous attrapâmes le Vaiſſeau, & j'eus bien-tôt conclud le marché avec le Capitaine, qui même m'avança quelqu'argent pour acheter les outils que je lui dis qui me manquoient. La vérité eſt que je n'en avois aucun, & que je ne voulois pas retourner chez moi chercher les

miens. En peu d'heures j'eus fait mon emplette, & je retournai bien vîte au Vaisseau, qui sur le soir mit à la voile avec un bon vent frais.

Il étoit destiné pour Bengala, où nous comptions arriver heureusement, parce que nous avions toujours eu un tems favorable; mais à quelque cent lieuës de Goa, nous fûmes battus d'une si horrible tempête, que notre Vaisseau s'alla briser contre un rocher à la côte, où tout fut perdu, Equipage & Marchandises. De trente-huit personnes qui étoient dessus sans compter le Capitaine & ses Matelots, il ne s'en sauva que sept, & encore avec bien de la peine. J'eus le bonheur d'être de ce nombre, nous gagnâmes la terre comme nous pûmes sans sçavoir où nous étions; mais les habitans du païs nous l'apprirent bien vîte à nos dépens, car ils nous pillerent le peu que nous avions, & massacrerent trois de nos camarades.

Les quatre autres, du nombre desquels j'étois se sauverent à travers les bois, & ne reconnurent l'endroit où nous étions, que lorsqu'ils furent arrivés en un canton d'Indiens amis

des Portugais, qui les reçurent avec mille démonſtrations de joye. Mes camarades prirent le parti de reſter avec ces Indiens; mais pour moi qui ne m'accommodois point de leur façon de vivre, je pris la réſolution de venir ici eſpérant y trouver un meilleur ſort. Il y a bien-tôt trois ans que j'y ſuis, & je n'ai pû juſqu'à préſent y trouver de quoi ſubſiſter honnêtement.

Mais vous avez, lui dis-je en l'interrompant, une profeſſion, que ne l'exercez-vous? on ne peut ſe paſſer ni de Médecins ni de Chirurgiens, ils ſont néceſſaires dans tous les païs du monde, on en fait eſtime même par tout. Cela eſt vrai, répartit Daſcara, mais ici ce n'eſt pas comme ailleurs. Les Portugais n'aiment pas autant les François que leurs femmes les recherchent, & ils ſe ſervent toujours autant qu'ils peuvent de Chirurgiens de leur nation. Il y en a bon nombre ici. D'ailleurs ignorez-vous, Monſieur, juſqu'où va l'avarice des habitans de ce païs; ſi un Marchand ou un Artiſan n'eſt pas payé ſur le champ, il court grand riſque de ne l'être jamais qu'à grands

coups de bâton. Que vous dirai-je de la jalousie des maris, qui va si loin qu'ils regardent comme un grand crime, quand on regarde leurs femmes au visage. S'ils les voyent parler à quelqu'un qui leur soit suspect, en voilà assez pour les maltraiter aussi-tôt, empoisonner ou étrangler ; & quand ils ont fait une pareille action, ils mettent la défunte sur une chaire percée, puis appellent leurs voisins au secours, disant le visage en pleurs, que leurs épouses viennent de s'évanoüir, mais elles ne reviennent jamais de cette léthargie.

Jalousie des Portugais.

Dernierement un de ces jaloux maris m'envoya chercher pour saigner sa femme sous prétexte d'une indisposition ; quand j'eus fait ce qui étoit de ma profession, le mari me congédia disant qu'il me satisferoit le lendemain, mais au lieu de recevoir de l'argent, j'appris avec surprise que sa femme étoit morte ; je me doutai bien aussi-tôt que ce bourreau avoit défait la compresse, & laissé couler le sang de sa femme pour se venger de quelque infidélité que son malheureux caprice croyoit en avoir reçûë. C'est assez leur coutu-

me d'en uſer ainſi, ou de mener baigner avec eux leurs femmes dans des endroits fort profonds, où ces malheureux les font boire bien plus qu'elles ne veulent, & quand ils ſont retournés à leurs maiſons, ils envoyent gravement leurs eſclaves voir pourquoi leur maîtreſſe ne revient pas, & quand à leur retour ils apprennent que la pauvre Dame eſt noyée, ils font les étonnés, & rempliſſent l'air de cris & lamentations.

En voilà aſſez, dis-je à mon nouveau valet, je n'aime pas à entendre de pareilles tragédies, allez chercher vos hardes, & ne tardez pas à revenir. Il obéit, & revint en moins de demie-heure fort peu chargé de nippes, car il n'avoit qu'un petit paquet composé de trois ou quatre vieilles chemiſes, avec autant de cravates & de mouchoirs, & ſon étui qui étoit ſon gagne pain. Voyant ſon pauvre équipage, je lui fis préſent d'un de mes habits tout complet, & de quelque linge avec quoi il me parut tout autre: je voulus auſſi qu'il portât toujours deux piſtolets de poche, & un poignard que je fis acheter tout exprès, pour me garantir des inſultes

que l'on pourroit me faire, & après avoir quelque peu loüé son esprit & sa conduite, je lui fis sentir que j'estimerois encore infiniment mieux qu'il me donnât des preuves de son courage dans l'occasion, ce qu'il me promit d'un air assez déliberé.

Le lendemain je sortis fort propre avec mon nouveau valet, dont on admiroit le bon air, & la belle contenance par les ruës; je me rendis aux Jésuites, où je trouvai le bon Pere Suarez qui m'attendoit; il approuva fort tout ce que j'avois fait pour mon domestique, me remit mes papiers & envoya chercher mon Procureur. Après une petite conférence il fut arrêté que j'irois de ce pas, & mon Procureur aussi chez Oviédo lui faire civilité, & lui demander sa commodité pour terminer l'affaire de la succession de ma tante; & ne craignez pas, ajoûta-t-il, que cet homme vous amuse long-tems; car je l'ai pris par un endroit sensible, je lui ai fait glisser adroitement que vous étiez un Gentilhomme, dont le Pere étoit fort connu à la Cour de Portugal dans son vivant, & aussi à celle de France, qu'il avoit

long-tems ſervie dans les armées de Flandres, & que depuis il avoit encore verſé ſon ſang pour celle d'Eſpagne à la bataille d'Almanſa : qu'ainſi il étoit viſible que vous aviez des amis puiſſans en toutes ces Cours là, de maniere qu'Oviédo en eſt demeuré tout interdit. Il y a plus, c'eſt que cet homme a ſollicité, comme vous a dit votre hôte, un emploi conſidérable ici, auquel il n'a pu parvenir malgré tout ce qu'il a répandu pour cela ; c'eſt ce qui lui prouve clair comme le jour qu'il n'eſt pas en bonne odeur, que l'on n'ignore pas la baſſeſſe de ſa naiſſance, & les moyens illicites dont il s'eſt ſervi pour entaſſer & accumuler les prodigieuſes richeſſes qu'il poſſede ; de maniere que vous n'avez rien à craindre, & il n'oſera faire le rétif avec vous, du moins ouvertement.

Avec cette inſtruction, qui me rehauſſoit infiniment le courage, nous allâmes chez le Seigneur de Las-Vélas, qui nous reçût d'une maniere à enchanter. Son premier ſoin fut de s'informer de mes voyages, dont je lui fis un détail fort ſuccint, ayant deſſein de mieux employer le tems

de la converſation, & de le faire expliquer ſur mes interêts, à quoi je l'amenai inſenſiblement. Il me dit alors qu'il avoit vû le R. P. Jacobin, ſecond exécuteur du teſtament de la défunte au défaut d'héritiers, & qu'il lui avoit dit qu'il ne s'oppoſoit à rien, que c'étoit à lui Oviédo à prendre juſtement ſes méſures, & à examiner ſi j'étois véritablement ce que je diſois être : & pour cela, ajoûta-t-il, il me faut un duplicata de toutes vos piéces pour que je les faſſe voir; ainſi c'eſt à votre Procureur à faire inceſſamment tout ce qui eſt néceſſaire, après quoi nous terminerons cette affaire, dont je voudrois de tout de mon cœur être délivré il y a long-tems: venez-vous-en demain, continua-t-il, dîner chez moi, ne me refuſez pas cette faveur, & celle d'amener avec vous le dévot P. Olivarez, avec lequel vous êtes déja venu ici; c'eſt un ſaint & ſçavant homme que j'eſtime infiniment, nous nous divertirons & raiſonnerons de vos affaires. Je lui promis de faire mon poſſible pour amener le lendemain le Pere Olivarez, je le remerciai de l'honneur qu'il me

faiſoit, & je pris congé de lui.

Je retournai aux Jéſuites, & je fis le récit de toute notre converſation. Le Procureur eut ordre de faire des copies de mes piéces, & il demanda pour cela une huitaine de jours, attendu que ſon Clerc étoit malade; le Pere Olivarez fut mandé, & nous fîmes tant auprès de lui, qu'il eut la bonté de me promettre de ſe trouver le lendemain à dîner chez Oviédo. Ce jour arrivé nous nous y rendîmes à un quart d'heure près l'un de l'autre, & nous y trouvâmes un ſuperbe répas qui nous attendoit. Je dirai en paſſant qu'il pouvoit encore le faire plus ſomptueux, s'il lui eût été poſſible; car je crois qu'il n'y mit rien du ſien, & que toute la dépenſe rouloit ſur le compte du pauvre héritier, du moins j'ai eu tout lieu de le conjecturer par la ſuite.

Quoiqu'il en ſoit, la bonne chére ne fut pas épargnée, les ſervices furent fréquens, accompagnés d'excellens vins; le deſſert ſur-tout étoit plus que magnifique pour les différens fruits & confitures, les liqueurs & autres boiſſons. Il y avoit dans la ſalle où nous mangions, un buffet

digne d'un des premiers Princes de l'Europe. Tout plioit sous la vaisſel d'or & d'argent. Le commencement du repas ſe paſſa aſſez gravement, mais le vin nous ayant tous mis de bonne humeur, chacun ſe mit à faire des hiſtoires plaiſantes; il fut beaucoup ri; mais au deſſert le Seigneur notre hôte reprenant ſon flegme ordinaire, me fit mille queſtions aſſez incongruës. Vous êtes jeune, Monſieur, me dit-il, ne ſongez-vous pas à faire un établiſſement? on ne fait pas cas d'un homme déſœuvré, ſi vous me demandiez mon avis, je vous conſeillerois de faire venir de la Cour un brevet d'Officier dans notre garniſon; il faut bien commencer par quelque choſe; vous avez des amis, la choſe ne vous ſera pas difficile, & en gardant votre capital vous trouveriez toujours chez moi un petit revenu aſſuré, avec lequel & vos appointemens, vous pourriez vous marier avec une de nos Fidalques; au lieu que ſi vous emportez avec vous ce qui peut vous revenir de la ſucceſſion de Madame votre tante, outre que vous courrez les riſques d'un long & pénible

voyage, c'eſt que vous viendrez peut-être après votre arrivée, en peu de tems à bout de ce que vous avez pris tant de peine de venir chercher. Que ſçait-on, continua-t-il ? la jeuneſſe eſt vive & fringante, la paſſion du jeu, d'une maîtreſſe ou de la bonne chére, fait bien vîte culbuter les fortunes les mieux établies; je ne doute pas que vous n'ayez beaucoup de ſageſſe & une conduite très-reglée; mais après tout, les choſes peuvent changer, & il ne faut qu'un joli minois pour abatre la force d'un Hercule. Croyez-moi, je ne parle que par l'interêt que je prends à votre fortune, & ſi je préſume de vous donner des avis, c'eſt uniquement en conſidération de défunte Madame votre tante, & de votre mérite perſonnel. Sa femme qui faiſoit la belle parleuſe, appuya toutes les belles ſentences de ſon mari.

Je me mettois en devoir de répondre à cette pathétique harangue, mais le R. P. Olivarez me délivra de ce ſoin. Il réfuta avec ſa modeſtie ordinaire toutes les raiſons du Seigneur Oviédo, & avec un ſourire un peu railleur; il lui fit comprendre

que j'étois hors de Page, & que je n'avois plus besoin de gouverneur. Cet endroit mortifia fort le héros de la piéce, je veux dire Oviédo, & quelques personnes qui étoient du dîner, ne me parurent pas fâchées qu'on lui eût servi pour remerciement un pareil plat. En même-tems chacun se leva, on passa dans un autre appartement où il y avoit plusieurs tables & différens jeux pour amuser la compagnie. Pour moi qui mourois d'envie de sortir de cette école, je pris occasion de la retraite du Pere Olivarez pour m'en aller, bien résolu de ne plus acheter à l'avenir des repas à ce prix-là.

Le lendemain j'allai trouver mon protecteur ordinaire : il étoit instruit de tout ce qui s'étoit passé la veille au repas d'Oviédo ; c'est pourquoi d'abord qu'il m'apperçût, il me dit : Hé bien notre bon ami ! avez-vous bien profité du sermon d'hier ? que vous en semble ? cet homme a ses raisons pour parler ainsi, & ses raisons sont son interêt particulier, qui fait qu'il ne lâche qu'avec des peines infinies ce qu'il a une fois en sa possession ; mais ayez bon courage, le

Gouverneur, ni le Corrégidor ne sont pas de ses amis, & nous employerons, si besoin est, ces gens-là pour assommer son humeur avaricieuse. Nous eûmes ensemble quelqu'autres entretiens, après lesquels je pris congé de sa Révérence, me recommandant toujours à ses saintes prieres.

Cependant, comme j'avois huit jours de vacance, mon Procureur m'ayant demandé ce tems pour faire la copie de mes papiers, je me mis en tête de mieux examiner la Ville de Goa, & d'en visiter les environs. Je remarquai que cette Ville est très-commodément située dans une presqu'Isle environnée d'une belle riviere; elle n'est pas si grande que Lisbonne, mais elle est fort peuplée de toutes sortes de Nations des Indes. Toutes les Eglises, Hôpitaux, Colléges, Palais publics, & Maisons particulieres des Portugais, & Criolles, sont faites d'une espéce de marbre bâtard, rougeâtre, mêlé avec de la pierre de taille. Il y a quelques maisons ou cases d'Indiens faites avec de la terre & du caillou. Toute cette Ville est pleine de beaux & ma-

gnifiques jardins, où il y a force étangs, & courants d'eau fort propres pour se baigner, avec quantité d'arbres fruitiers. Le terroir doit y être merveilleux, puisqu'il raporte du ris deux fois l'année. Les Gentils ou Payens y ont liberté de leur Religion, mais ils ne peuvent avoir aucuns Pagodes ou Temples dans la Ville; mais en terre ferme seulement & hors les limites de l'Isle. Quand ces Gentils ou Idolâtres meurent & laissent des petits enfans, les Jésuites ont soin de les prendre pour les catéchiser & instruire dans la foy; c'est pourquoi ils sont autorisés de s'emparer de leurs successions, terres, héritages & autres effets. Il y a toujours une animosité secrette entre les Jésuites & les autres Ordres de Religieux, jusque-là même que souvent en prêchant, ils s'échapent quelquefois en paroles piquantes les uns contre les autres. *Les Saquates* ou présens des Rois voisins & confédérés des Portugais, appartiennent aux Peres Jésuites seuls à l'exclusion des autres Ordres. Ces présens se font lorsqu'il s'agit de venir saluer un nouveau Viceroi, & ils consistent

ordinairement en pierreries & autres choſes précieuſes. Chaque préſent peut monter à quinze ou vingt mille ducats, plus ou moins. Le Roi leur a octroyé cela, parce qu'ils ſont chargés ſeuls de l'inſtruction de la jeuneſſe. Auſſi quand on apporte ces préſens, ils ont grand ſoin de ſe préſenter pour les recevoir.

Garniſon de Goa.

A l'égard des gens de guerre, ils peuvent monter à environ deux mille ou deux mille cinq cens hommes tous Portugais; mais ils ont outre cela des Soldats Gentils ou Indiens, qui peuvent monter à deux mille hommes. Le fruit le plus néceſſaire pour la vie en ces quartiers, eſt celui de la Palme ou du Palmier, arbre aſſez commun dans toutes les Indes. Il y en a ici en très-grande abondance : cet arbre eſt fort ſpongieux, rempli de filamens, ou veines entourées d'une pellicule. Il ſe plaît fort dans les terres ſablonneuſes & ſtériles, dont cependant il tire autant d'humeur qu'il lui en faut pour la groſſeur des fruits qu'il porte, & qui ſervent à faire le vin. On m'a aſſuré que cet arbre a cette propriété particuliere, qu'il ne peut porter de fruit

qu'en la présence & proche le Palmier mâle. De la noix de ce Palmier, qui est le cocos tant vanté dans les Indes, on tire abondamment de quoi manger & boire, & mille autres commodités.

On ne rencontre à Goa que Palanquins portés par des esclaves ; c'est la voiture ordinaire des gens aisés du païs. La pitié n'est point permise ici, car étant entré fortuitement un jour dans une maison, où l'on assommoit de coups une jeune esclave ; on me dit vertement de me retirer, ou sinon que l'on me mettroit à sa place. Comme je ne me voulois pas faire d'affaire, je fis semblant de n'avoir rien entendu, & me retirai tout doucement sans répondre.

Voyage de l'Auteur à la terre ferme de Goa, & ses diverses avantures.

Il me prit un jour envie d'aller faire un petit voyage en terre ferme. Pour cet effet je pris une licence, ou permission du Corrégidor que j'obtins facilement, car aucun Portugais n'y peut aller sans cette licence : pour ce qui est des Indiens du païs, ils y peuvent aller ; mais il faut qu'ils soient auparavant marqués à la main d'une croix rouge, faite avec une espéce d'ocre qui est toujours toute prête dans un plat.

Ayant donc cette permiſſion, je pris mon valet avec moi & un interprête Indien, & m'étant mis dans un bareau, je me fis porter à un certain endroit appellé le pas de la Mere de Dieu, dont j'avois beaucoup entendu parler. Je trouvai là un Capitaine & quelques Soldats qui gardent exactement ce paſſage, qui eſt à environ une demie lieuë de Goa. Je leur montrai ma licence, qu'ils lurent, & nous laiſſerent paſſer. Après avoir fait quelque chemin, je trouvai force habitations ou caſes d'Idolâtres & de Brames, & comme j'étois preſſé de la ſoif auſſi bien que mes gens, j'entrai au logis d'un de ces derniers pour demander à boire: on m'en préſenta auſſi-tôt, mais quand ils virent que je touchois le vaiſſeau avec les lévres, ils ſe mirent à crier & hurler d'une façon étrange. Je demandai la raiſon de ce tintamarre à mon interprête, & il m'apprit que pour avoir touché des lévres ce vaiſſeau, ils le regardoient comme ſoüillé, la coutume de ces peuples étant de ſe renverſer la tête en arriere, & de la main droite y verſer de haut leur boiſſon; quand

je vis cela, je fis promptement écurer & nétoyer le vaiſſeau par mon Indien, & le leur rendis en leur faiſant force excuſes ſur l'ignorance où j'étois des Us & Coutumes du païs, ce qui les appaiſa un peu.

De cet endroit j'allai voir un Temple ou Pagode aſſez bien & proprement bâti. En entrant dedans je trouvai un de ces Idolâtres, qui ornoit de fleurs une grande Idole, dont la tête étoit aſſez ſemblable à celle d'un veau; mais à peine me fus-je approché pour la conſiderer avec mes gens que voilà une nouvelle braillerie qui s'éleve de la part de quelques vieilles qui viennent me demander pourquoi j'étois ſi téméraire que d'entrer dans un lieu ſi ſaint avec mes ſouliers. Mon Interprête appaiſa encore ces criardes, comme il avoit fait les premiers, en ſe ſervant de la même excuſe.

Après que nous fûmes ſortis de ce prétendu lieu ſaint; je tins conſeil en moi-même ſi je devois avancer plus loin, je craignois de trouver par tout des criailleries ſemblables; cependant je me déterminai à aller voir un autre Pagode, à l'entrée duquel

je trouvai un Brame, ou Prêtre qui se barboüilloit tout le corps avec de la cendre, & comme je me disposois à entrer plus avant, il se mit à crier si fort que je ne le fisse pas (quoique j'eusse ôté mes souliers,) en se démenant les bras & les jambes comme un désespéré, que je fus obligé de sortir. Cet homme étoit si hideux & si maussade, qu'il soulevoit le cœur à le régarder.

J'appris de mon Interprête Indien que ces peuples ont bien des sortes de Pagodes. Il y en a pour la paix, pour la guerre & pour l'amour, où les filles qui se marient donnent la premiere nuit à leurs Brames; & en effet, je vis dans un Temple de la derniere espéce une Idole répréséntant un homme tout nud. Il y a des filles qui servent dans ces Temples, comme les Vestales des anciens Romains. On les y fait ordinairement entrer à l'âge de dix ans, & elles y demeurent jusqu'à vingt, après quoi on les nourrit dans un certain lieu tout le reste de leur vie. Je vis en ce Village de très-belles femmes & de jolies filles; on marie ces dernieres dès l'âge de huit ou neuf ans,

paſſé lequel tems on n'en veut plus, parce qu'on ne les croit plus pucelles, attendu la chaleur du climat.

Comme il n'y a là ni cabarets, ni auberges, ni tables d'hôte, & que cependant nous avions tous faim, je fis demander par mon Interprête ſi quelqu'un ne voudroit pas nous faire la faveur de nous donner à manger pour de l'argent. Il y avoit à la vérité quelques petites boutiques où l'on vendoit des fruits & des légumes, mais elles n'étoient pas cuites. A force de chercher, nous trouvâmes une bonne vieille qui nous plaça ſous un appenti de ſa maiſon, puis ayant apporté une poignée d'épines ou brouſſailles, elle jetta deſſus une nappe de feüilles de platanes couſuës enſemble, ſur laquelle elle jetta force ris cuit avec une certaine ſauce qu'on appelle caril, & m'étant mis à boire de l'eau dans un petit vaiſſeau de cuivre qu'elle m'avoit donné, elle ſe prit à crier ſi fort de ce que je le touchois de mes lévres, que j'eus toutes les peines du monde à l'appaiſer, comme nous avions fait les autres, en faiſant bien écurer le vaſe. Après cela je lui voulus don-

ner de l'argent pour ce plantureux repas ; mais elle n'en voulut jamais prendre ; cependant pour ne pas lui être redevable, je jettai quelque menuë monnoye à ſes petites filles qui étoient là, & qui avoient eu ſoin de bien froter les endroits où j'avois craché.

Les planchers de leurs maiſons ſont garnis de bouze de vaches qu'ils ſçavent polir fort proprement ; c'eſt, diſent-ils, pour empêcher que les fourmis ne les incommodent ; & en effet, ils en ont là une ſi grande abondance, qu'ils ne peuvent rien garder à cauſe de ces petites bêtes. Pour obvier à cet inconvénient, ces peuples ont des buffets appuyés ſur des petits pilliers, dont les pieds ſont poſés dans des vaſes pleins d'eau, où les fourmis ſe noyent quand elles y veulent monter. Auprès de ce Village je trouvai un fort grand arbre chargé de Tamarins, dont les gouſſes étoient longues comme celles de nos petites féves. Un peu plus loin paſſant par un endroit aſſez déſert, nous vîmes ſept ou huit de ces Gentils, qui gémiſſoient & couroient de toutes leurs forces, & paroiſſoient

tout effrayés. Je leur fis demander aussi-tôt par mon Interprête quelle étoit la cause de leur douleur, ils répondirent qu'ils alloient après leur pere qui vouloit se noyer ; effectivement je n'eus pas fait un demi quart de lieuë, que je les vis revenir avec leur pere, qu'ils consoloient autant qu'il étoit en leur pouvoir. Le bon homme s'étoit fâché pour quelque affliction qui lui étoit survenuë, & comme il étoit fort vieux, il ne se soucioit pas de mourir : car c'est la coutume de ces peuples de s'empoisonner ou de se noyer, quand il leur arrive quelque chose de sinistre ou quelque malheur imprévû.

A l'égard des femmes, il n'y a point de loi ici qui les empêche de se brûler avec le corps de leurs maris défunts. Elles gardent les mêmes cérémonies dont j'ai parlé ci-devant, & meurent ainsi avec une constance admirable. Celles qui refuseroient de se brûler, passeroient pour des infâmes pendant toute leur vie, sans oser se trouver jamais avec les autres, ni même avec leurs parens & amis qui les accableroient de reproches & d'injures, jusqu'à leur cracher au vi-

ſage. Mais comme il y a parmi elles des femmes foibles, & qui ont peur du feu, elles s'empoiſonnent promptement ſi-tôt que leur mari a jetté le dernier ſoupir, & les deux corps ſont brûlés enſemble.

Proprieté du corps de la femme.

Au reſte, ces pauvres aveuglés ont remarqué, que le corps d'une femme a de ſa nature une proprieté tellement huileuſe, que pour brûler ou faire conſommer bien vîte cinq ou ſix corps d'hommes, il y faut jetter le corps d'une femme, qui ſert comme d'huile ou de graiſſe pour allumer le feu, & pour faire promptement conſommer les autres corps. Les Maures Mahométans qui habitent en un autre quartier de la terre ferme de Goa vers Pichelin, défendent aux femmes de ſe brûler ainſi, mais elles s'empoiſonnent auſſi-tôt que leur mari eſt mort.

Autre origine de la coutume qu'ont les Indiennes de ſe brûler après la mort de leurs maris.

J'ai raporté ci-devant l'origine de cette maudite coutume de ſe brûler, que les anciens ont remarqué avoir été obſervée de long-tems par ces peuples des Indes. Ici on me raporta la choſe d'une autre maniere. Un Brame aſſez traitable m'aſſura que cet uſage vient d'un de leurs premiers

Rois, lequel voyant que tous les hommes de ſon Royaume mouroient, il en fit ouvrir quelques-uns, & ayant ſçû que leurs femmes les avoient empoiſonnés pour prendre d'autres maris, il ordonna qu'à l'avenir les femmes ſe brûleroient avec les corps morts de leurs maris ; que cependant celles qui auroient des enfans reſteroient en vie pour les élever ; mais qu'elles ne pourroient plus jamais ſe remarier. Elles gardent cette loi fort exactement, & ne paſſent le reſte de leur vie, qu'à pleurer, crier & gémir ; ce qu'elles font à certaines heures du jour & de la nuit ſur-tout, où elles crient & heurlent d'une ſi étrange maniere, qu'on en a le cœur attendri.

Comme je couchai quelques nuits hors Goa pendant mon voyage, j'étois quelquefois ſi étourdi des cris & lamentations de ces malheureuſes femmes, que je ne pouvois dormir ni fermer les yeux. Ce même Brame, dont j'ai parlé, me conta l'hiſtoire d'une héroïne en amour : c'eſt qu'une de ces filles qui ſervent dans les Pagodes, après avoir fait ſon tems & s'être retirée en ſon particulier,

reçût chez elle un homme qui s'échauffa si fort avec elle, qu'il en mourût sur le champ. On fit aussi-tôt les cérémonies ordinaires pour brûler le corps du défunt, & quand le bucher fut bien embrasé ; cette créature eut le courage de se précipiter au milieu des flammes criant à haute voix, qu'elle devoit cette marque de zéle au défunt, puisqu'il avoit eu le courage de mourir pour elle.

Après avoir parcouru cet endroit des environs de Goa, je résolus de passer d'un autre côté ; & pour cet effet, je vins pour m'embarquer à un certain endroit de la riviere, où il y avoit de fort grands & spacieux degrés. C'est le lieu où tous les ans res Gentils viennent de trois & quatre cens lieuës pour se laver en certain tems. Il s'y trouve pour lors plus de cent mille personnes, tant hommes, que femmes & enfans : ils jettent une prodigieuse quantité de fruits dans cette riviere, s'imaginant qu'au bout de l'an ils reviennent sur l'eau. Je ne pus m'empêcher de rire de cette extravagance, où quelques-uns de ces Gentils demeurent toujours pour les gages ; car il s'y noye ordinaire-

ment un aſſez grand nombre de perſonnes, qui croyent par-là aller dans leur Paradis à cauſe de la grande ſainteté de cette eau.

M'étant donc embarqué au bas de ces dégrés avec mes gens, je me fis conduire au Pas de la Mere de Dieu, & de-là à Pichelin, qui eſt une Ville aſſez jolie à quatre lieuës de Goa, de la dépendance d'un Prince Gentil. Mon Interprête me fit loger chez un Bourgeois Idolâtre de ſa connoiſſance, qui me fit un petit lit ſous un appenti de ſa maiſon. Après avoir ſoupé je m'y couchai. Je n'y fus pas long-tems qu'une Indienne avertie par le Bourgeois m'amena ſa fille, qui ſans façon ſe déshabilla & coucha auprès de moi. Elle n'avoit que treize ans ou environ : ſa mere pendant ce tems s'étoit retirée à quelques pas de-là. Je fus fort ſurpris de cette avanture, & me reculai quelque peu dans le lit pour marquer à cette fille que je ne voulois pas l'incommoder, dont la pauvre fille fut ſi étonnée & pénétrée de douleur, qu'elle ſe mit incontinent à pleurer & gémir aſſez haut, voulant à toute force que je lui diſe quelque choſe ;

la mére entendant les soûpirs & les lamentations de sa fille, tâchoit le mieux qu'elle pouvoit de la consoler; enfin après quelques heures d'une pareille comédie, la pauvre fille se leva, reprit ses habits, & s'en alla toute honteuse. Pour ce qui est de mon valet, il m'avoüa le matin, que comme il avoit faim, il avoit passé presque toute la nuit à manger.

Le premier objet qui s'offrit à mes yeux dès que je fus levé, & dans la ruë, fut un Prêtre Gentil tout nud & tout couvert de cendres, qu'il ramassoit de tems en tems pour se poudrer le corps; cela lui étoit facile, car il étoit accroupi, comme un singe, devant un feu de bouze de vache; il avoit les cheveux longs comme ceux d'une femme, avec des cornes tortillées & fort grandes, qu'il portoit au bout d'un long bâton par-dessus son épaule. C'étoit bien le spectacle le plus hydeux que j'eusse jamais vû, car il étoit dans une gravité étonnante, regardant attentivement son feu sans jamais remuer la tête ni les yeux.

Ces devots passent quelquefois quatre & cinq jours sans manger que

très-peu de chose, car ils font profession de grandes abstinences, ne mangeant jamais rien d'animé ou qui ait été en vie. Ils ne veulent pas même goûter des herbes ou légumes rouges, comme sont les raves ou betteraves, soutenant qu'elles ont du sang. On voit parmi les déserts de ce païs plusieurs Hôpitaux bâtis exprès pour y nourrir des animaux & aussi pour les Pellerins qui y passent. Ces Hôpitaux sont construits, & entretenus aux dépens des riches Indiens, qui en mourant laissent pour ce sujet par leurs testamens des fonds & revenus considérables.

Après m'être promené assez longtems en ce canton, comme je me disposois à reprendre le chemin de Goa, un riche Marchand Indien qui parloit fort bien Portugais, me pria d'entrer chez lui pour prendre quelques rafraîchissemens. L'air franc & les manieres généreuses de cet homme, m'engagerent pour répondre à sa politesse à ne le pas refuser. Il nous fit servir aussi-tôt une collation magnifique composée de toutes sortes de fruits & de confitures, & nous bûmes amplement, sans qu'il arrivât

aucun bruit à cette occaſion ; car mes gens & moi nous avions fait proviſion d'un gobelet chacun, fait de la coque d'un certain fruit qui croît dans le païs. Pendant le repas nous nous entretinmes le Marchand Indien & moi ſur divers ſujets ; enfin la converſation tomba inſenſiblement ſur les différens établiſſemens de ceux de notre nation aux Indes, & ſur les effets que produit ordinairement la jalouſie outrée qu'ils ont de leurs femmes, à propos de quoi il me conta l'hiſtoire ſuivante.

Hiſtoire d'un Officier Portugais.

Un Officier Portugais de Goa ſongea une nuit que ſa femme étoit entre les bras d'un de ſes amis ; effrayé de ce ſonge, il s'éveille en furſaut & tranſporté de rage, prend ſon épée & la paſſe au travers du corps de ſa femme qui dormoit. Réfléchiſſant enſuite ſur l'action lâche qu'il venoit de faire, & craignant les pourſuites des parens de ſa femme qui étoient puiſſans, il s'enfuit au plus vîte en la Ville d'Iſapar qui appartient à un Prince Idolâtre. Or comme cet Officier étoit un homme d'une taille & d'une mine avantageuſe, ce Prince le voulut avoir au-

près de ſa perſonne, lui donna un logement & des appointemens conſidérables & ſuffiſans pour ſoûtenir ſa qualité. Le Portugais ravi de voir de ſi beaux commencemens de ſa fortune, jugea à propos de la pouſſer plus loin, & ayant employé tous les moyens & toutes les rûſes imaginables pour ſe mettre fort avant dans l'eſprit de ce Prince, il y réüſſit ſi bien, qu'il obtint ſa ſœur en mariage, & les nôces furent célebrées avec beaucoup de magnificence.

Le Prince conſentit à cette alliance d'autant plus volontiers, qu'il eſpéroit que ſon nouveau beau-frere quitteroit ſa religion pour prendre la ſienne. Mais la conſtance du Portugais fut inébranlable, & il ne voulut jamais quitter la Religion Chrétienne, malgré toutes les promeſſes & les menaces qui lui furent faites. Le Prince au déſeſpoir de ne pouvoir parvenir à ſon but, jura la perte du Portugais, & arrêta le jour auquel il devoit le faire mourir. La nouvelle mariée à qui le Prince cachoit ſon deſſein avec grand ſoin, en fut cependant avertie, & l'ayant dit auſſi-tôt à ſon mari, il réſolut de

prendre promptement la fuite, mais comme il aimoit sa femme, il lui proposa d'être de la partie.

L'épouse y consentit, & ces deux personnes s'étant munies d'un bon nombre de pierreries & autres richesses avec deux bons & forts chevaux, ils se sauverent la nuit, & firent une si grande diligence, qu'ils arriverent à la pointe du jour à Pichelin, d'où ils passerent à Goa. Le lendemain le Prince étant informé de la fuite de sa sœur avec son mari, détacha force cavalerie pour courir après, mais il n'étoit plus tems, car ils étoient déja en lieu de sureté. Pour ce qui est de ces deux fugitifs; l'Officier Portugais étant arrivé à Goa, fit tant par le moyen de ses richesses & de ses amis, qu'il obtint grace pour le meurtre de sa prémiere femme, s'excusant à la Justice sur plusieurs infidelités qu'elle lui avoit faites. Voilà, me dit alors mon Marchand Indien, comme les plus grands crimes demeurent impunis à Goa.

Après avoir remercié mon généreux Indien de sa bonne collation, je pris congé de lui & le chemin de Goa, où nous arrivâmes fort tard

& fort fatigués. Le lendemain je vis l'entrée de plusieurs Ambassadeurs de divers Princes & Rois des Indes : ils étoient dans de superbes Palanquins accompagnés de leurs gens qui portoient pour armes des arcs & des fléches, & alloient en cérémonie visiter le Viceroi, qui prend la qualité de Viceroi des Indes, pour confirmer la paix en leurs ports, terres & côtes, enfin jusqu'où leur pouvoir s'étend.

La huitaine que mon Procureur avoit demandée pour faire un duplicata de mes papiers étant expirée, il alla les porter chez Oviédo, qui les fit tous collationner les uns après les autres pendant une après-midi qui me parut fort longue, car j'avois accompagné mon Procureur; enfin quand il eut tout fait examiner, il me remit encore à la huitaine promettant que d'ici à ce tems-là il me donneroit à son tour une copie du testament de ma tante, que je lui avois demandée, par l'avis du Jésuite mon protecteur.

En effet il tint sa parole, & me remit cette copie quatre jours aprés. Je la communiquai à mon Procureur

& aux R R. P P. Suarez & Olivarez, que je priai instamment de trouver quelque moyen pour accelerer la conclusion de mon affaire, parce qu'il m'ennuyoit fort dans cette Ville, & que le Vaisseau le Saint Sauveur devoit partir dans un mois au plus tard pour Lisbonne.

Je ne m'amuserai point ici à décrire toutes les fréquentes allées & venuës que je fus obligé de faire; les chicanes odieuses que l'avare Oviédo se mit en devoir de me faire, & les protections que j'employai pour terminer cette affaire, dont la conclusion fut qu'après plusieurs contestations, Oviédo me conta quinze mille ducats, à quoi il dit que montoit la succession de ma tante, tous frais payés. Il m'en fit donner une quittance ou décharge par-devant Notaires, & voulut qu'elle fût signée par quatre des principaux Bourgeois de la Ville, comme témoins, ce que je fus obligé de faire : j'eus beau lui remontrer que suivant le testament cette succession devoit être bien plus considérable, il me répondit que plusieurs débiteurs de ma tante étoient devenus insolva-

bles, qu'il y en avoit encore d'autres qui étoient fort douteux; qu'il avançoit de ſon propre argent une partie de ces dettes, & que je n'étois pas malheureux pour un premier voyage des Indes, de remporter une ſomme auſſi conſidérable que celle-là. Ce fut ainſi que nous nous quittâmes.

Mon affaire ainſi terminée, je fis marché avec le Capitaine du Navire le Saint Sauveur pour moi & pour mon valet qui ne ſe poſſedoit pas de joye de revenir en Europe. Je fis mes ballots & mes petites proviſions, & fus prendre congé de mes bienfaicteurs. Ces bons Peres ne purent s'empêcher de m'embraſſer mille fois en verſant beaucoup de larmes; ils me donnerent auſſi quelques lettres pour leurs amis à Lisbonne, & me firent promettre de leur donner tous les ans de mes nouvelles, à quoi je n'ai pas encore manqué. Mais il ne me reſte plus qu'un de ces deux amis, car le bon Pere Suarez mourut ſur la fin de mil ſept cens vingt-cinq.

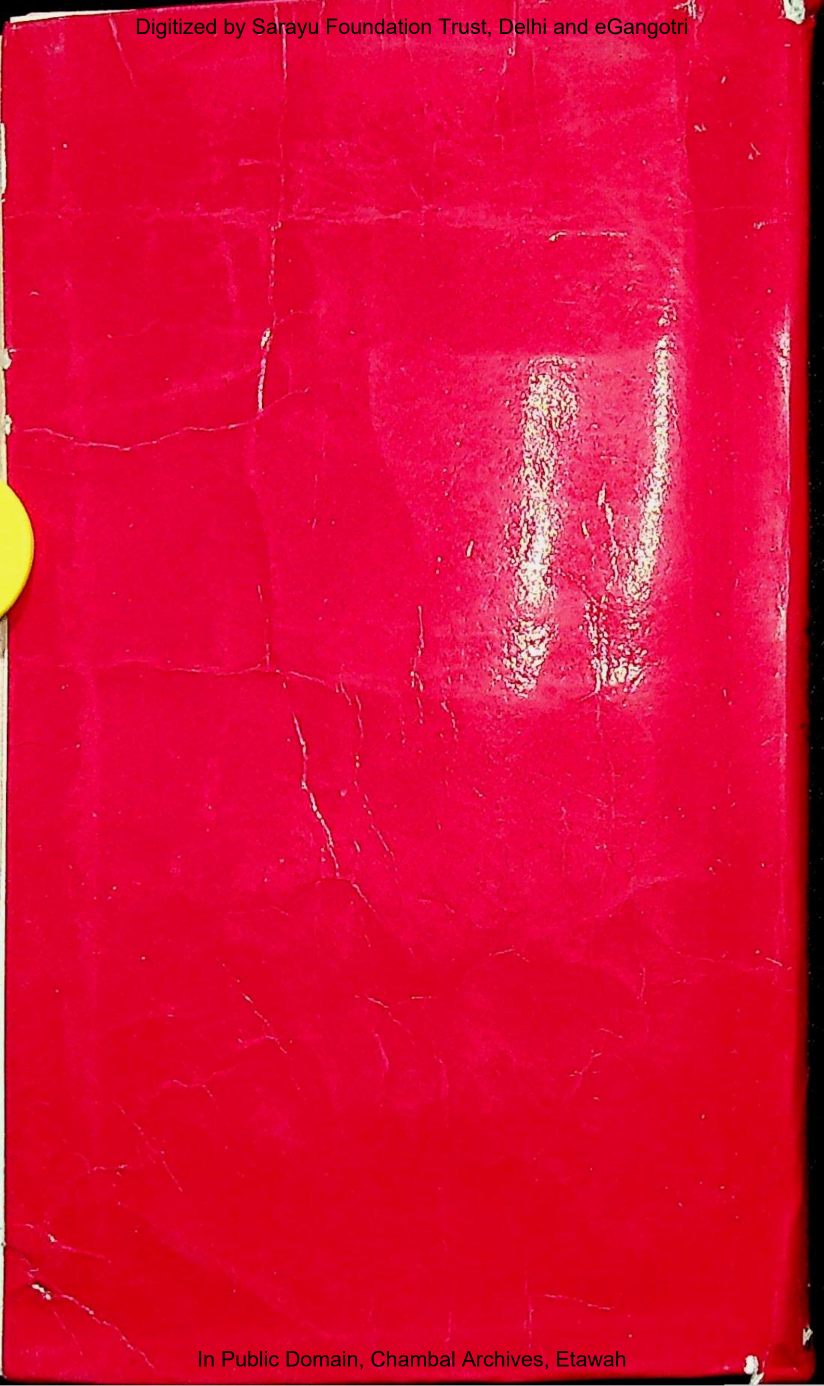
Départ de l'Auteur & ſon retour en Portugal

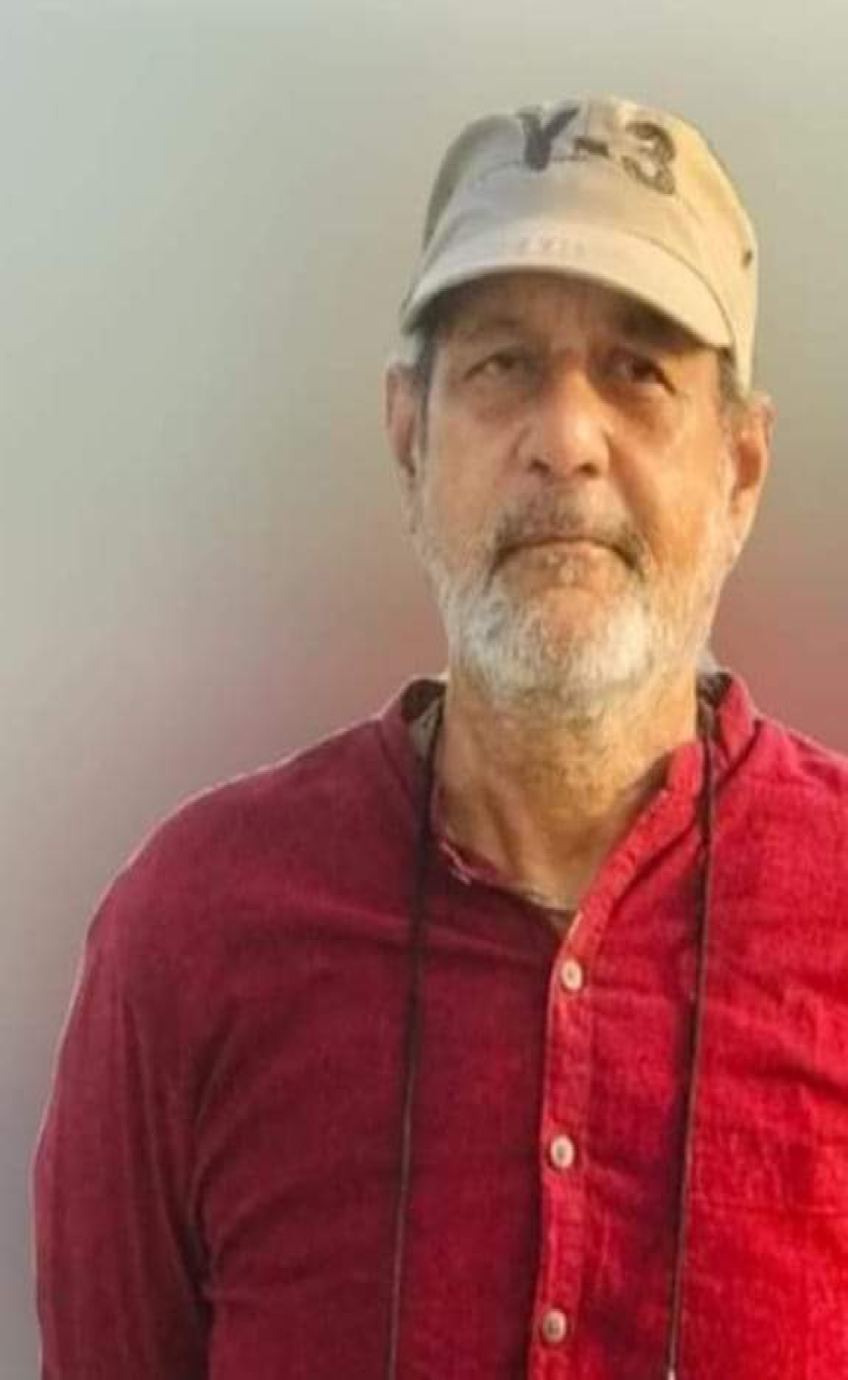
Le jour de notre embarquement étant arrivé, je pris congé de mon hôte de fort grand matin après l'a-

voir amplement satisfait, & lui avoir laissé quelques petits présens ; je ne sçaurois exprimer la douleur qu'eut ce pauvre homme de me voir partir ; il demeura si saisi qu'il ne pouvoit pas proférer un seul mot. Enfin je fis porter mes coffres au bateau avec ordre à mon valet de ne les pas perdre de vûë un seul moment ; je m'y rendis un moment après, & nous descendîmes la riviere, nous entrâmes dans le bassin, & étant monté sur le Saint Sauveur j'y pris possession de la cabane ou chambre qui nous étoit destinée ; car je ne voulus jamais permettre que l'on fît coucher mon valet ailleurs.

Tout le reste du jour se passa dans une agitation épouvantable d'allans & de venans, & de ballots qu'on apporta. Sur le soir le vent s'étant trouvé tel que les Pilotes le désiroient, on leva les anchres & on mit à la voile. Ce fut un Jeudi dix-neuf de Janvier de l'année mil sept cens dix-neuf. Nous étions plus de quatre-vingt personnes de toute sorte d'états, sans compter l'Equipage qui étoit assez considérable.

Trois semaines après nous vîmes




Y-3